

U d/of OTTAWA

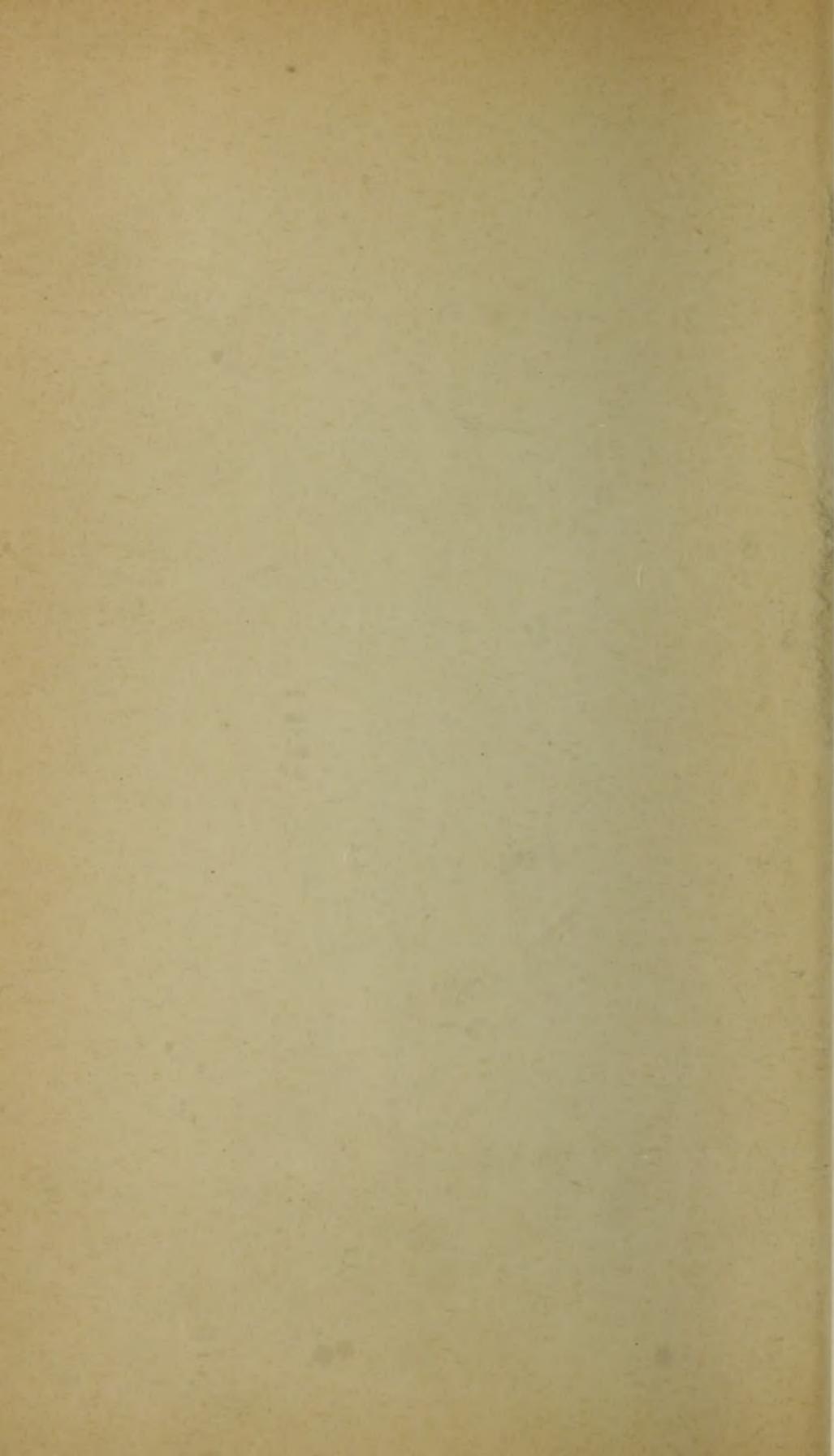


39003002245502



498-1A - 54 ①

OBU 320 next



CONTES EN PROSE

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRANÇOIS COPPÉE

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Volumes in-12 couronne, imprimés en caractères antiques
sur papier teinté.

- POÉSIES — (1864-1869). — *Le Reliquaire*. — *Intimités*. — *Poèmes modernes*. — *La Grève des Forgerons*. — 1 vol. avec portrait de l'auteur par RAJON . . . 5 fr.
- POÉSIES — (1869-1874). — *Les Humbles*. — *Écrit pendant le Siège*. — *Plus de sang!* — *Promenades et Intérieurs*. — *Le Cahier rouge*. — 1 vol. . . . 5 fr.
- POÉSIES — (1874-1878). — *Olivier*. — *Les Récits et les Élégies*. — 1 vol. 5 fr.
- POÉSIES — (1878-1886). — *Contes en vers et Poésies diverses*. — 1 vol. 5 fr.
- POÉSIES — (1886-1890). — *Arrière-Saison*. — *Les Paroles sincères*. — 1 vol. 5 fr.
- THÉÂTRE — (1869-1872). — *Le Passant*. — *Deux Douleurs*. — *Fais ce que dois*. — *L'Abandonnée*. — *Les Bijoux de la Délivrance*. — 1 vol. 5 fr.
- THÉÂTRE — (1872-1878). — *Le Rendez-vous*. — *Le Lutbier de Crémone*. — *La Guerre de Cent ans*. — 1 v. 5 fr.
- THÉÂTRE — (1878-1881). — *Le Trésor*. — *La Bataille d'Hernani*. — *La Maison de Molière*. — *Madame de Maintenon*. — 1 vol. 5 fr.
- THÉÂTRE — (1881-1885). — *Severo Torelli*. — *Les Jacobites*. — 1 vol. 5 fr.
- THÉÂTRE — (1885-1895). — *Le Pater*. — *Pour la Couronne*. — *L'Homme et la Fortune*. 1 vol. . . 5 fr.
- PROSE. — Tome I^{er}. — *Une Idylle pendant le Siège*. — *Contes en prose*. — 1 vol. 5 fr.
- PROSE. — Tome II. — *Vingt Contes nouveaux*. — 1 vol. 5 fr.
- PROSE. — Tome III. — *Contes rapides*. — *Henriette*. — 1 vol. 5 fr.
- PROSE. — Tome IV. — *Toute une Jeunesse*. — 1 vol. 5 fr.
- PROSE. — Tome V. — *Longues et Brèves*. — 1 vol. 5 fr.

*Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège.*

FRANÇOIS COPPÉE

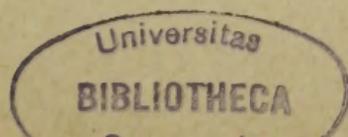
CONTES EN PROSE



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

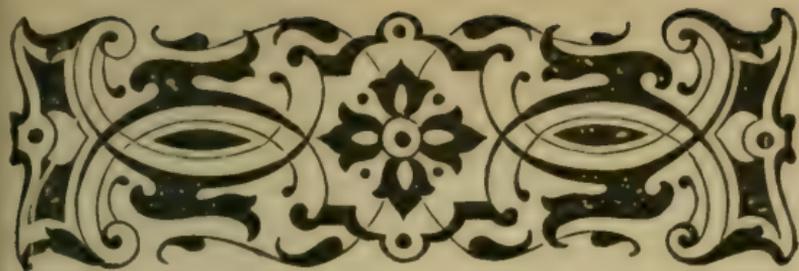
23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31



PQ

2211

.c3c6



Le Coucher du Soleil

CETTE après-midi de fin d'octobre avait été magnifique, et le paisible flâneur l'avait employée tout entière à bouquiner. Il avait passé en revue les étalages, en commençant par le parapet du quai Saint-Michel, non dans l'espoir de découvrir l'Alde rarissime ou l'introuvable Elzévir, — il est loin le temps où l'on pouvait dénicher le *Pâtissier françois* dans la case à deux sous! — mais pour jouir plus longuement de la belle promenade des bords de la Seine et pour y charmer sa rêverie au dernier sourire de la belle saison. La bonne journée! Un

ciel pur, un soleil tiède, et parfois la subite caresse d'un vent frais et léger. Vers la moitié de sa course, devant l'hôtel des Monnaies, le bouquineur avait trouvé et acquis, pour la modique somme de deux francs, un exemplaire un peu piqué, mais très présentable encore, du *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand, qui comblait la plus importante lacune de sa collection de romantiques; puis, serrant tendrement sa trouvaille sous son bras, il avait continué son inspection jusqu'au Pont-Royal, où il arriva vers cinq heures. Il était un peu fatigué; les tables rondes rangées devant le café d'Orsay l'invitèrent au repos. Il s'assit donc et se fit servir un verre de bière.

Alors il promena ses regards autour de lui; l'heure était exquise. Là-bas, sur la gauche, dans l'azur pâle qu'il moirait de ses rayons, le soleil descendait majestueusement, jetant à l'admirable paysage de Paris son adieu doré. Le bouquet de platanes dont les branches se mêlent aux vergues de la Frégate, les sveltes peupliers qui ombragent les bains Vigier, et, plus loin, les marronniers touffus de la Terrasse du bord de l'eau, venaient de s'enflammer au long baiser du couchant, et leurs feuillages semblaient de cuivre et d'or. Un éclair pourpré jaillissait de toutes les fenêtres du pavillon des Tuileries, et la ligne harmonieuse et grise du vieux Louvre était baignée d'un reflet rose. Une

lumière éblouissante et chaude frappait obliquement tous les objets, allongeant les ombres sur le sol, obligeant les passants à cligner des yeux, faisant miroiter le cuir verni des voitures et la croupe luisante des chevaux. La nature, cette grande virtuose désintéressée, faisait, ce jour-là, de l'art pour l'art et soignait son coucher de soleil; et le flâneur, qui contemplait par hasard ce spectacle, se sentit tout à coup pris d'un enthousiasme enivré, devant la calme et radieuse splendeur qui transfigurait les édifices, les arbres et le ciel.

Pendant, parmi les nombreux piétons regagnant leur logis, qui venaient de franchir le pont et de traverser le quai, plusieurs passaient devant les tables du café, et le consommateur saisissait au vol des lambeaux de conversation.

Ce furent d'abord deux hommes graves, tout de noir vêtus, — têtes d'avocats à pince-nez et à favoris, — chargés de lourdes serviettes de chagrin noir.

— Et vous croyez que le groupe Lavigne votera avec les droites, disait l'un d'eux avec fureur... Mais ce serait une infamie!

— Que voulez-vous! répondit l'autre d'un air important. C'est de la tactique parlementaire.

Et ils s'éloignèrent, tout à cet intéressant dialogue, sans honorer d'un regard le soleil couchant.

Soudain les milliers de petits oiseaux dont la

palpitation d'ailes secouait d'un frisson les platanes de la Frégate commencèrent ce que le peuple appelle naïvement leur prière du soir. Après un prélude de quelques cris isolés, le concert éclata, bruyamment, et des grands arbres criblés d'étincelles un gazouillis fou s'éleva, où se mêlaient le sifflet des merles, le guilleri des moineaux et le fringottement des pinsons, unis et confondus dans un chœur immense, qui imitait le bruit clair et continu d'un torrent lancé sur des pierres.

Deux jeunes bourgeoises, assez élégamment mises, passèrent alors en bavardant. Auprès d'elles marchait un petit garçon, habillé comme un chien savant et tenant à la main un ballon captif sur lequel étaient écrits ces deux mots : *Au Louvre*.

— Je vous assure, ma chère, disait l'une des deux femmes à sa compagne, que vous avez eu tort d'acheter aujourd'hui vos gants de Suède... Il y aura samedi une exposition au *Bon Marché*... Des occasions superbes...

Et, sans attirer l'attention de ces étourdies ni de personne, le soleil descendait toujours, avec une pompe et une lenteur royales. Maintenant il touchait presque au dôme vitré du Palais de l'Industrie, qui flambait comme une montagne de diamant. La voûte céleste avait changé d'aspect. Restée pure vers le levant, elle prenait une nuance plus foncée, tandis qu'à l'ouest, de longs nuages violets, frangés

d'or, restaient immobiles dans un abîme d'un bleu de turquoise.

Un gros capitaine et un mince sous-lieutenant de hussards, sanglés dans leurs uniformes, arrivèrent alors du côté du quartier de cavalerie en traînant leurs sabres sur le trottoir, et s'arrêtèrent un moment au seuil du café.

— J'en suis certain, mon capitaine... Le lieutenant Tardieu sera compris dans la promotion de janvier... C'est son « tour de bête ».

— Eh bien, moi, je vous réponds qu'il n'a pas son rang d'ancienneté.

— Il est bien aisé de nous en assurer... Consultons l'*Annuaire*.

Et ils entrèrent dans l'estaminet, où les appelait du reste l'heure de l'absinthe.

A ce moment, l'astre, que voilaient les arbres lointains des Champs-Élysées, plongea derrière l'horizon et soudain tout s'assombrit. En quelques secondes, les maisons et les monuments devinrent tristes et noirs comme s'ils avaient vieilli de cent ans; les feuillages d'automne, dont tout à l'heure la cime brillait encore, prirent un funèbre ton de rouille; le concert des oiseaux continua pendant une minute en s'affaiblissant, puis se tut; un vent froid souffla du nord et traversa l'espace, pareil à un long soupir de regret.

Mais, en même temps, obéissant à la loi qui veut

que tous les foyers qui s'éteignent jettent en mourant un plus brillant éclat, le soleil, déjà disparu, déploya, dans le coin du ciel où régnait encore son souvenir, toutes les magnificences du crépuscule; et, là-bas, vers le pont de la Concorde, au-dessus de la rivière, se creusa dans l'horizon une grotte de pierreries, qui faisait songer à l'entrée des souterrains où les despotes d'Asie enfouissent leurs trésors. Autour de ce foyer fulgurant, les nuages s'amoncelaient, variant sans cesse de nuances et de formes. D'abord ils s'étaient massés comme une chaîne de montagnes d'or; puis, la cordillère s'était rompue, et un archipel d'îlots couleur de rubis nagea dans un océan d'un vert adorablement tendre; mais voilà que les îles s'allongeaient et se transformaient en serpents de lumière, en poissons de feu; et tout à coup, sans qu'on s'en fût aperçu, d'autres nuages s'étaient formés, plus loin, à droite, à gauche, partout, ébauchant des chimères fugitives, se revêtant de tons à désespérer Véronèse, construisant et détruisant à la hâte des Babels aériennes. Il y en avait d'énormes, dont les plans s'enfonçaient dans le lointain avec des perspectives d'architecture; un gros nuage, d'un brun violacé, se tordait comme un crocodile, en ouvrant une gueule monstrueuse, et là-haut, toute seule, une petite nuée, pure comme une vierge, semblait une fleur s'épanouissant dans l'infini.

Un omnibus traversait alors le Pont-Royal; il était complet, et tout un rang de voyageurs de l'impériale était placé juste en face du merveilleux crépuscule. Mais il se passait alors un événement à sensation, — triple assassinat ou crise ministérielle, — et tous ces hommes assis lisaient le journal du soir, mettant la banalité d'un premier-Paris ou l'horreur d'un fait-divers entre leurs regards et les sublimes féeries du couchant.

Le soleil était vaincu; mais avant de disparaître tout à fait il tenta un suprême effort contre l'indifférence des citadins, et du fond de son gouffre il lança une telle lueur de pourpre que tout le paysage en fut incendié. Les solitudes du ciel rougirent, comme prises de pudeur; le fleuve roula dans ses flots du sang et des roses; et les façades des maisons et les visages des passants eux-mêmes se colorèrent de ce reflet érubescent.

Mais le bouquineur, assis devant le café d'Orsay, observa vainement les physionomies, écouta vainement les fragments d'entretiens de ceux qui défilaient devant lui. C'étaient des artisans silencieux, revenant vers la soupe du soir, courbés par le labeur, les yeux fixés au sol; c'était un couple d'hommes de lettres en train de déchirer un confrère; c'étaient des gens de négoce et de finance, absorbés dans un calcul mental rêvant à quelque stratagème contre le bien du prochain; c'était une jolie femme dont

les regards ne cherchaient que la flatterie caressante des autres regards.

Aucun de ces êtres-là ne se souciait du coucher du soleil.

Seul, un bourgeois, qui donnait le bras à son épouse, daigna jeter les yeux sur l'horizon; puis il prononça ces simples paroles :

— Le ciel est rouge... C'est signe de vent.

La nuit montait. Dans le sombre azur du levant venaient d'éclorre quelques débiles étoiles; il ne restait plus du crépuscule qu'une brume rousse, semblable à celle qui suit les feux d'artifice; et le flâneur quelconque, dont la contemplation de la nature avait, ce soir-là, fait un poète, fut un instant tout fier et tout troublé en songeant que le soleil s'était couché pour lui seul.





Le Dé d'argent



LA Schomberg se meurt de chagrin et d'ennui dans sa villa de Monaco.

La célèbre courtisane, dont vingt années d'orgies ont à peine altéré la beauté, sent s'épaissir sur ses yeux, — ses yeux qui ont causé tant de folies et de désespoirs, — le voile, chaque jour plus obscur, de la cataracte. Elle a constaté les premiers symptômes de la terrible infirmité il y a deux ans. Un beau matin, en s'asseyant devant le miroir de sa table de toilette, elle a vu son visage comme baigné dans un léger brouillard; le lendemain, cette brume effrayante était devenue plus opaque, et la Schomberg s'est souvenue alors que, depuis quelque temps, elle souffrait fréquemment de maux de tête, de migraines, qu'elle se plaignait parfois de voir des mouches voltigeantes, des points noirs, des toiles d'araignée

Les oculistes furent consultés ; tous tombèrent d'accord sur le diagnostic du mal, et les phénomènes suivirent leur marche, lente, progressive, implacable. Un jour, enfin, les hommes de l'art ont parlé d'opération. Mais la Schomberg est lâche. Cette femme, qui a fait souffrir tant de malheureux, craint la douleur ; ses nerfs, lassés et rompus par l'excès des voluptés, se réveillent et se révoltent à la pensée qu'ils seront touchés par un instrument d'acier, elle pour qui le jeune prince de Royaumont, un enfant de vingt ans qu'elle avait affolé d'amour, est mort transpercé par l'épée déloyale d'un spadassin. Elle a repoussé les chirurgiens et laissé la maladie accomplir son œuvre. Aujourd'hui, la Schomberg est presque aveugle.

La villa de la Schomberg est la plus belle et la mieux située de ce coin du paradis qui s'appelle Monaco. Le passant aperçoit, à travers la grille envahie de plantes grimpantes, la vérandah aux stores roses, et s'imagine que le bonheur doit habiter là. Mais la Schomberg est mortellement triste ; elle ne devine plus les fleurs qu'à leurs parfums, elle ne se rappelle l'azur éblouissant de la Méditerranée qu'au son rythmique de ses vagues. Après avoir tant joui par tous les sens, elle ne songe plus qu'à celui qui lui est ravi. Quand elle reçoit un bouquet, elle le respire un moment, puis le jette, pleine de fureur. Elle a chassé le dernier amant qui lui ait inspiré un

caprice, — ce pianiste polonais qui berçait sa mélancolie en improvisant de si jolies valse, — le jour où, le regardant de tout près dans ses yeux bleus de Slave, elle n'en a plus distingué le regard. Quand ce fou de Grégoresco, le fils de l'ancien hospodar, — le seul qui ose lui donner le bras en public, — la mène faire un tour au Casino, elle sort de là, toute irritée par la bruit de cet or dont elle ne peut plus voir l'éclat, et elle ne s'assied même pas un instant devant une table de trente-et-quarante, elle qui a perdu et gagné tant de fois au jeu des fortunes royales et qu'on avait surnommée « la Maximum ».

Cependant la demi-cécité de la Schomberg lui permet d'apercevoir encore, quand elle les approche de ses yeux, les objets très brillants, et le dernier plaisir qu'elle ait par la vue est d'examiner ses diamants et ses pierreries.

Tous les soirs, sa femme de chambre, cette fameuse Manette qui, au moment de l'Exposition de 1867, se vantait d'avoir vu au lit tous les souverains de l'Europe, prépare, dans le petit boudoir, une table recouverte d'un tapis de velours grenat, elle y pose, entre deux candélabres où flambent vingt bougies parfumées, un lourd coffret d'ébène aux clous d'argent dans lequel sont renfermées toutes les parures de sa maîtresse. Celle-ci s'installe alors dans un fauteuil ; elle prend tour à tour et ouvre les écrins contenus dans le coffret, et, de ses regards

presque éteints, elle passe longuement et minutieusement en revue les bagues, les colliers, les pendants d'oreilles, les bracelets, les broches, les diadèmes. C'est la suprême jouissance que la vieille courtisane puisse donner maintenant à ses yeux pleins de nuit ; le feu d'un diamant, l'orient d'une perle rare, l'éclat d'une pierre précieuse, sont seuls capables d'y allumer un fugitif éclair. Ses prunelles avides de lumière se dilatent alors voluptueusement ; tout en regardant avec fixité ces bijoux étincelants, elle se rappelle les hommes qui les lui ont donnés jadis ; et parlant machinalement, bien plus pour elle que pour la camériste au visage fané, qui s'est accoudée à un coin de la table et qui l'écoute, avec un sourire de mépris haineux, rabâcher ses souvenirs de galanterie, la Schomberg, perdue dans son rêve, évoque son passé de fille, sa longue existence d'infamie et de prostitution.

— Voici la parure de rubis du grand duc, dit-elle... Comme il doit s'ennuyer, ce pauvre Léopold, dans son exil, en Écosse, depuis que ses sujets l'ont chassé en bombardant son carrosse de pâtés de boue ! Des rubis superbes, couleur de vinaigre rose. C'est une pierre très rare et qu'on ne trouve que dans l'île de Ceylan... Le collier de perles du gros Wertheim. Il est tout de même ruiné pour de bon depuis sa faillite, ce qui est invraisemblable de la part d'un juif... Des perles d'un noir bleuâtre, dont

la valeur est énorme... Oui, je me souviens, j'ai chassé ce lourdaud parce qu'il avait eu la sottise d'offrir une parure semblable à sa femme en même temps qu'à moi... Les boucles d'oreilles du marquis... Il n'était pas riche, ce pauvre Léon, mais c'était un vrai gentilhomme. La veille du jour où il devait être affiché à son club... pan! il ne s'est pas raté. Un coup de pistolet en plein cœur!... C'est égal! Deux saphirs mâles de six carats! C'est un gentil cadeau pour un pauvre diable, et il faut croire que le baccarat l'avait bien traité la veille... Les émeraudes de Véli-Bey... Tiens! mais ils finissent tous mal, mes bons amis! Trouvé un jour sur son divan, celui-là, étranglé par ordre du khédive... Des émeraudes superbes!... Oh! oh! ceci est bien lourd! Mais parbleu! c'est le diadème du roi de Lithuanie... avec le diamant du milieu, gros comme la moitié du Sancy... Un diamant historique, ma chère, que les joailliers de la couronne ont voulu me racheter quand ce pauvre Jean IV a marié sa fille... Plus heureuse que les camarades, Sa Majesté! On est un peu gâteux aujourd'hui, c'est vrai; mais enfin on a encore son faux toupet et ses favoris teints gravés sur les thalers et imprimés sur les timbres-poste!...

Et quand elle a longtemps ressassé ses vieilles histoires, qui toutes se terminent par une honte ou par un deuil, la Schomberg, refermant les écrins,

dont le ressort claque avec un bruit sec, les range dans le coffret d'ébène, où ils sont serrés l'un contre l'autre comme des cercueils dans un tombeau de famille.

Quelquefois encore la Schomberg plonge sa main jusqu'au fond du coffret et en retire les objets de rebut, les bijoux démodés ou hors de service qui sont là pêle-mêle. Ceux-ci ne brillent pas assez pour qu'elle les reconnaisse et pour qu'elle se rappelle les noms de ceux qui lui en ont fait présent. C'est la fosse commune des souvenirs.

Manette vient alors s'asseoir près de sa maîtresse ; car celle-ci lui abandonne ordinairement quelque une de ces épaves, une bague tordue, un médaillon faussé, un débris de chaîne d'or.

C'est ainsi qu'un soir, en fouillant du doigt parmi le résidu du trésor, la femme de chambre, toute surprise, découvre un vieux dé d'argent, humble bijou de pauvre, fait pour l'honnêteté laborieuse, qui semble honteux de se trouver là.

Manette en a coiffé son index et elle dit en riant à sa maîtresse :

— Un dé d'argent!... Ah! madame, qu'est-ce que c'est que ça?

La Schomberg ne peut le voir ; mais elle prend le dé et le roule longuement entre ses doigts.

En un instant, rapide comme un éclair, elle revit par la pensée le temps où elle était encore sage et

où elle s'appelait Virginie Poirot. Elle venait de finir son apprentissage chez une fleuriste de la rue Saint-Denis. C'était Jean-Baptiste, le trottin, qui lui avait donné ce dé d'argent pour ses étrennes. Il l'aimait bien tout de même, il voulait l'épouser, et bien qu'il eût couru toute la journée à travers Paris en trimbalant son grand carton ovale, recouvert de toile cirée, il la reconduisait chaque soir jusqu'à la porte de ses parents, qui étaient concierges dans une maison de la chaussée Clignancourt. Ce bon garçon aux joues rouges, à la chevelure ébouriffée, était un mari très acceptable. Mais, à eux deux, ils ne gagnaient pas huit francs par jour. Comment se mettre en ménage avec de si pauvres ressources? Elle avait refusé. C'était en haut du faubourg Poissonnière, en passant devant la boutique du marchand de tabac; elle s'était arrêtée tout d'un coup et elle avait dit au trottin : « Voyez-vous ! il ne faut plus me reconduire, monsieur Jean-Baptiste... Décidément, c'est *non* ! » Huit jours après, elle se laissait mener à l'Élysée Montmartre par des camarades et elle prenait un amant. Ce pauvre Jean-Baptiste ! encore un qui était mort pour elle ! Six mois après, quand elle était déjà dans les chœurs, aux Délassements, avec Rigolboche, — hein ? comme le temps passe ! — il s'était asphyxié comme une grisette, en laissant sur une chaise, à côté du lit de sangle où on le trouva mort, un

papier avec ces mots : *Je meurs à cause de Virginie, pour qui je me sens une amitié au-dessus de mes forces.*

Le visage de la Schomberg, — ce morne visage de vieille courtisane et d'aveugle, — est devenu encore plus sombre que d'habitude; elle a laissé retomber le dé d'argent au fond du coffret.

— Eh bien, madame, répète la femme de chambre avec son rire bête... on ne peut donc pas savoir... qu'est-ce que c'est que ça?

Et la Schomberg, retermant brusquement le couvercle, répond à voix basse, avec cet accent gras des faubourgs qu'elle n'a jamais pu perdre :

— Ça?... c'est rien... c'est ma jeunesse!





Un nouveau Tantale



LE théâtre du « Drame Parisien » est un superbe édifice, au cœur de Paris, sur le bord de la Seine. C'est là que le petit Herzog — ce redoutable gamin juif, poussé par les filles — a fait sa première, sa plus fructueuse faillite ; c'est là que le sceptique Roqueplan, regardant du haut de la « loggia » le panorama des quais, lança ce fameux mot : « Quelle admirable situation ... le Tribunal de commerce!... la Seine!... et la Morgue! » De fait, ce malheureux théâtre n'a pas de chance et donne beaucoup de mal aux syndics. Pourtant, quand ce grand naïf de Bonnardel en prit la direction, — cet homme-là devait mal finir, il croyait à la littérature! — toutes les trompettes de la presse sonnèrent une fanfare de réclames. Enfin, ce magnifique théâtre avait un directeur digne de lui. Quel beau programme!

Faire alterner de bons ouvrages modernes avec les traductions des chefs-d'œuvre étrangers. Une tentative aussi courageuse, aussi intéressante, devait attirer l'attention et les libéralités du gouvernement. Une grasse subvention ne se ferait pas attendre, etc. A cette heureuse nouvelle, les « jeunes » se réjouirent, les brasseries du Quartier Latin s'émurent, et, pleins d'espoir, des bohèmes aux longs cheveux déposèrent chez le concierge des manuscrits en cinq actes, ordinairement en vers. L'innocent et consciencieux Bonnardel dénouait la ficelle rouge qui ceignait ces énormes rouleaux, en parcourait honnêtement le contenu, et il eût été capable de quelque coup de tête, s'il n'avait pas eu de prudents commanditaires, de sages bailleurs de fonds, qui l'arrêtèrent au bord du gouffre. On ne fit donc point la folie de débiter par un drame en vers, on ajourna le coup d'audace, et l'on rouvrit décemment le théâtre par une reprise du *Courrier de Lyon*, avec Paulin Ménier dans le rôle de Choppard. On avait d'abord songé à *la Grâce de Dieu*; mais on écarta cette idée, comme trop originale.

Cependant Bonnardel, à peine assis dans le rond de cuir directorial, avait décrété quelques réformes. On avait posé du papier neuf aux loges de balcon, rafraîchi de rubans ponceau les bonnets de linge des ouvreuses, et le second régisseur, brave homme au fond, qui avait joué avec succès, dans son bon

temps, les « comiques habillés » en province, mais qui scandalisait les coulisses par une ivrognerie hebdomadaire, avait été mis à la porte. Sous l'ancienne direction, le personnel des contrôleurs laissait surtout à désirer : le chef du contrôle pri-sait d'une façon dégoûtante et ses deux acolytes étaient habillés comme des porteurs de contraintes. Bonnardel fit un acte d'énergie ; il congédia ce vilain monde et, du premier coup, il trouva un admirable contrôleur en chef.

Il s'appelait M. Roy et remplissait, dans la journée, l'honorable fonction de maître des cérémonies dans l'administration des Pompes-Funèbres. Tous les matins, on pouvait le rencontrer, drapé dans l'ample manteau noir, chaussé de bas de soie et de souliers à boucles d'argent, tenant à la main le tricorne officiel et marchant d'un pas rythmique derrière un corbillard empanaché, à la tête du cortège des parents en deuil. M. Roy possédait au suprême degré le physique de son emploi. Son visage grave et glabre, sa calvitie diplomatique, autour de laquelle s'ébouriffait une couronne de cheveux gris, sa taille de tambour-major, ses mollets de muletier andalou, tout en lui respirait la dignité, imposait le respect. Les croque-morts eux-mêmes, personnages désillusionnés pourtant et à qui leur triste métier inspire le mépris des grandeurs et fait comprendre la vanité des choses,

le traitaient avec déférence, médusés qu'ils étaient par sa fière et glaciale physionomie. M. Roy était un maître des cérémonies sans rival. Il excellait à s'incliner en disant : « Les membres de la famille, s'il vous plaît. » Nul mieux que lui ne savait indiquer, pendant l'office, aux assistants oublieux des rites le moment de se lever pour l'Évangile, ou de s'agenouiller pour l'Élévation. Il était surtout remarquable au cimetière, au bord de la fosse béante, par l'attitude recueillie et l'air pénétré qu'il prenait pour écouter les discours ; et, s'il lui venait une irrésistible envie de bâiller, il la satisfaisait avec discrétion, derrière sa main gantée de noir. En présence de cet homme, fait pour l'étiquette, né pour le cérémonial, l'observateur s'étonnait de l'injustice de la destinée, qui l'avait placé dans une humble sphère, et le transportait par l'imagination dans quelque aristocratique cour du Nord, où il eût triomphé, chamarré d'ordres et de cordons, sous l'uniforme doré d'un introducteur des ambassadeurs, ou avec l'habit rouge et la clef dans le dos d'un premier chambellan, époux morganatique d'une altesse sentimentale.

Un pareil homme devait se montrer supérieur dans le rôle de contrôleur en chef, qui exige principalement du prestige et de la tenue. M. Roy s'adjoignit, pour siéger à sa droite et à sa gauche, deux commissaires des morts de ses amis qu'il

honorait de son estime ; il prit séance au milieu d'eux avec la majesté d'un premier président ; et ce triumvirat funèbre, congruement cravaté de blanc et vêtu de noir, donna au public, dès le seuil du théâtre, l'impression d'un établissement sérieux et rempli de respectabilité. D'ailleurs, M. Roy, à peine installé dans ses nouvelles fonctions, y montra les plus hautes facultés. Froidement poli avec les « payants », il connut à fond, au bout de peu de jours, son registre d'entrées et gradua ses courtoisies avec un tact parfait, selon l'importance du visiteur. Il substitua d'élégants morceaux de bristol glacé aux ignobles cartes de corps de garde timbrées du mot : *Sortie*, qui servaient naguère de contremarques, et les jeunes élégants qui voulaient fumer leur cigarette dans les entr'actes ne craignirent plus de souiller leurs gants paille en touchant une crasseuse dame de pique ou un sordide valet de carreau. Comme le « Drame Parisien » faisait de médiocres affaires, — nonobstant une reprise de *Lazare le pâtre*, — et répandait à profusion les billets de faveur, M. Roy fut chargé, comme on dit dans l'argot spécial, de « faire la salle ». Il s'acquitta avec génie de cette tâche délicate, toisant les arrivants d'un coup d'œil d'aigle, expédiant les gens mal mis aux secondes, garnissant les loges de toilettes claires, et réservant inflexiblement pour les couples d'amants qui paient leurs places

et qui arrivent en retard l'ombre anacréontique des baignoires. Enfin Bonnardel se déclarait enchanté de son nouveau contrôleur général, et M. Roy, heureux cumulard, touchant un double traitement, fut pendant quelque temps le plus fortuné des hommes.

Voici comment s'évanouit ce bonheur passager. Avant d'accepter cette place de contrôleur, M. Roy n'était presque jamais allé au spectacle. Son emploi de maître de cérémonies aux Pompes-Funèbres était très modestement rétribué et son mince revenu l'avait obligé à vivre dans un quartier excentrique, loin des plaisirs. Homme de mœurs régulières, il avait passé jusqu'alors ses soirées de célibataire dans un petit café dont il était l'habitué fidèle ; il y jouait quotidiennement son bézigue et il prenait part, tous les samedis, à une « poule au gibier ». M. Roy voulut donc profiter de sa nouvelle situation pour s'initier quelque peu à l'art dramatique, et, tous les soirs, vers dix heures ou dix heures et demie, après la « petite recette », il abandonnait la présidence du contrôle à l'un de ses adjoints, entrait dans le corridor de droite, échangeait quelques paroles bienveillantes avec l'ouvreuse de l'orchestre, — une personne très distinguée, fille d'un ancien préfet, élevée à Saint-Denis, qui avait eu des malheurs, — puis il poussait la porte rembourrée et, se tenant debout dans le vomitoire

qui conduit aux fauteuils, il écoutait les derniers actes de la pièce en cours de représentation.

Or, il arrivait toujours au moment le plus intéressant, à l'heure de la péripétie, mais, n'ayant pas vu l'exposition, ni entendu les savants préliminaires que tout bon dramaturge accumule au début de sa pièce, le pauvre M. Roy ne comprenait goutte aux étranges événements qui s'accomplissaient devant lui. Les coups de théâtre les plus « empoignants », les catastrophes les plus pathétiques se succédaient sur la scène, mais il n'avait pas le fil d'Ariane qui conduit les Thésées du parterre à travers le labyrinthe compliqué des mélodrames, et il restait là, vaguement ahuri. Pourquoi la jeune personne à qui l'on aurait donné le bon Dieu sans confession était-elle accusée d'empoisonnement sans pouvoir prouver son innocence ? Pourquoi un mot quelconque, répété sans cesse par le niais, faisait-il s'esclaffer toute la salle ? Pourquoi le traître à la mine farouche et aux sourcils en drap noir se troublait-il si fort en entendant cette simple phrase : « Monsieur le comte, rappelez-vous la nuit du 17 octobre ! » Pourquoi le vénérable gentilhomme en douillette puce fondait-il en larmes après avoir parcouru les papiers sauvés d'un incendie par le paysan idiot, et pourquoi serrait-il tout à coup sur son cœur l'intéressante orpheline qu'un instant auparavant on soupçonnait

d'avoir dérobé les couverts d'argent ? Pourquoi riait-on aux éclats ? Pourquoi pleurnichait-on en se mouchant avec fracas ? C'est ce que M. Roy ne pouvait deviner. Tous ces dénouements, — ils étaient nombreux, car les pièces ne dureraient pas longtemps au théâtre du « Drame Parisien », décidément enguignonné, — tous ces dénouements se présentaient à l'esprit du pauvre homme comme autant de problèmes insolubles, de rébus incompréhensibles. Fasciné par le sphinx du théâtre, M. Roy ne songeait plus qu'à trouver le mot de l'énigme ; pris d'une curiosité folle devant cette porte fermée, il ne rêvait plus qu'à découvrir le « Shiboletth » magique qui pouvait la lui ouvrir. Il avait maintenant une idée fixe : voir jouer une pièce du commencement à la fin, assister à la représentation d'un drame depuis le lever du rideau jusqu'à la mort tragique du troisième rôle et au mariage des amoureux. C'était pour lui un véritable supplice, lorsqu'il était rivé à sa chaise de contrôleur, donnant des contremarques et déchirant des coins de coupons, de penser que là, derrière son dos, à quelques pas, les acteurs exposaient avec soin ces actions dramatiques qui n'étaient mystérieuses que pour lui, donnaient la solution des logogripes qui pour lui seul restaient toujours indéchiffrables. C'en était fait ! Cet homme jusqu'alors si correct, si sage, si raison-

nable, était pris d'un goût dépravé pour les fictions et pour les fables, et son besoin de le satisfaire devenait une douloureuse obsession

Un drame nouveau, intitulé *la Fausse Infanticide*, dont M. Roy, comme de juste, ne put voir que les derniers tableaux, acheva d'exaspérer son désir. La pièce avait fait cependant « un four » effroyable et Bonnardel, disait-on, était à la veille de la déconfiture. Mais le dénouement de ce « mélo » était bien de nature à pousser jusqu'au paroxysme le prurit du contrôleur. Songez donc ! la jeune première, atteinte et convaincue d'avoir donné le jour à deux jumeaux et de les avoir fait disparaître, prouvait clair comme le jour, en tirant de son sein le chapelet de sa mère, qu'elle était aussi pure que l'enfant qui vient de naître et digne de l'homme de ses rêves.

M. Roy n'y put tenir. Il se rendit au cabinet du directeur qu'il trouva, la tête dans ses mains, devant un monceau de papiers timbrés, et lui demanda un congé pour la soirée du lendemain.

— A votre aise, monsieur Roy, lui répondit le triste impresario. Vous êtes le seul de mes employés dont je n'aie qu'à me louer. Je ne vous refuserai certes pas cette petite faveur... C'est peut-être la dernière que je pourrai accorder

Les violentes passions rendent égoïste. M. Roy

ne prit pas garde à l'accablement de Bonnardel et rentra se coucher au comble de ses vœux.

Le lendemain soir, — qu'il fut long à venir, ce lendemain soir! — M. Roy dîna de bonne heure, mit son plus bel habit, courut au théâtre à l'ouverture des bureaux... Affreuse surprise! Le cordon de gaz de la façade n'était pas allumé, les portes et les guichets étaient clos, et sur l'entrée principale était collé un morceau de papier blanc, où M. Roy put lire ces mots, écrits à la main : *Fermé pour cause de décès!*

Le pauvre Bonnardel, qui ne pouvait plus éviter la faillite, venait de se faire sauter la cervelle!

Le théâtre rouvrit quelque temps après et M. Roy y conserva sa place. Mais le nouveau directeur est un despote, qui refuserait un congé même d'un jour. Aussi M. Roy est-il découragé; il croit que la fatalité s'oppose à ce qu'il voie jamais jouer un mélodrame d'un bout à l'autre. Son humeur, jadis douce et égale, s'est aigrie sensiblement; il est devenu dur et altier pour le public; et ses collègues en cherchant en vain la raison, ignorant que M. Roy souffre les tortures d'un homme qui mourrait de faim à la porte d'un boulanger.





Maman Nunu



ES parents n'étaient pas assez riches pour avoir une servante. Certes non, les pauvres gens! et je me souviens même qu'elles duraient très longtemps, les redingotes à collet de velours de mon père, et que maman faisait assez souvent de petits savonnages. Dès le matin, le pauvre homme s'en allait à son ministère, emportant dans sa poche un morceau de pain fourré de charcuterie pour son déjeuner; mes deux sœurs — elles étudiaient la peinture — partaient pour leur atelier, et tandis que la cadette, celle qui devait mourir à vingt-trois ans, hélas! et que nous appelions alors « la grosse Marie », finissait le ménage, ma pauvre mère s'installait à son petit bureau, près de la fenêtre, et commençait à copier des mémoires de charpente ou de serrurerie pour les entrepreneurs du

voisinage. Or j'étais alors un important personnage de six ans, désigné ordinairement par le sobriquet de « Cicis », un gamin maladif vêtu d'un petit caban de drap écossais, à carreaux blancs et rouges, chef-d'œuvre de l'industrie maternelle, dont j'étais très fier. Ma sœur Marie, bien que déjà elle se rendit utile à la maison, n'avait que trois ans de plus que moi, et d'aussi jeunes enfants avaient besoin d'exercice et de grand air.

Aussi, vers midi, la mère Bernu, une pauvre vieille du quartier, venait nous prendre tous les deux pour nous mener à la promenade. Elle déjeunait sur un coin de table et maman lui donnait dix sous. Avec cette petite ressource, les secours du bureau de bienfaisance et quelques autres aumônes peut-être, elle trouvait encore moyen de vivre; et mes humbles, très humbles parents, qui, par des prodiges d'économie, conservaient dans la pauvreté un air de décente bourgeoisie, devaient lui faire l'effet de puissants capitalistes.

Très âgée, avec un bonnet d'aïeule campagnarde d'une blancheur éclatante, une robe brune à petites fleurs et un châle vert toujours tiré à quatre épingles, « maman Nunu », comme nous la nommions, offrait un visage aux traits réguliers, ridé comme une pomme de conserve, où quelques poils blancs frisaient autour d'une bouche édentée.

Elle était d'une propreté scrupuleuse, conservait les formes polies du peuple d'autrefois, et, ayant eu elle-même une nombreuse famille, s'entendait à merveille au gouvernement des bambins.

Maman Nunu nous emmenait donc, ma sœur Marie et moi, dans les avenues désertes qui rayonnent autour des Invalides. J'habite aujourd'hui de ce côté; je suis revenu là, poussé par un irrésistible attrait; car le Parisien est plus fidèle qu'on ne croit à ses souvenirs d'enfance et garde un sentiment attendri pour son quartier natal. Il y avait à cette époque, sur ces lointains boulevards, de magnifiques ormes qui ont été coupés pendant le siège, de vieux bancs de bois vermoulu, des fossés pleins d'herbe et des réverbères à potence datant du Paris révolutionnaire, des réverbères à pendre l'aristocrate. C'était un lieu mélancolique, presque agreste, très solitaire. On n'y rencontrait que de rares invalides, — ancien modèle, — avec l'habit bleu à pans retroussés et le grand tricorne à cocarde, porté en bataille, ou des pauvresses à cornettes de nonnes et à fichus croisés sur la poitrine, qui vivaient de la charité des hôtels et des couvents du faubourg Saint-Germain, tout proche, et qui, dans la journée, se chauffaient sur les bancs au soleil. La mère Bernu prenait place auprès d'elles et faisait volontiers un bout de causerie, tandis que, Marie et moi, nous nous accrou-

pissions à ses pieds et jouions avec le sable.

Mais, si petit bonhomme que je fusse, j'avais déjà de l'imagination, et les récits que la mère Bernu faisait à ses simples compagnons m'intéressaient puissamment. Écoutée avec respect à cause de son grand âge, elle leur parlait souvent, comme d'une personne considérable et qui faisait honneur à sa famille, de sa fille, l'unique enfant qu'il lui restât, — car les autres, tous des garçons, avaient été tués pendant les guerres de l'Empire, — de sa fille qui tenait la loge d'un hôtel du faubourg Saint-Honoré, où son mari était cocher, et qui, par un hasard ironique, s'appelait Madame Napoléon. Ce nom de Madame Napoléon, qui revenait constamment dans les discours de la mère Bernu, exerçait sur moi une sorte de fascination, et je ne pouvais me figurer la concierge du faubourg Saint-Honoré que coiffée de la couronne et traînant le manteau impérial. Un jour, maman Nunu nous conduisit chez sa fille : c'était une grosse commère, déjà vieille, qui nous offrit des tartines d'excellent raisiné. Mais mon cerveau d'enfant ne voulut pas admettre cette réalité, et, même après cette visite, le nom prononcé de Madame Napoléon n'évoqua jamais dans ma pensée que l'image d'une radieuse impératrice.

Comme toutes les personnes âgées, la mère Bernu, dans ses entretiens du boulevard des

Invalides, remontait volontiers vers ses plus lointains souvenirs. Elle avait dîné dans la rue, sur une table dressée devant sa maison, le jour de la Fédération; elle avait vu passer Marie-Antoinette dans la charrette, « en camisole blanche »; elle décrivait son fils aîné, le grenadier de la garde impériale, avec son grand bonnet à poils et ses hautes guêtres noires; et j'entrevois, en l'écoutant, des drames confus et de vagues splendeurs. Hélas! ce qu'elle se rappelait le mieux, c'étaient les réjouissances publiques dont le petit peuple a sa part : la fête de l'Empereur et les distributions de vin, le jour de la naissance du roi, où l'on jetait des cervelas à la foule. Chose navrante — j'y songe aujourd'hui — que ce cours d'histoire contemporaine fait par une pauvre!

Un jour, elle voulut montrer son logis à l'une de ses vieilles amies et la conduisit, avec nous, bien entendu, dans une misérable maison de la rue Rousselet. Nous entrâmes dans une chambre au carreau froid, mal éclairée par un châssis à tabatière, où il n'y avait qu'un lit de paysan et quelques chaises de paille. Pourtant, sur une vieille commode, une petite chapelle en plâtre, dont les fenêtres étaient garnies de verres de couleur, charma mon attention enfantine. Maman Nunu expliqua l'origine de ce singulier objet à sa camarade. Sous l'ancien régime, le jour de la

Fête-Dieu, les enfants du peuple, comme ils font encore aujourd'hui, disposaient de petites chapelles aux portes des maisons; mais ils n'avaient pas besoin d'importuner les passants pour leur arracher quelques sous : car, en ce temps-là, les personnes de qualité faisaient arrêter leurs voitures devant la petite chapelle, mettaient pied à terre, s'agenouillaient un instant et laissaient une large aumône. C'était ainsi que la mère Bernu, alors toute jeune fillette, avait vu descendre de son carrosse et prier devant cette chapelle de plâtre un vieux seigneur « très paré » qui, son oraison dite, lui avait souri et donné un louis d'or, le seul peut-être qu'elle eût touché de sa vie; et ce seigneur n'était autre que le maréchal de Richelieu en personne, alors extrêmement âgé et tombé dans la dévotion. La mère Bernu, qui se vantait d'avoir été jolie, avait eu le dernier sourire de Fronsac!

Ainsi je passais mes après-midi à écouter les belles histoires de maman Nunu; puis à la tombée du jour nous revenions vers la rue Vanneau, où demeurait ma famille, et nous remontions nos cinq étages. Les grandes sœurs étaient de retour, et, riant de leur beau rire de jeunes filles, aidaient la mère à mettre le couvert. Puis le père revenait de son bureau, fatigué, courbé, pauvre homme d'esprit et de rêverie qui s'usait sur des paperasses! Mais quand il avait embrassé tout son

monde. son visage, son naïf et fin visage sans barbe, sous une brosse de cheveux gris d'argent, s'éclairait d'un heureux sourire. Il ôtait sa redingote, — cette redingote qui durait si longtemps! — disait : « Ouf! » en enfilant sa robe de chambre; et, comme la soupière fumait déjà sur la table et que la mère Bernu la regardait du coin de l'œil, tout en faisant mine de s'en aller, il lui disait gaiement, avec sa générosité de pauvre et sa bonne grâce de gentilhomme :

« Asseyez-vous là, maman Nunu... vous dînez avec nous. »





Bonnes fortunes

DIALOGUE

LE garçon, — un de ces garçons qui ront la fortune d'un restaurant, s'imposent au client par un ton à la fois familier et paternel, et disent, quand on leur demande un verre de fine champagne : « Monsieur a raison... c'est ce que je prends », — le garçon avait à peine servi les huîtres de Marennes que déjà les deux jeunes gens parlaient « femmes ».

C'étaient d'élégants épicuriens frisant la trentaine, avec de jolies cravates et de belles mains de paresseux. A l'un comme à l'autre, plus d'une éplorée avait dû souvent dire : « Tenez... vous n'avez pas de cœur ! »

Le blond, celui que ses courts cheveux frisés et ses moustaches de chat faisaient ressembler à un mignon du roi Henri III, et qui depuis un moment

tournait d'un air réfléchi, entre le pouce et l'index, le pied de son verre de chablis pareil à une grosse topaze, dit brusquement :

— Une jolie chose, ce serait un livre dû à la collaboration de quelques hommes à bonnes fortunes où chacun à son tour raconterait simplement, sincèrement, l'aventure la plus délicate de sa vie amoureuse, celle qui ne lui aurait laissé aucune rancœur et dont il se souviendrait toujours avec une pointe de fine mélancolie.

— C'est une idée, répondit le brun, qui venait d'avaler sa dernière huître et qui essuyait avec sa serviette sa légère et soyeuse barbe... Cela nous reposerait un peu des romans physiologiques et documentaires... Mais pourquoi ne commencerions-nous pas?... Moi, j'ai déjà mon histoire. As-tu la tienne?

— Mon histoire... Attends donc... Diable! C'est qu'il faut le temps de s'y reconnaître.

— Fat!... Veux-tu que je t'aide, voyons?... Est-ce Fifine?... Tu sais... lorsque nous faisons notre droit... Fifine, qui ressemblait au *Zéphyr* de Prud'hon et dont tu citais avec attendrissement les fautes d'orthographe?

— Tu n'y penses pas, mon cher... Une bonne créature, mais qui m'embrassait devant tout le monde, en plein parc de Saint-Cloud, sur les chevaux de bois!

— Évoquerai-je le temps où tu passais toutes tes soirées dans un fauteuil du Gymnase, près de la contrebasse?

— Augusta?... horreur! C'est pour elle que j'ai vu trente fois de suite *les Grandes Demoiselles*. Je m'étais lié avec les musiciens de l'orchestre, et le vieux qui jouait de la flûte m'offrait une prise à chaque entr'acte.

— Tu as été fou d'elle, cependant.

— Oui, avant de la connaître... Une femme à scènes, mon ami!... Elle avait même trouvé un moyen très curieux de faire du désordre dans ma chambre, quand elle avait sa crise.

— Lequel?

— Elle prenait la pendule sur la cheminée et la jetait dans la glace... Le résultat est effrayant.

— Dam! Je ne puis te rappeler que tes bonheurs connus... et vous ne m'avez pas communiqué votre liste des *Mille et trois*, Don Juan Tenorio!

— Ne cherche pas plus longtemps, mon cher, car je me souviens à présent de la seule aventure — oui, ma foi! la seule — qui ne m'ait pas laissé un peu d'ennui. Tu te moqueras de moi quand je te l'aurai racontée; mais pourtant c'est comme je te le dis.

— Va toujours.

— C'était à la fin de septembre dernier. J'avais passé un mois aux bains de mer de Granville, et, en

revenant, je m'arrêtai à Vire pour donner vingt-quatre heures à un ami qui possède une vieille maison de famille tout près de la ville, aux bords de la rivière, dans ce ravissant coin de Suisse normande, et qui vit là en *gentleman farmer* après avoir un peu tâté jadis de la vie parisienne. Il m'attendait à la gare, en chapeau de paille et veste de velours vert bouteille, la pipe d'écume à la bouche, et il me fit monter dans un cabriolet de campagne tellement crotté que, comme l'étudiant espagnol à qui un plaisant demandait un jour de la boue de son manteau, il aurait pu répondre : « De quelle année ? » La voiture faisait deviner la maison : un manoir déchu, logeant des pigeons dans ses deux poivrières. Là, je fus introduit dans un salon humide, aux meubles couverts de housses, et je remarquai d'abord sur une table une assiette contenant un papier tue-mouches, criblé de victimes. Georges — c'est le nom de mon ami — me présenta à sa femme, — une forte Normande pur sang, qui avait tort de ne pas porter de corset, — me fit admirer deux gros enfants qui eussent été primés dans un concours de *babys* américains; puis, rallumant sa pipe, il me mena voir sa propriété. Les pièces de terre, encadrées de haies d'épines et plantées de pommiers aux branches chargées de fruits vermeils, se succédaient le long de la Vire, dont les séparait seulement le ruban de la route. Les unes servaient de pâturages

à des couples de belles vaches blondes, et, dans les autres, le vent d'automne faisait onduler la moisson blanche du sarrazin. Georges, tout en ouvrant et en refermant les clôtures, me fit part de ses ambitions électorales, se plaignit du pommage de l'année, et, à propos d'un sien verrat qui n'avait obtenu au comice, contre toute équité, qu'une deuxième médaille, attaqua le gouvernement. Voilà ce que cinq ans de province avaient fait de l'ex-amant de Clara Fanfare, l'ancienne étoile des Bouffes.

— A quoi tendent ces prolégomènes ?

— Ils sont indispensables, tu vas voir. La cloche nous appela pour le déjeuner, devant lequel avaient déjà pris place la débordante maîtresse de la maison et les deux énormes enfants assis sur de hautes chaises, et Georges, s'attablant, venait de boire avant tout un verre de cidre, comme un paysan, quand une svelte jeune fille en robe noire entra, apportant une omelette fumante. Non, mon ami, j'ai rarement vu une aussi jolie créature. Vingt ans peut-être... Une beauté anglaise, rose et blanche, avec d'admirables yeux de pervenche voilés de cils noirs... et des mains ! et une taille ! et sous un petit bonnet de linge de lourdes torsades de cheveux châains qui devaient lui tomber jusqu'aux genoux !...

— Ah bah !

— « Kate, lui dit la dame du logis, d'une voix assez dure, allez recommander à la cuisinière qu'elle

n'oublie pas de poivrer les tripes comme l'autre fois. » Puis, dès qu'elle fut sortie, Georges reprit : « C'est une femme de chambre anglaise que nous avons fait venir, à cause des enfants. » Une servante, cette charmante fille ! Cela me choqua comme une injustice, et, quand elle rentra dans la salle à manger, je levai machinalement les yeux sur elle... Mon ami, tu vas me trouver d'une fatuité monstrueuse... Au premier regard que j'échangeai avec Kate, je reconnus qu'elle était amoureuse folle de moi !

— Hein ?

— Explique cela comme tu voudras, par le coup de foudre de Stendhal, si bon te semble ; mais je te dis l'exacte vérité. Oui, amoureuse folle ! amoureuse au point de ne plus pouvoir détourner de moi ses regards, qui devenaient ternes et comme morts quand ils rencontraient les miens ! amoureuse jusqu'à perdre toute prudence ! jusqu'à rester plantée derrière la chaise de sa maîtresse quand son devoir l'appelait ailleurs, les bras abandonnés, les yeux noyés, rougissante, avec un sourire à la fois douloureux et charmé. Georges, tout à son bavardage bruyant d'homme de province à table, et sa grosse nourrice de femme, absorbée par ses deux petits Gargantuas, ne s'aperçurent heureusement de rien. Très gêné, comme tu penses, j'affectai de ne pas regarder Kate, j'essayai d'écouter ce que disait non hôte et de lui répondre avec intérêt. Mais la pré-

sence de cette pauvre fille, dont j'entendais le gros soupir quand elle passait derrière moi et dont je voyais trembler la main quand elle changeait mon assiette, me jetait dans un trouble extrême. Enfin le déjeuner prit fin et Georges m'emmena fumer dans le verger. Tandis qu'il m'exposait ses idées sur la taille des poiriers-quenouilles tout en cueillant de temps à autre sur les plates-bandes un colimaçon qu'il écrasait sous la semelle de son soulier de chasse, je songeais à l'in vraisemblable aventure qui venait de m'arriver. Elle flattait un peu ma vanité, je te l'avoue, bien que la jolie Anglaise ne fût qu'une femme de chambre ; mais, si bonne opinion que je puisse avoir de ma personne, je ne m'expliquais pas la facilité de ma victoire à la César. Ce n'était pas pourtant, j'en jurerais encore aujourd'hui, une folle ni une malade que cette charmante enfant. Mais quoi ? elle vivait dans ce trou, ne voyant que de lourds provinciaux et de grossiers paysans ; j'avais sans doute fort bonne mine dans mon élégant « complet » de voyage, et mon teint hâlé par le vent du large, que je venais de gober pendant un mois, faisait apparemment valoir ma moustache blonde. Enfin la chose restera toujours un mystère pour moi... Mais j'abrège. Incapable d'abuser de l'hospitalité qui m'était offerte et ayant appris d'ailleurs, par des questions adroitement posées à Georges, que Kate était sage, je feignis, pendant le

repas du soir, de n'accorder aucune attention à la jolie servante, qui recommença pourtant son manège du déjeuner. L'heure du coucher venue, ce fut Georges qui me conduisit dans ma chambre, où il fuma une dernière pipe, assis à mon chevet, en me parlant de Paris et de son bon temps. Enfin il s'en alla, et j'eus la sottise, je le confesse, de ne m'endormir que longtemps après, poursuivi que j'étais par le souvenir de Kate. Le lendemain, je devais partir par le premier train. Je venais de finir ma toilette, lorsque Georges entra, suivi de la jolie femme de chambre. « Il faut te dépêcher, me dit-il, si tu veux que nous soyons à la gare à huit heures. Voici Kate qui t'aidera à boucler ta malle... Moi, je vais voir si l'on attelle. » Et il sortit, me laissant seul avec elle. Elle était debout devant moi, toujours aussi éperdue, le sein palpitant, et elle me jeta un regard navré. Je devinai que mon départ brisait en elle une délicieuse espérance, et, poussé par un irrésistible mouvement de sympathie, je m'approchai et lui tendis la main. Deux larmes lui vinrent aux yeux, et à peine m'eut-elle livré sa main toute glacée, qu'elle tomba dans mes bras et que sa tête abandonna sur mon épaule. « *Tu t'en vas!* » murmura-t-elle avec un délicieux accent anglais vibrant de désespoir. Oui, mon cher, elle me dit *tu*, instinct, avec une adorable naïveté, et je sentis qu'elle était à moi comme si je l'eusse possédée.

« Il le faut, ma pauvre enfant », répondis-je un peu au hasard et fort embarrassé, en somme. En ce moment, la grosse voix de Georges me cria du bas de l'escalier : « Allons, descends... La voiture est là. » Kate s'était redressée, toute pâle ; et, ne sachant trop quelle contenance tenir, comme elle était, après tout, la femme de chambre de la maison, je tirai machinalement un louis de mon gousset, voulant le lui offrir. Je vis qu'elle frissonnait ; un éclair brilla dans ses yeux subitement séchés, et, repoussant ma main avec un geste indigné : « Jamais de vous ! » gronda-t-elle. « Descends-tu ? » criait toujours Georges. J'avais remis le louis dans la poche de mon gilet, d'un geste bête ; j'étais furieux contre moi. Tu comprendras cela, toi qui aimes les femmes. Je ne voulus pas la quitter sur cette affreuse impression. Brusquement, violemment, je la repris dans mes bras, je mis ma bouche sur la sienne, et je la sentis défaillir sous mon baiser... Une minute après, j'étais en voiture, à côté de Georges ; cinq heures après, j'étais à Paris ; deux jours après, je n'y pensais plus... mais, tout bien réfléchi, c'est ma meilleure histoire d'amour. J'ai dit. Tu as la parole.

— Moi, mon anecdote est un peu plus compliquée, commença le jeune homme à la barbe de bel Italien. Il y a huit ans, tu t'en souviens, les médecins m'envoyèrent finir l'hiver à Pau, après une pneumonie qui m'avait sérieusement endommagé...

— Et que nous avons attribuée à la petite baronne, nous autres mauvaises langues. Tu sais... ta première passion.....

— C'est fort triste, ces stations de malades. Tous les soirs, à la fenêtre de ma chambre de l'hôtel Gassion, je pouvais contempler les magnifiques couchers de soleil qui donnaient à la chaîne des Pyrénées la couleur du corail rose; mais je m'ennuyais mortellement à Pau. A table d'hôte, j'avais pour voisin un jeune Anglais qui me faisait pitié avec son vin de Bugeaud et ses pilules d'arsenic, et une pauvre dame en deuil, arrivée, elle aussi, au dernier degré de la phtisie, qui me donnait froid dans le dos quand elle s'amusait à faire tourner ses bagues devenues trop larges pour ses doigts amaigris. Afin de tuer mes soirées, je devins un habitué du théâtre de la ville, dans lequel une petite chanteuse d'opérette — elle s'appelait Rose, tout gentiment — était alors la coqueluche de MM. les abonnés, jeunes viveurs béarnais dont je fis la connaissance et qui m'introduisirent dans les coulisses. M^{lle} Rose — la Rose, comme ils avaient la faiblesse de la nommer — passait pour sage, quoiqu'elle fût assez libre dans ses propos, et était toujours flanquée d'une tante à cabas qui aurait intéressé Gavarni. C'était une blondine aux yeux bleus, de dix-huit ans, trop maigre des épaules, mais montrant des jambes d'éphèbe, pleines de promesses, dans les « travestis »,

et qui chantait faux avec une belle voix. Jolie ? Non ; mais une laideur spirituelle et un victorieux teint de vierge qui rayonnait sous le rouge végétal et le blanc gras. Du premier coup d'œil je vis que je plaisais à la Rose, et je fis avec elle un peu de *flirtation* dans la coulisse du côté *cour* ou dans celle du côté *jardin*, quand elle y attendait son entrée vêtue de son fantasque costume de *la Périchole* ou sous le talpack à aigrette de *la Grande-Duchesse*. Rose répondait tendrement à mes galanteries ; mais à moi comme à toi, l'innocence même douteuse d'une jeune fille inspire des scrupules, et je ne demandai même pas à la Rose ce que nos aïeux nommaient les « menus suffrages ». La saison théâtrale allait finir, et, la veille du départ de la cantatrice pour Marseille, où l'appelait un engagement pour la saison d'été, les abonnés lui offrirent un dîner d'adieu. Je souscrivis naturellement. Le repas eut lieu dans le salon de cinquante couverts — on y tenait une vingtaine — du meilleur restaurateur de la ville. Une cuisine d'archevêque, mais servie à la provinciale. Pas même de fleurs sur la table, sauf une grosse rose de papier piquée sur le faite d'un édifice en biscuit, en nougat et en sucre filé, d'un de ces pantheons de pâtisseries comme on n'en voit plus à Paris que dans les festins nuptiaux des traiteurs du Palais Royal. La chanteuse — elle avait un sentiment pour moi, décidément — me fit

asseoir à sa droite, et pendant le diner, qui fut très gai et très bruyant — oh ! les beaux accents gascons que j'ai entendus ce jour-là ! — plus d'une fois, elle me regarda dans les yeux et me serra la main sous la table. Au dessert, après les toasts et quand elle eut chanté, à l'enthousiasme général, le *brindisi* d'*Orphée aux Enfers*, une coupe de Roederer à la main, elle profita du tumulte des bravos pour se pencher à mon oreille. « Je pars demain matin, me dit-elle, nous ne nous reverrons peut-être jamais... Donnez-moi quelque chose en souvenir de vous. — Oh ! bien volontiers », répondis-je, et je détachais déjà une petite tête de mort aux yeux de diamants que je portais en breloque ; mais elle arrêta ma main. « Non, pas de bijou ! La moindre des choses... une fleur... Tenez, la rose du gâteau ! » Et elle me la montra sur une assiette, parmi des débris de pâtisseries ; car les convives, doués de gros appétits de province, avaient dévoré le monument. « Une fleur artificielle ? fis-je avec regret. — Elle se fanera moins vite... Donnez... C'est elle que je veux. » Je la lui offris comme par jeu, et, d'un geste rapide, tout en pressant passionnément son genou contre le mien, elle la cacha dans son corsage. Mais on se levait de table ; des cigares s'allumaient ; les gros éclats du rire du Midi vibraient comme s'ils avaient résonné dans des casseroles. La Rose fit un signe à sa tante et mit sa pelisse, puis, après avoir été embrassée par

tout le monde à la ronde, aussi froide pour moi que pour les autres, elle prit congé.

— Mais tu l'as revue ?

— L'hiver dernier, c'était un dimanche soir. Je venais de dîner chez des parents qui logent au Marais... Oh ! des bourgeois fossiles ! La soupe grasse à six heures précises, et le pot-au-feu sur du persil ;... puis, le loto jusqu'à neuf heures. Mais j'hérite !... J'étais donc sur le boulevard, remontant vers la Bastille et m'accordant la récompense d'un cigare, lorsque, arrivé devant le théâtre Beaumarchais, je vis flamboyer sur l'affiche... Devine ?... le nom de M^{lle} Rose. Bien vite, très curieux de la revoir, je pris un fauteuil et j'entrai. La salle était navrante. A peine deux cents personnes. On gelait. Il paraît que cette petite scène essayait alors de l'opérette ; car, lorsque je pris place sur la première banquette, près des musiciens, deux pîtres, l'un maigre et l'autre obèse, vêtus en chinois de paravent, miaulaient un duo bouffe en agitant les clochettes de leurs chapeaux. Tout à coup Rose parut. Elle était drapée dans une robe jaune, peinte de dragons rouges, avec de grosses épingle de cuivre dans son chignon, et ses sourcils peints étaient retroussés à la chinoise. Mais le temps l'avait transfigurée ; ses traits s'étaient adoucis ; elle avait pris un voluptueux embonpoint, et, sans être belle, elle était charmante. Nos regards se rencontrèrent tout de

suite : elle jeta un petit cri en me reconnaissant, puis, maîtrisant sa surprise, avec l'énergie de l'actrice, elle chanta. Sa voix avait un peu faibli, sans doute, mais c'était maintenant une bonne musicienne ; et, quand elle eut dit deux ou trois couplets imbéciles, les rares spectateurs applaudirent tous. Enfin le rideau baissa. Elle m'avait fait signe de venir dans sa loge. Le concierge de l'entrée des artistes éleva d'abord quelques difficultés, mais, ébloui par une pièce de cinq francs, il me conduisit, à travers d'infâmes couloirs, jusqu'au bouge où Rose m'attendait. Elle me sauta au cou. « Vous ! c'est vous ! criait-elle en battant des mains avec une joie d'enfant, et toujours le même !... Moi, vous savez, j'arrive du Brésil, où j'ai chanté l'opéra-comique... tous les rôles d'Ugalde... J'ai passé cinq ans là-bas... Est-ce que vous me trouvez bien changée ? » Je lui dis, ce qui était vrai, qu'elle me semblait beaucoup plus jolie qu'autrefois. Mais, à ce mot, elle devint subitement triste. Je lui en demandais la cause quand l'avertisseur glapit dans le corridor : « En scène pour le *deux* ! » L'entr'acte était très court, elle devait descendre. « Venez me voir demain, me dit-elle en me ramenant à la porte de communication ; je vous dirai des choses... » Puis elle me donna son adresse, me serra longuement les mains, eut encore un sourire heureux et me quitta.

— Et tu ne manquas pas au rendez-vous.

— Elle me reçut au quatrième étage d'une assez vilaine maison de la rue Saint-Antoine, proche de son théâtre, et, quand elle vint m'ouvrir elle-même, en long peignoir bleu, ses cheveux blonds défaits et flottants sur ses épaules, je m'aperçus qu'elle était déjà bien fanée. Elle lut mon impression dans mes yeux, et son sourire d'accueil s'évanouit. Après m'avoir fait traverser une petite salle à manger, très bien tenue, comme celle d'une bourgeoise, elle m'introduisit dans un boudoir assez propre aussi et tendu de perse claire, mais orné d'une dizaine de couronnes dorées d'où pendaient des rubans de satin blanc avec des inscriptions en espagnol et en portugais, tristes et poudreux souvenirs des succès de la cantatrice dans l'Amérique du Sud. Nous nous étions assis sur un divan et je lui avais pris les mains. — « Vous souvenez-vous de Pau, me dit-elle, et de nos causeries dans les coulisses, et du dîner d'adieu ? » Et nous parlâmes de tout ce passé qui semblait la rendre si heureuse que son visage avait comme un reflet de jeunesse. Ma foi ! je m'attendrissais, moi aussi ; et comme Rose m'abandonnait toujours ses mains, je l'attirai doucement vers moi et je voulus la baiser sur le cou. Mais elle dégagea sa main droite et me repoussa doucement. « Écoutez, me dit-elle d'une voix si triste que j'en fus presque effrayé, puisque le hasard vous a remis sur mon chemin, j'ai voulu vous voir encore une fois ; mais

c'est la dernière, et vous comprendrez que ce sera mieux ainsi quand je vous aurai dit une chose qui va vous faire à la fois peine et plaisir... Vous êtes le seul homme que j'aie aimé. » Je poussai un cri de surprise. « Le seul, reprit-elle. J'étais pure quand vous m'avez rencontrée ; mais vous savez ce que c'est que les ingénues de théâtre : elles savent bien des choses. Je vous ai aimé tout de suite, en vous voyant pour la première fois ; et si vous aviez dit un mot, je me serais donnée, j'aurais été follement heureuse de me donner à vous. Vous n'avez pas compris ou vous n'avez pas voulu. J'ai même pensé que vous agissiez ainsi par honnêteté, et je vous en ai aimé davantage... Tenez, ajouta-t-elle en allant prendre sur une table une petite boîte qu'elle apporta et qu'elle ouvrit, voici la rose du gâteau, vous vous rappelez, la pauvre rose de papier que je vous ai demandée la dernière fois que je vous ai vu. Je l'ai toujours gardée ; c'est mon seul bon souvenir... Maintenant, voilà ce que je suis devenue... Ma tante, qui était la dernière des femmes, m'a vendue, ou à peu près, à un négociant de Marseille... Je me suis laissée faire, par lassitude, parce que cela devait finir ainsi, et puis encore, il faut bien que je vous le dise, parce que vous n'aviez pas voulu... Ensuite, j'ai voyagé, j'ai couru l'Amérique du Sud, d'où j'ai rapporté ça, dit-elle en désignant d'un geste de dégoût ses pauvres trophées.

J'ai eu d'autres amants : des Chiliens, des Péruviens laids comme des singes, que je détestais, qui me prenaient par vanité et par bêtise, parce que j'étais au théâtre. Je n'ai pas encore vingt-sept ans, mais si vous saviez comme mon cœur est vieux ! Ah ! si vous aviez compris autrefois, là-bas, à Pau, tout cela ne serait sans doute pas arrivé... Enfin, vous auriez cru faire mal, corrompre une jeune fille, et vous avez été un honnête homme en ne voulant pas ; mais cet amour-là, s'il avait été heureux, aurait changé toute ma vie... Malgré tout, vous êtes et vous serez toujours pour moi un délicieux souvenir... Il vaut mieux ne pas nous revoir ; je pourrais être faible... et je le déshonorerais en vous cédant... Allez, je ne vous oublierai jamais ; car, pour penser à vous, pour vous revoir tel que vous étiez autrefois, tel que vous êtes encore, car vous n'avez pas changé, je n'ai qu'à regarder cette fleur de papier qui ressemble au sentiment que j'ai pour vous... fané, mais éternel ! » Que pouvais-je répondre à cette lamentable révélation, mon ami ? Hélas ! absolument rien, et la pauvre Rose avait raison. Aussi je me suis contenté de mettre deux baisers sur ses yeux, ses yeux où roulaient de grosses larmes... et je ne la reverrai jamais !

— Mais, mon cher, dit le jeune blond qui avait parlé le premier, sais-tu qu'elle est affreusement triste, ta petite histoire ?

— La tienne, répondit le brun, n'était pas beaucoup plus joyeuse.

— Et c'est ce que nous avons eu, dans nos aventures d'amour, de meilleur, de plus délicat? Une femme de chambre! Une cabotine!... Allons donc!

— Si, mon ami. Car celles-là nous ont aimés tout naïvement, avec leur instinct, à la bonne façon des gens du peuple et des cœurs simples... Et puis, pour les raffinés, tout vaud mieux que la possession, c'est-à-dire que le dégoût... Demandons le café.





Un Sujet de pièce



Q N causait entre hommes, dans le fumoir, après diner. Le juif Péreira, le directeur de théâtre si connu par ses faux-cols marmoréens et ses cravates triomphantes, posait devant la cheminée, tenant à la main un petit verre de curaçao.

— L'anecdote, disait-il, l'anecdote, tout est là. Une pièce n'est bonne que si on peut en raconter le sujet en cinq minutes... Quand un auteur vient me parler d'une comédie à l'heure de mon déjeuner, je l'arrête tout de suite : — M'aurez-vous dit votre affaire avant que j'aie fini cet œuf à la coque?... S'il ne peut pas, c'est que la pièce ne vaut rien!

Et Péreira goba son verre de curaçao.

— Je ne suis pas auteur dramatique, dit le grand Maurice, l'attaché d'ambassade, du fond du large fauteuil où il était enfoui; pourtant, si vous voulez,

Péreira, je vous conterai une anecdote dont il me semble qu'un homme du métier tirerait parti... Mais le temps de manger un œuf, c'est bien court.

— Je vous accorde une omelette, répondit le juif avec un gros rire... Mais les idées de pièces des gens du monde... j'ai de la méfiance, comme dit le *guillotiné par persuasion*... Enfin, allez toujours.

— Eh bien! l'histoire a fait le tour des salons viennois, du temps où j'étais là-bas. Il y avait alors à Vienne un médecin très renommé pour les maladies du cœur; il s'appelait, — je change les noms, naturellement, car la chose est tragique, — il s'appelait le docteur Arnold. Agé de quarante ans à peine, il avait déjà une magnifique clientèle. C'était un bel homme, fort élégant, avec une figure régulière, à grands favoris blonds, le type autrichien, enfin... mais une paire d'yeux à l'américaine, bleus et froids comme l'acier, qui donnait à réfléchir. Une famille russe résidant à Vienne — nommons-les, si vous voulez, les Skébélouff, — appela le docteur en consultation auprès de la fille de la maison, chez qui le spécialiste reconnut, au premier examen, un commencement d'anévrisme. Cela devait être fort troublant d'ausculter et de percuter M^{lle} Macha... Songez donc! Appliquer son oreille contre la poitrine d'une belle brune de dix-neuf ans et lui frapper sur le cœur, comme pour dire : Peut-on entrer?...

— Maurice, interrompit le maître de la maison,

pas de plaisanteries de vaudeville... Vous nous avez promis un drame.

— Vous l'aurez, soyez tranquille... Bien que reçus dans la bonne compagnie, ces Skébéloff étaient un peu suspects. Ils vivaient à l'hôtel. Le père Skébéloff avait trop de ganses, d'olives et de brandebourgs sur ses pelisses fourrées. Ces gens-là menaient assez grand train, et les diamants de la maman passaient pour être faux... Avec cela, deux filles à caser, trop belles pour rien faire de bon... Enfin, du monde équivoque. Mais le docteur était pris de passion; il demanda M^{lle} Macha en mariage, fut admis à faire sa cour, épousa au bout de trois mois, et la famille Skébéloff, subitement dégoûtée de Vienne, s'envola vers de nouvelles tables d'hôtes. La femme du médecin, *frau doctorin*, comme on dit là-bas, plut beaucoup dans la société viennoise. Les nouveaux mariés étaient fort intéressants; le docteur aimait à la fois Macha comme sa femme et comme sa malade; il l'adorait et il la soignait. Ce petit roman enchantait les Allemandes sentimentales. Déjà M^{me} Arnold, de qui la santé se rétablissait à vue d'œil, se montrait souvent dans le monde, y valsait même quelquefois...

— Malgré sa maladie de cœur?

— Oui. La jeune femme paraissait si bien guérie, que son mari lui permettait un tour de valse, comme médecin; mais je crois qu'il l'aurait volon-

tiers défendu comme jaloux. Car le beau capitaine de Blazewitz — un Apollon en uniforme blanc — était toujours inscrit le premier sur le carnet de bal de M^{me} Arnold et la serrait fort tendrement contre ses aiguillettes. Une fois de plus, le vieux mythe de Mars et de Vénus se trouvait...

— Bon ! dit Péreira. Voilà votre exposition faite, Maurice, vos bonshommes posés... *Enchainons* maintenant, comme on dit en argot de coulisses, *enchainons !*

— Soit !... Un jour, le docteur découvre un paquet de lettres...

— Bien usé, le paquet de lettres !

— Péreira, vous êtes insupportable ! Vous mettez ici la ficelle que vous voudrez ; mais, dans mon anecdote, ce sont des lettres.

— Qui donnent au mari la certitude de son déshonneur, n'est-ce pas ?

— Apparemment.

— Et qui lui font concevoir un projet de vengeance !...

— Vous connaissez donc l'histoire, Péreira ? Alors, contez-la vous-même.

— Non, mon ami, mais je *déblaie*, — toujours pour nous servir de nos termes de métier, — je *déblaie*, voilà tout. Donc le mari se vengea...

— Par un de ces crimes qui restent toujours ignorés.

— Alors, comment l'a-t-on su ?

— Parce que le docteur a parlé... Oui, le coupable lui-même, plus tard, cédant à cet irrésistible, à ce fatal besoin de confiance qui existe chez tous les hommes et qui fait de la confession des catholiques une des institutions les plus...

— Au fait, Maurice, au fait !

— Je ne dis plus un mot, grommela le jeune homme vexé.

— Ne vous fâchez donc pas, reprit ce gros insolent de Péreira ; nous vous évitons la peine de finir vos phrases... C'est le vrai style du théâtre... Voyez Scribe, Sardou... Tout en dialogue, avec des points suspensifs... Je me tue à le répéter aux jeunes auteurs : Pas de style, surtout ! Pas de littérature !... Il y a des pièces qui sont tombées pour un adjectif... On ne sait pas le mal que peut faire une métaphore... Ainsi, les romantiques...

— A votre tour, Péreira, fit le maître de la maison en regardant le juif d'un air goguenard à travers son monocle ; quand vous aurez fini ?...

— C'est juste... Maurice nous disait donc que le mari...

— Imagina une vengeance terrible, mais seulement permise à un homme de sa profession. Macha n'était pas complètement guérie — il le savait bien, le spécialiste — de cette maladie du cœur pour laquelle il l'avait soignée, pendant deux ans,

avec tant de zèle et d'amour. Il entreprit de la lui rendre. Contenant sa colère, il se borna à garder auprès de sa femme l'attitude d'un mari inquiet et soupçonneux, et fit naître ainsi la crainte et l'angoisse dans l'esprit de l'adultère. Il savait, par les lettres qu'il avait surprises, quelle passion insensée éprouvaient les deux amants ; il était sûr qu'ils chercheraient toujours à se voir, même au milieu des dangers. Ce Machiavel domestique profita de cette situation. Depuis lors, une puissance mystérieuse mit toutes sortes de petits obstacles entre Macha et M. de Blazewitz, sans les séparer tout à fait cependant ; elle faisait manquer leurs rendez-vous, interrompait leurs correspondances, troublait et empoisonnait leurs amours ; et, dans cette vie pleine d'émotions vives et douloureuses, la santé de M^{me} Arnold s'altéra de nouveau très profondément. Le docteur tuait sa femme avec autant de certitude et de précision qu'il l'avait guérie naguère. A l'heure de folle terreur qui donne à la circulation une activité morbide, l'habile homme faisait succéder les longues journées de tristesse, qui congestionnent le cœur et y retiennent le sang. Puis, soudain, il feignait de n'avoir plus aucune jalousie, se montrait touché jusqu'aux larmes des souffrances de sa femme. — « Mais que se passe-t-il donc, ma pauvre Marcha ? lui disait-il. Mon diagnostic n'y comprend plus rien. Vous avez tout l'air d'une personne qui mourrait de

chagrin. N'êtes-vous pas heureuse avec moi? » Et, tout en observant avec une diabolique volupté les progrès du mal, il crucifiait sa victime de ses désespoirs hypocrites. Au bout de six mois les syncopes étaient plus fréquentes, les palpitations plus rapides; les symptômes les plus inquiétants de l'anévrisme avaient reparu... Ah! ah! Pereira, vous ne m'interrompez plus maintenant!

— Eh bien, oui.., c'est le second acte, le nœud de la pièce. Mais le dénouement... le dénouement!

— Le dénouement demandé! cria Maurice avec l'accent d'un garçon de restaurant qui apporte un plat, voilà!... Un soir, le docteur entra chez sa femme comme une tempête: — « Madame, je sais tout M. de Blazewitz est votre amant. » La pauvre Macha devint pâle comme un linge, et les violettes de la mort apparurent sur ses lèvres. — Tuez-moi! dit-elle. — C'était bien ce qu'il voulait.

— Je ne porterai pas la main sur une femme, reprit Arnold. Votre complice a payé pour deux. Je viens de me battre avec M. de Blazewitz... Je l'ai tué! » Et Macha tomba raide sur le tapis. Mais le docteur mentait; il n'eût pas osé toucher la moustache du beau capitaine, qui passait pour le premier tireur de Vienne. Il s'agenouilla près de sa femme étendue à terre, lui prit la main. Le pouls palpait encore, elle vivait. Alors le bourreau lui donna des soins, la ranima: — « Vous allez mettre une robe de

bal, tous vos diamants, ordonna-t-il, et m'accompagner au bal de l'ambassade de France, où nous sommes invités. » — « Jamais... je ne pourrai jamais ! » — « Vous allez vous habiller, et nous partons. J'ai pris, pour mon duel avec M. de Blazewitz, le prétexte d'une querelle de jeu. Mais vous êtes compromise. Il faut qu'on vous voie, ce soir, à mon bras dans le monde. Sinon, l'on croirait que je me suis battu à cause de vous, et je serais deshonoré... Habillez-vous je le veux !... » Il fallait bien que la malheureuse obéît. Comment résister à l'homme qu'elle avait si cruellement outragé ? Elle fit sa toilette, quelle agonie ! et son mari la traîna au bal de l'ambassade. Là, brisée, elle s'affaissa, plutôt qu'elle ne s'assit, dans le salon d'entrée, où l'huissier, à chaque minute, criait le nom des arrivants. Le docteur, en grande tenue, superbe, avec tous ses ordres, se tenait debout derrière le fauteuil de sa femme. Tout à coup, après un coup d'œil jeté dans l'antichambre, il se pencha à l'oreille de Macha, comme pour y glisser une galanterie. — « La douleur ne t'a donc pas tuée misérable ? » — « Pas encore, malheureusement, murmura la suppliciée. » — « Eh bien, regarde alors, ajouta-t-il en lui montrant la porte, et meurs de joie ! » En ce moment, l'huissier annonça d'une voix sonore : « Le capitaine baron de Blazewitz ! » Le bel officier entra le sourire aux lèvres, et tout d'abord, comme il faisait toujours, il chercha sa maîtresse du regard.

Il la reconnut à peine. Elle venait de se lever de son siège, toute droite, comme mue par un ressort, livide sous ses parures, effrayante ! Elle lui jeta un regard égaré, porta la main à sa gorge et retomba lourdement sur le parquet, morte, bien morte, cette fois !... Ce fut un affreux esclandre. Le docteur se jeta sur le corps de sa femme en poussant des cris, et le désespoir de M. de Blazewitz aurait fait scandale, si un ami ne l'eût entraîné ! Tous les invités s'enfuirent ; les laquais mangèrent le souper, et l'ambassadrice fut très mécontente, car elle avait fait fabriquer tout exprès pour le cotillon des têtes grotesques dont elle attendait un grand effet.

Maurice se tut ; il y eut un moment de silence. On avait presque frissonné, et Péreira lui-même eut le tact de ne pas dire quelque lourde sottise.

Mais la maîtresse de la maison se montra, soulevant la portière de tapisserie du fumoir.

— Eh bien, messieurs, avez vous fini vos cigares ? Les dames vous réclament.

En passant au salon, Péreira prit le bras de Maurice.

— Et le docteur, qu'est-il devenu ?

— Comme je vous l'ai dit, il s'est presque vanté, dans un jour d'imprudence, de son crime, qui échappe d'ailleurs à tout châtiment. Mais le séjour de Vienne lui devenait difficile. Aujourd'hui, il est à Varsovie, où il fait beaucoup de clientèle, et où il

continue à répéter aux malades de sa spécialité : — Pas d'émotions surtout, pas d'émotions!... Mais que pensez-vous de mon sujet de pièce ?

— Impossible, mon cher. Tous les feuilletons diraient que c'est imité de la *Julie* d'Octave Feuillet.





Les Vices du capitaine

NOUVELLE

I



EU importe le nom de la petite ville de province où le capitaine Mercadier — trente-six ans de services, vingt-deux campagnes, trois blessures, — se retira quand il fut mis à la retraite.

Elle était pareille à toutes les petites villes qui sollicitent, sans l'obtenir, un embranchement de chemin de fer ; comme si ce n'était pas l'unique distraction des indigènes d'aller tous les jours, à la même heure, sur la place de la Fontaine, voir arriver au grand galop la diligence, avec son bruit joyeux de claquements de fouet et de grelots. Elle comptait trois mille habitants, que la statistique

appelait ambitieusement des âmes, et tirait vanité de son titre de chef-lieu de canton. Elle possédait des remparts plantés d'arbres, une jolie rivière pour pêcher à la ligne, et une église de la charmante époque du gothique flamboyant, déshonorée par un affreux Chemin de Croix venu tout droit du quartier Saint-Sulpice. Tous les lundis, elle s'émaillait des grands parapluies bleus et rouges de son marché, et les gens de la campagne y venaient en charrettes et en berlingots; mais, le reste de la semaine, elle se replongeait avec délices dans le silence et dans la solitude qui la rendaient chère à sa population de petits bourgeois. Ses rues étaient pavées en têtes de chat; on y apercevait, par les fenêtres des rez-de-chaussée, des tableaux en cheveux et des bouquets de mariées sous un verre, et, par les demi-portes des jardins, des statuettes de Napoléon en coquillages. La principale auberge s'appelait naturellement *l'Écu de France*, et le receveur de l'enregistrement rimait des acrostiches pour les dames de la société.

Le capitaine Mercadier avait choisi cette résidence de retraite par la raison frivole qu'il y avait autrefois vu le jour, et que, dans sa tapageuse enfance, il y avait décroché les enseignes et maçonné les boutons de sonnettes. Pourtant il ne venait retrouver là ni parents, ni amis, ni connaissances, et les souvenirs de son jeune âge ne lui retraçaient

que des visages indignés de marchands qui lui montraient le poing du seuil de leur boutique, un catéchisme où l'on le menaçait de l'enfer, une école où on lui prédisait l'échafaud, et, enfin, son départ pour le régiment, hâté par une malédiction paternelle.

Car ce n'était pas un saint homme que le capitaine. Son ancienne feuille de punitions était noire de jours de salle de police infligés pour actes d'indiscipline, absences aux appels et tapages nocturnes dans les chambrées. Bien des fois on avait dû lui arracher ses galons de caporal et de sergent, et il lui avait fallu tout le hasard et toute la licence de la vie de campagne pour gagner enfin sa première épaulette. Dur et brave soldat, il avait passé presque toute sa vie en Algérie, s'étant engagé dans le temps où nos fantassins portaient le haut képi droit, les buffleteries blanches et la grosse giberne. Il avait eu Lamoricière pour commandant; le duc de Nemours, près duquel il reçut sa première blessure, l'avait décoré, et, quand il était sergent-major, le père Bugeaud l'appelait par son nom et lui tirait les oreilles. Il avait été prisonnier d'Abdel-Kader, portait les traces d'un coup de yatagan sur la nuque, d'une balle dans l'épaule et d'une autre dans la cuisse; et, malgré l'absinthe, les duels, les dettes de jeu et les juives aux yeux noirs en amande, il avait péniblement conquis, à la pointe

de la baïonnette et du sabre, son grade de capitaine au 1^{er} régiment de tirailleurs.

Le capitaine Mercadier — trente-six ans de services, vingt-deux campagnes, trois blessures — venait donc d'obtenir sa pension de retraite, pas tout à fait deux mille francs, qui, joints aux deux cent cinquante francs de sa croix, le mettaient dans cet état de misère honorable que l'État réserve à ses anciens serviteurs.

Son entrée dans sa ville natale fut exempte de faste. Il arriva, un matin, sur l'impériale de la diligence, mâchonnant un cigare éteint et déjà lié avec le conducteur, à qui, pendant le trajet, il avait raconté le passage des Portes de Fer ; plein d'indulgence du reste pour les distractions de son auditeur, qui l'interrompait souvent par un blasphème ou par l'épithète de carcan adressée à la jument de droite. Quand la voiture s'arrêta, il lança sur le trottoir sa vieille valise, maculée d'étiquettes de chemins de fer, aussi nombreuses que les changements de garnison de son propriétaire ; et les oisifs d'alentour furent absolument stupéfaits de voir un homme décoré — chose encore rare en province — offrir le vin blanc au cocher sur le comptoir du prochain cabaret.

Il s'installa sommairement. Dans une maison de faubourg, où mugissaient deux vaches captives et où les poules et les canards passaient et repassaient

sous la porte charretière, une chambre meublée était à louer. Précédé d'une maritorne, le capitaine gravit un escalier à grosse rampe de bois, parfumé d'une forte odeur d'étable, et pénétra dans une vaste pièce carrelée que tapissait un papier bizarre, représentant, imprimée en bleu sur fond blanc et répétée à l'infini, l'image de Joseph Poniatowski, à cheval, sautant dans l'Elster. Cette décoration monotone, mais qui rappelait nos gloires militaires, séduisit sans doute le capitaine, car, sans s'inquiéter du peu de confortable des chaises de paille, des meubles de noyer et du petit lit aux rideaux jaunis, il conclut sans hésitation. Un quart d'heure lui suffit pour vider sa malle, pendre ses habits, reléguer dans un coin ses bottes, et orner la muraille d'un trophée composé de trois pipes, d'un sabre et d'une paire de pistolets. Après une visite à l'épicier d'en face, chez lequel il acheta une livre de bougies et une bouteille de rhum, il revint, déposa son emplette sur la cheminée, et promena autour de lui le regard d'un homme très satisfait. Puis, avec la promptitude des camps, il se rasa sans miroir, brossa sa redingote, inclina son chapeau sur l'oreille, et s'alla promener par la ville, en quête d'un café.

II

Le séjour de l'estaminet était une habitude invétérée chez le capitaine. Il y satisfaisait à la fois les trois vices égaux dans son cœur : le tabac, l'absinthe et les cartes. Sa vie toute entière s'y était écoulée, et il aurait pu dresser, de toutes les villes où il avait garnisonné, un plan par cantines, marchands de tabac à comptoir, cafés et cercles militaires. Il ne se sentait vraiment à son aise qu'une fois assis sur le velours ras d'une banquette, devant un carré de drap vert près duquel s'amoncellent les chopes et les soucoupes. Son cigare ne lui semblait bon que s'il avait frotté l'allumette sous le marbre de la table, et jamais il n'avait manqué, après avoir attaché son sabre et son képi à la patère et s'être installé en lâchant quelques boutons de sa tunique, de pousser un profond soupir de soulagement et de s'écrier :

— Ça va mieux !

Son premier soin fut donc de rechercher l'établissement qu'il fréquenterait, et, après avoir fait un tour de ville sans rien trouver à sa convenance, il arrêta enfin son regard de connaisseur sur le café

Prosper, situé à l'angle de la place du Marché et de la rue de la Paroisse.

Ce n'était pas son idéal. L'extérieur offrait bien quelques détails par trop provinciaux : ce garçon en tablier noir, par exemple, et ces petits ifs dans leurs caisses vertes, et ces tabourets, et ces tables de bois recouvertes de toile cirée. Mais l'intérieur plut au capitaine. Il fut réjoui, dès son entrée, par le bruit du timbre que toucha la grasse et fraîche dame du comptoir, en robe claire, avec un ruban ponceau dans ses cheveux bien pommadés. Il salua galamment cette personne et jugea qu'elle occupait, avec une suffisante majesté, sa place triomphale entre les deux édifices de bols à punch, congrûment couronnés par des billes de billard. Il constata que la salle était gaie, propre, également semée de sable jaune ; il en fit le tour, se regarda passer dans les glaces, apprécia les panneaux, où des mousquetaires et des amazones sablaient le champagne dans des paysages pleins de roses tremières, se fit servir, fuma, trouva le divan moelleux et l'absinthe savoureuse, et fut assez indulgent pour ne pas se plaindre des mouches qui se baignaient dans les consommations avec une familiarité toute campagnarde.

Huit jours après, il était devenu un pilier du café Prosper.

On y connut bien vite ses habitudes ponctuelles ;

on prévint ses désirs, et il ne tarda point à prendre ses repas avec les patrons du lieu. Recrue précieuse pour les habitués, gens terrassés par le terrible ennui de la province et pour qui l'arrivée de ce nouveau venu, passé maître à tous les jeux et racontant assez gaiement ses guerres et ses amours, était une véritable bonne fortune; le capitaine fut lui-même enchanté de rencontrer des humains encore ignorants de son répertoire. Il en avait donc pour six mois à dire ses razzias, ses chasses, ses batailles, la retraite de Constantine, la capture de Bou-Maza, et les réceptions d'officiers avec leur total effrayant de punchs au kirsch.

Faiblesse humaine! Il n'était pas fâché d'être un peu oracle quelque part, lui dont les petits sous-lieutenants, arrivant de Saint-Cyr, fuyaient naguère les trop longues histoires.

Ses auditeurs ordinaires étaient le maître du café, gros sac à bière silencieux et stupide, toujours en manches de veste et remarquable seulement par ses pipes à sujets; l'huissier-priseur, personnage goguenard et vêtu de noir, méprisé pour son habitude peu élégante d'emporter le reste de son sucre; le receveur de l'enregistrement, — celui des acrostiches, — être très doux et d'une constitution faible, qui envoyait aux journaux illustrés la solution des mots carrés et des rébus; et enfin le vétérinaire du canton, le seul qui, en sa qualité d'athée et de

démocrate, se permit quelquefois de contredire le capitaine. Ce praticien, homme à favoris touffus et à pince-nez, présidait le comité radical aux époques d'élections, et, lorsque le curé faisait une petite collecte parmi ses dévotes pour orner son église de quelque horrible statue en plâtre doré et enluminé, dénonçait par une lettre au *Siècle* la cupidité des fils de Loyola.

Le capitaine étant un soir sorti pour aller chercher des cigares, après une discussion politique assez vive, le susdit vétérinaire grommela quelques phrases sourdes et irritées où il était question de « dire son fait », de « traîneur de sabre », et de « couper la figure ». Mais, l'objet de ces menaces vagues étant rentré soudain, en sifflant une marche et en faisant le moulinet avec sa canne, l'incident n'eut pas de suites.

En somme, le groupe vivait en bonne intelligence et se laissait volontiers présider par le nouvel habitué, dont la tête martiale et la barbiche blanche étaient vraiment assez imposantes; et la petite ville, qui était déjà fière de bien des choses, pouvait l'être aussi de son capitaine en retraite.

III

Le bonheur parfait n'existe pas, et le capitaine Mercadier, qui croyait l'avoir rencontré au café Prosper, dut bientôt revenir de cette illusion.

Le fait est que le lundi, jour de marché, l'estaminet n'était pas tenable.

Dès l'aube, il était envahi par les maraîchers, les fermiers, les marchands de cochons, les marchands de volailles; gens à grosse voix, à gros cous rouges, à gros fouet à la main, portant la blouse neuve et la casquette de loutre, concluant leurs affaires autour d'un litre, tapant du pied, frappant du poing, tutoyant le garçon et crevant le billard.

Quand le capitaine arrivait à onze heures pour absorber sa première absinthe, il trouvait tout ce monde déjà gris et commandant des déjeuners considérables. Sa place ordinaire était prise; on le servait lentement et mal. Le timbre du comptoir ne cessait de retentir; le patron et le garçon, la serviette sous le bras, couraient, affolés. Bref, c'était un jour néfaste et qui bouleversait son existence.

Or, un lundi matin qu'il était resté chez lui, sûr

d'avance que le café serait trop bruyant et trop encombré, un doux rayon de soleil d'automne l'engagea à descendre s'asseoir sur le banc de pierre placé à côté de la porte de la maison. Il était là, assez mélancolique et fumant un cigare humide, quand il vit venir du bout de la rue, — c'était une ruelle mal pavée et aboutissant à la campagne, — une demi-douzaine d'oies que chassait devant elle avec une gaule une petite fille de huit ou dix ans.

Le capitaine, en arrêtant son regard distrait sur cette enfant, s'aperçut qu'elle avait une jambe de bois.

Il n'y avait rien de paternel dans le cœur de ce soudard. C'était celui d'un célibataire endurci. Lorsque jadis, dans les rues d'Alger, les petits mendiants arabes le poursuivaient de leurs prières importunes, le capitaine les avait souvent chassés d'un coup de cravache; et les rares fois qu'il avait pénétré dans le ménage nomade d'un camarade marié et père de famille, il était parti en maugréant contre les bambins criards et malpropres qui avaient touché avec leurs mains grasses aux dorures de son uniforme.

Mais la vue de cette infirmité particulière, qui lui rappelait le douloureux spectacle des blessures et des amputations, émut cependant le vieux soldat. Il éprouva presque un serrement de cœur devant cette

chétive créature, à peine vêtue d'un jupon en loques et d'une mauvaise chemise, et qui courait bravement derrière ses oies, son pied nu dans la poussière, en boitant sur son pilon mal équarri.

Les volailles, reconnaissant leur domicile, entrèrent dans la cour de la laiterie, et la petite se disposait à les suivre, quand le capitaine l'arrêta par cette question :

— Eh ! fillette, comment t'appelles-tu ?

— Pierrette, monsieur, pour vous servir, répondit-elle en fixant sur lui ses grands yeux noirs, et en écartant de son front sa chevelure en désordre.

— Tu es donc de la maison ? Je ne t'avais pas encore vue.

— Oui-dà, et je vous connais bien, allez ! Car je couche sous l'escalier, et vous me réveillez, en rentrant, tous les soirs.

— Vraiment, petite ? Eh bien, on marchera sur ses pointes, à l'avenir. Et quel âge as-tu ?

— Neuf ans, monsieur, vienne la Toussaint.

— La patronne d'ici est-elle ta parente ?

— Non, monsieur, je suis en service.

— On te donne ?...

— La soupe et le lit sous l'escalier.

— Et qu'est-ce qui t'a arrangée comme cela, ma pauvre petite ?

— Un coup de pied de vache, quand j'avais cinq ans.

— As-tu ton père et ta mère ?

L'enfant rougit sous son hâle.

— Je sors des Enfants-Trouvés, dit-elle d'une voix brève.

Puis, ayant gauchement salué, elle rentra dans la maison en claudicant, et le capitaine entendit s'éloigner, sur le pavé de la cour, le bruit sec de la petite jambe de bois.

— Nom de nom ! songea-t-il en reprenant machinalement le chemin du café, voilà qui n'est pas réglementaire. Un soldat, du moins, on le flanque aux Invalides, avec l'argent de sa médaille pour s'acheter du tabac. Un officier, on lui colle une perception et il se marie dans sa province. Mais, à cette gamine, une pareille infirmité ! Voilà qui n'est pas réglementaire.

Ayant constaté en ces termes l'injustice de la destinée, le capitaine vint jusqu'au seuil de son cher café ; mais il y aperçut une telle cohue de blouses bleues, il y entendit un tel brouhaha de gros rires et de carambolages, qu'il rentra chez lui, plein d'humeur.

Sa chambre — c'était peut-être la première fois qu'il y passait plusieurs heures de la journée — lui parut sordide. Les rideaux du lit avaient le ton d'une pipe culottée, le foyer était jonché de crachats et de bouts de cigares, et on aurait pu écrire son nom dans la poussière qui revêtait tous les meubles.

Il contempla quelque temps les murailles où le sublime lancier de Leipsick trouvait cent fois un glorieux trépas; puis, pour se désennuyer, il passa en revue sa garde-robe. Ce fut une lamentable série de poches percées, de chaussettes à jours, de chemises sans bouton.

— Il me faudrait une servante, se dit-il.

Puis il songea à la petite boiteuse.

— Voilà. Je louerais le cabinet voisin. L'hiver vient, et la petite doit geler sous l'escalier. Elle surveillerait mes vêtements, mon linge, nettoierait le casernement. Un brosseur, quoi?

Mais un nuage assombrit ce tableau confortable. Le capitaine se souvenait que l'échéance de son trimestre était encore lointaine, et que sa note prenait des proportions inquiétantes au café Prosper.

— Pas assez riche, rêvait-il en monologuant. Et cependant on me vole là-bas, c'est positif. La pension est beaucoup trop coûteuse, et ce barbu de vétérinaire joue comme feu Bézigue. Voilà huit jours que je paie sa consommation. Qui sait? je ferais peut-être mieux de charger la petite de l'ordinaire. La soupe au café le matin, le pot-au-feu à midi et un rata tous les soirs. Les vivres de campagne, enfin. Ça me connaît.

Décidément, il était tenté. En sortant, il vit justement la maîtresse de la maison, grosse paysanne brutale, et la petite invalide, qui, toutes deux, la

fourche à la main, remuaient le fumier dans la cour.

— Sait-elle coudre, savonner, faire la soupe? demanda-t-il brusquement.

— Qui? Pierrette? Pourquoi donc?

— Sait-elle un peu de tout cela?

— Dam! elle sort de l'hospice, où l'on apprend à se servir soi-même.

— Dis-moi, fillette, ajouta le capitaine en s'adressant à l'enfant, je ne te fais pas peur. Non, n'est-ce pas? Et vous, la mère, voulez-vous me la céder? J'ai besoin d'une domestique.

— Si vous vous chargez de son entretien.

— Alors, c'est dit. Voilà vingt francs. Qu'elle ait, ce soir, une robe et un soulier. Demain nous arrangerons le reste.

Et, après avoir donné une petite tape amicale sur la joue de Pierrette, le capitaine s'éloigna, enchanté de ce qu'il venait de conclure.

— Il faudra peut-être rogner quelques bocks et quelques absinthes, pensait-il, et se méfier du bézigue du vétérinaire. Mais il n'y a pas à dire, ce sera bien plus réglementaire.

IV

— Capitaine, vous êtes un lâcheur.

Telle fut l'apostrophe dont les cariatides du café Prosper saluèrent désormais les entrées du capitaine de jour en jour plus rares.

Car le pauvre homme n'avait pas prévu toutes les conséquences de sa bonne action. La suppression de l'absinthe matinale avait suffi à couvrir les modestes frais de l'entretien de Pierrette; mais combien n'avait-il pas fallu d'autres réformes pour parer aux dépenses imprévues de son ménage de garçon! Pleine de reconnaissance, la petite fille voulait la prouver par son zèle. Déjà la chambre avait changé d'aspect. Les meubles étaient rangés et astiqués, le foyer décent, le carreau verni, et les araignées ne filaient plus leurs toiles sur les Morts de Poniatowski placées dans les coins. Quand le capitaine revenait, la soupe aux choux l'invitait par son parfum dès l'escalier, et la vue des plats fumants sur la nappe grossière mais blanche, auprès d'une assiette à fleurs et d'un couvert reluisant, achevait de le mettre en appétit. Pierrette profitait alors de la bonne humeur de son maître pour avouer quelque

secrète ambition. Il fallait des chenets pour la cheminée, où elle faisait maintenant du feu, un moule pour les gâteaux qu'elle réussirait si bien. Et le capitaine, que la demande de l'enfant faisait sourire et qui se sentait doucement gagner par les voluptés du *at home*, promettait d'y penser, et le lendemain remplaçait ses londrès par des cigares d'un sou, hésitait devant l'offre de cinq points d'écarté, ou se refusait son troisième bock ou son second verre de chartreuse.

Certes, la lutte fut longue ; elle fut cruelle. Bien des fois, vers l'heure d'un apéritif interdit par l'économie, quand la soif lui séchait la gorge, le capitaine dut faire un effort héroïque pour retirer sa main déjà posée sur le bec de cane de l'estaminet ; bien des fois il erra en rêvant de roi retourné et de quinte et quatorze. Mais presque toujours il rentrait courageusement chez lui ; et comme il aimait davantage Pierrette à chaque sacrifice qu'il lui faisait, il l'embrassait mieux ces jours-là. Car il l'embrassait. Ce n'était plus sa servante. Une fois qu'elle se tenait debout près de la table, l'appelant : Monsieur, et toute respectueuse, il n'y put tenir, il lui prit les deux mains et il lui dit avec fureur :

— Embrasse-moi d'abord, et puis assieds-toi et fais-moi le plaisir de me tutoyer, mille tonnerres !

Aujourd'hui c'est fini. La rencontre d'un enfant a sauvé cet homme d'une vieillesse ignominieuse.

Il a substitué à ses vieux vices une jeune passion ; il adore ce petit être infirme qui sautille autour de lui dans la chambre commode et bien ameu- blée.

Déjà il a appris à lire à Pierrette, et voici que, se rappelant sa calligraphie de sergent-major, il lui trace des exemples d'écriture. Sa plus grande joie, c'est lorsque l'enfant, attentive devant son papier et faisant parfois un pâté qu'elle enlève vivement avec sa langue, est parvenue à copier toutes les lettres d'un interminable adverbe en *ment*. Son inquiétude, c'est de songer qu'il devient vieux et qu'il n'a rien à laisser à son adoptée.

Aussi voilà qu'il est presque avare ; il thésaurise ; il veut se sevrer de tabac, bien que Pierrette lui bourre sa pipe et la lui allume. Il compte épargner sur son maigre revenu de quoi acheter plus tard un petit fonds de mercerie. C'est-là que, lorsqu'il sera mort, elle vivra obscure et paisible, gardant accrochée quelque part, dans l'arrière-boutique, une vieille croix d'honneur qui la fera se souvenir du capitaine.

Tous les jours, il va se promener avec elle sur le rempart. Quelquefois passent par là des gens étrangers à la ville, qui jettent un regard de compassion surprise sur ce vieux soldat épargné par la guerre et sur cette pauvre enfant estropiée ; et alors il se sent attendrir — oh ! délicieusement, jusqu'aux

larmes, — quand un de ces passants murmure en s'éloignant :

— Pauvre père ! sa fille est pourtant jolie !





La Légende du Manuscrit



UTEURS dramatiques, chers confrères, écoutez la véridique légende du Manuscrit.

Un jeune poète vient de terminer une pièce en vers. — Malfilâtre du quartier Latin ou Chatterton de la butte Montmartre, il s'est enfermé dans sa chambre haute avec des plumes, de l'encre, du papier, du tabac et un beau rêve; et là, plein de la bonne griserie du travail, il a vécu, pendant de longues semaines, enveloppé dans un nuage de fumée et d'inspiration. S'il sortait quelquefois, pour prendre ses repas ou pour marcher une heure dans les quartiers déserts, c'était comme un somnambule, sans rien voir du monde extérieur. Oh! l'heureux temps! et comme il avait oublié la triste et médiocre réalité! Rien n'existait plus pour lui que les

événements romanesques imaginés par son caprice, que les poétiques créatures, filles de sa fantaisie. Son œuvre naissait avec la lenteur charmante d'une aurore. Il y songeait sans cesse. Souvent il s'endormait en se rappelant une pensée obscure, un mot faible, une image inexacte, et, à son réveil, l'idée était devenue lumineuse, l'expression éloquente, la métaphore superbe; et il les comparait à ces fleurs qui s'ouvrent pendant la nuit. Il se remettait aussitôt à la besogne, et dès qu'une page était écrite, il la relisait, la couvrait de ratures, et la posait sur sa couchette pour la faire sécher; puis il en écrivait une autre, puis une autre, puis une autre encore, et, sa journée finie, il était tout fier, en les rassemblant, de ces feuillets criblés par l'intelligente mitraille des corrections. Dans cette vie méditative et solitaire, son esprit avait acquis une merveilleuse souplesse, une surprenante agilité. L'innombrable essaim des mots lui obéissait et répondait à son appel ainsi qu'une bande d'oiseaux charmés; la rime répondait à la rime avec la docilité d'un écho, et parfois des vers tout faits — les meilleurs! — s'élançaient de sa pensée rapides et brûlants comme les jets de vapeur d'une solfatare. Avec quelle puissance magique il évoquait les personnages de son drame! le héros surtout, éclatant de jeunesse virile, pâle comme un beau marbre, et développant une de ces larges poitrines contre lesquelles les timides

fronts de femmes aiment à s'appuyer ; et l'amoureuse aussi, une vierge idéale, fière et frêle comme un lis, dont un amour caché fait trembler le cœur et la voix. Oh ! les bonnes heures d'illusion et d'ivresse qu'a vécues le poète ! heures de travail encore plus délicieuses que celles de l'amour, car le désir y renaît sans cesse et n'est suivi d'aucune amertume.

Enfin la pièce est finie et, impatient de commencer les démarches auprès des théâtres, l'auteur se hâte de la faire copier. C'est dans une rue infâme et tapageuse, tout en haut d'un escalier à l'odeur ammoniacale, que loge l'entrepreneur de copies dramatiques. Entassés dans une chambre ignoble, qui rappelle les études d'huissiers et que chauffe un petit poêle de blanchisseuse, quatre ou cinq ivrognes aux faces rouges comme le vin ou vertes comme l'absinthe sont penchés sur les pupitres d'une de ces longues tables noires sinistrement nommées *corbillards*, et travaillent avec une hâte de fous. L'un des alcooliques prend le manuscrit des mains de l'auteur, et peu de jours après lui en rapporte une copie assez bien calligraphiée, mais sans ponctuation, pleine de vers sautés, de mots omis, de noms propres écorchés et de fautes d'orthographe canailles. Le poète est nerveux et souffre de ces détails. D'ailleurs, tout en guérissant les blessures du manuscrit, qu'il opère avec le grattoir et qu'il

panse avec la sandaraque, il relit son œuvre, et déjà son premier enthousiasme est tombé : il est inquiet, il doute. C'est l'impression du peintre qui revoit une étude retournée pendant quelques jours contre le mur ; elle est pleine d'embus ; les glacis et les demi-teintes ont disparu ; il ne la reconnaît pas.

Pourtant, une fois corrigés avec soin, les trois ou cinq cahiers de papier tellière, proprement vêtus d'une couverture grise ou bleue, ont assez bon aspect ; l'auteur se rassure, et le manuscrit commence son voyage.

Un des plus brillants causeurs de ce temps, le poète Théodore de Banville, à qui l'on demandait un jour un moyen sûr de cacher un papier précieux, imagina immédiatement celui-ci :—Écrire une tragédie en cinq actes, un *Arbogaste* quelconque, glisser le papier qu'on veut dérober à toutes les recherches entre deux pages du manuscrit, ficeler le tout et le déposer à la Comédie-Française. La cachette ne sera jamais découverte.

Ceci n'est qu'un spirituel paradoxe. On lit, au contraire, assez volontiers les manuscrits dans les théâtres ; on les examine, notamment, avec conscience au Théâtre-Français, où il y a même trois lecteurs nommés à cet effet, comme il y avait trois juges aux Enfers : Minos, Éaque et Rhadamante. On cite même des exemples, fort rares, il est vrai,

de pièces simplement remises chez un concierge de théâtre, qui ont été lues, reçues et jouées. Mais comme nous n'avons jamais entendu parler de ces phénomènes que par des directeurs, nous les tenons, jusqu'à plus ample informé, pour choses chimériques et fabuleuses, telles que les évêques de mer ou la jument qui accoucha d'un lièvre, dont parle Hérodote. Du reste, le manuscrit qui nous occupe ne peut pas prétendre aux faveurs exceptionnelles; il est le *manuscrit* pris dans le sens absolu du mot, le manuscrit par excellence, le manuscrit symbole, et il lui faut suivre jusqu'au bout la *Via dolorosa* des drames en vers, le Calvaire des pièces bien écrites.

La première station de ce Chemin de la Croix, aussi long et aussi pénible que celui du Sauveur des Hommes, est naturellement le Théâtre-Français. Ayant fait un peu de toilette et s'étant armé du redoutable rouleau, l'auteur se dirige vers la glorieuse maison et, le cœur battant à gros flocons dans sa poitrine, il franchit la porte de l'administration. Dès la première marche de l'escalier, une réduction du fameux Voltaire de Houdon, les mains crispées sur les bras de son tauteuil, le guette au passage et lui ricane hideusement au nez; et, sur le palier du premier étage, la Rachel de Gérôme, dont la tête tragique semble émerger d'un long parapluie rouge, lui lance un regard qui donne le frisson. Un

peu rasséréiné cependant par l'aimable accueil du secrétaire de la Comédie, l'excellent M. Verteuil, le poète dépose son fardeau de rimes et quitte le théâtre, en proie aux sentiments les plus contraires, tremblant de crainte, palpitant d'espérance.

Après quelques mois d'angoisse, pendant lesquels il voit en rêve le titre de son drame flamboyer sur l'affiche saumon des colonnes Morris, l'auteur reçoit la fatale lettre, timbrée de la vénérable date : 1680, qui lui annonce avec une extrême politesse que la pièce n'a pas été admise à la lecture devant le comité et qu'il peut venir retirer son manuscrit. — Jésus tombe pour la première fois ! — Le coup est rude ; mais, comme le Christ peint par les *bondieusards* du quartier Saint-Sulpice, le poète se relève sous le poids de sa croix et ne se laisse pas décourager. Qu'était-il allé faire, après tout, à la Comédie-Française ? Une tentative sans espoir sérieux, le pèlerinage de tout hadji à la Mecque, rien de plus. Il reprend donc ces pauvres cahiers, déjà sabrés par les coups de crayon du lecteur, leur fait subir une seconde toilette à grand renfort de gomme élastique, et les déporte dans la Nouvelle-Calédonie du théâtre, dans le Nouméa littéraire, pour lequel il n'est pas d'amnistie, c'est-à-dire à l'Odéon.

Oh ! les factions dans la logette du premier étage, en attendant que le directeur ou tout au moins le secrétaire laisse enfin forcer sa porte ! Oh !

les interminables heures passées à regarder les photographies d'auteurs et d'artistes collectionnées par Émile, le concierge actuel, et par le vieux Constant, son célèbre prédécesseur ! Comme il a eu le loisir de les examiner, le triste solliciteur, pendant ses longs pieds-de-grue, et comme il les connaît tous : le Frédérick Lemaître débraillé, la Ristori avec son faux air de muse, les Lyonnet enlacés fraternellement ! Il pourrait cataloguer ce musée intime ; il a lu vingt fois les cordiales dédicaces où la loge du comédien fraternise avec la loge du portier : *A mon brave Constant ! A mon cher Émile !* et il sait par cœur les noms de ces acteurs qui étaient jeunes sous le consulat de Bocage, de ces actrices qui étaient jolies du temps des crinolines, et dont les images, pâlies par le temps et rongées par le soleil, semblent s'effacer et se perdre dans un lointain vague, comme leur gloire et leur beauté si vite évanouies.

Quelques mois de démarches et d'incertitudes s'écoulaient lentement, et le manuscrit est de nouveau rendu à son auteur. — Jésus tombe pour la deuxième fois ! — Mais le poète se fâche, pour le coup ; il veut qu'on lui donne des raisons ; il demande, il obtient communication du « rapport », et il apprend alors avec stupéfaction qu'on a trouvé sa pièce intéressante et bien écrite, mais qu'elle ressemble à s'y méprendre à quelque antique Hy-

permnestre ou à quelque *Abufar* antédiluvien, dont il ignorait jusqu'au titre.

Le manuscrit continue sa lamentable odyssee.

Semblable à la bouteille jetée à la mer par des marins en détresse, il devient le jouet des flots de l'Océan parisien. Il s'échoue d'abord chez « l'homme de théâtre », de qui l'auteur est allé mendier la collaboration, un vieux *carcassier* du Boulevard du Crime, qui déclare, avant tout, « qu'il ne voit pas la pièce », retouche le scénario, y introduit assez de câbles et de ficelles pour gréer un vaisseau de haut bord, coupe impitoyablement les développements psychologiques, les tirades, les « mots d'auteur » et les « beaux vers », et propose finalement d'embellir l'ouvrage d'un décor de neige, avec le pont du torrent et l'enfant idiot qui égare dans la forêt le portefeuille bourré des papiers indispensables au dénouement. Le manuscrit fait ensuite escale dans un théâtre de drame, où l'on y voit un charmant sujet de comédie; puis dans un théâtre de comédie, où l'on y découvre un plan tout indiqué d'opéra-comique. Il est apporté, un soir, en grande cérémonie, dans la loge d'un fort premier-rôle en vogue, et, après avoir été accueilli d'un sourire courtois par l'énorme cabotin en train de « faire sa figure », il est négligemment jeté sur la table de toilette, parmi les crêpes, les pots de fard et les pattes de lièvre; tandis que l'avertisseur, qui

passé dans le corridor en glapissant : « Le troisième acte ! » montre sa tête par la porte entrebâillée et demande respectueusement à M. Dozaincour si l'on peut sonner pour l'orchestre. Comme une balle de jeu de paume, le manuscrit rebondit dans un café littéraire, où vingt vaudevillistes brassent sans relâche des sujets de pièces et des dominos, et il est immédiatement reçu — succès aussi éphémère que platonique — par l'éternel directeur *in partibus*, le monsieur en redingote de pauvre à qui le ministre a promis, le matin même, une subvention de cent mille francs, et qui n'attend qu'une fin de bail ou une faillite pour « prendre la Gaité ou l'Ambigu » et y faire reflourir le grand art. Mais une femme entretenue sur le retour, qui, moyennant quelques centaines de louis prêtés à un directeur aux abois, exhibe tous les soirs, sur une scène de troisième ordre, des robes de chez Laferrière et des diamants dignes d'une reine, autrefois volés pour elle par un caissier en fuite, a entendu parler du manuscrit ; l'auteur court le lui porter sans délai, et il est déposé, cette fois, dans une magnifique coupe de vieux Japon, parmi un fouillis de cartes de fournisseurs et de membres du Jockey, à côté d'une fausse natte.

Et le manuscrit se détériore et se salit de plus en plus. Puant le musc et le tabac, graissé de cold-cream et de blanc gras, maculé de taches de café

et de bière, il est plus souillé qu'une vieille grammaire d'écolier, et ses feuillets décousus se développent d'eux-mêmes comme les lames d'un éventail énervé. Il passe des mains du *cabot* à celles du bas journaliste, tombe d'estaminet en brasserie, va de Cluny au Château-d'Eau, du théâtre Ballande aux Matinées des Jeunes; et le déplorable auteur, qui le suit dans sa course folle, traverse des milieux impurs, vit dans les infamies, ôte son chapeau à des filles, donne la main à des drôles, devient aigre, envieux et méchant, ne travaille plus, gâte sa vie et perd sa jeunesse.

Telle est, chers confrères, l'authentique et lugubre légende du Manuscrit. Nous la dédions aux rares débutants qui ne seraient pas certains d'avoir du génie; — car il est louable de décourager les médiocres; — mais nous ne nous faisons pas d'illusions. Beaucoup de jeunes présomptueux, pataugeant dans le cloaque des petits théâtres et brandissant un projet de vaudeville, continueront à se comparer au Camoëns sauvant les *Lusiades*. Pourtant nous n'aurons pas perdu notre peine si quelque honnête garçon, averti par notre cri d'alarme, s'aperçoit, en relisant sans parti pris un manuscrit de sa composition, qu'il est né pour faire un passable notaire ou un conservateur des hypothèques très suffisant, et se retire dans sa province, où il prendra femme et aura beaucoup d'enfants,

— ce que nous lui souhaitons au nom de la Trinité du théâtre : l'exposition, le nœud et le dénouement. — Ainsi soit-il!





Deux pîtres



A nuit étant pure et criblée d'étoiles, il y avait foule sur le champ de foire ; mais elle se pressait surtout, éblouie et charmée, devant la baraque des lutteurs, où quelques falots rouges et fumeux éclairaient la parade qui venait de commencer. Roulant leurs gros membres dans des maillots sales, et ignoblement parés de manchettes de fourrure aux pieds et aux poignets, les athlètes — quatre voyous aux têtes de belluaires — étaient rangés en ligne devant la toile peinte qui représentait leurs exploits ; ils se tenaient là, le front bas, les jambes écartées, leurs bras aux durs biceps croisés sur les pectoraux. Auprès d'eux, le prévôt de l'établissement, ancien « sous-off » à la moustache tombante de vieux buveur d'eau-de-vie, serré dans sa ceinture, un

cœur de drap rouge sur son plastron de cuir, s'appuyait sur une paire de fleurets. La femme-canon, une rose dans les cheveux, avec un paletot d'homme enfilé contre la fraîcheur du soir, pardessus son pet-en-l'air de danseuse, jouait à la fois des cymbales et de la grosse caisse, et faisait un accompagnement enragé aux trois mesures de polka, toujours les mêmes, écorchées par un clarinettiste aveugle; et le patron de l'arène, espèce d'Hercule à face de galérien, son ventre de Silène sanglé dans un caleçon écarlate, rugissait des appels furieux dans un porte-voix. Mêlé à la foule des rôdeurs de barrière, des militaires en bordée et des filles à soldats, je considérais avec dégoût ce spectacle abject, dernier vestige des jeux olympiques.

Soudain la musique se tut et tout le public éclata de rire. Le pître venait d'apparaître.

Il portait le costume ordinaire de son emploi : courte veste et bas chinés de paysan d'opéra-comique, grand tricorne rejeté en arrière, perruque rouge à queue retroussée, avec un papillon au bout. C'était un tout jeune homme, hélas! mais son visage, emplâtré de farine, était déjà marqué de la flétrissure du vice. Se plantant devant le public et ouvrant niaisement la bouche, il montra des gencives saignantes, où manquaient presque toutes les dents. Le patron lui donna un grand coup de pied dans le derrière.

— Entrez, dit-il tranquillement.

Alors le dialogue traditionnel, ponctué de soufflets, s'engagea entre le saltimbanque et son paillasse, et toute l'assemblée s'esclaffait devant ces souvenirs de la farce classique, tombés du théâtre aux tréteaux, et dont le comique grossier, mais sûr, semble comme un crapuleux écho du rire de Molière. Le pître déploya son impur génie, lançant à chaque instant une plaisanterie obscène, un calembour immonde, auquel son maître, simulant une pudique indignation, répondait par quelque taloche. Mais l'adroit bobèche excellait dans l'art de recevoir des camoufflets. Il savait à merveille courber son corps en arc de cercle sous l'impulsion d'un coup de pied, et, après avoir reçu sur la joue droite une gifle donnée à tour de bras, il enflait immédiatement son visage avec la langue et se mettait à pleurnicher jusqu'à ce qu'un nouveau soufflet eût fait passer la fluxion artificielle dans sa joue gauche. Les coups pleuvaient sur lui drus comme grêle, et, s'envolant sous les mornifles, la farine de sa face et la poudre rouge de sa perruque l'enveloppaient comme une nuée. Enfin, il épuisa toutes les ressources de la basse scurrilité, tordions ridicules, grimaces grotesques, fausses coliques, chutes à plat ventre, etc., jusqu'au moment où le patron, jugeant le boniment assez long et le public suffisamment amorcé, le congédia par une dernière paire de calottes.

La musique reprit alors avec une telle violence que les toiles peintes en tremblèrent. Le pître, ayant saisi les baguettes d'un tambour fixé à l'un des montants de l'échafaudage, mêla une triomphante série de *ra* et de *fla* au bombardement de la grosse caisse, au tonnerre fêlé des cymbales et aux glapissements éperdus de la clarinette. Le maître lutteur, mugissant de nouveau dans son porte-voix, annonça que la représentation allait commencer; en signe de défi, il lança trois ou quatre vieux gants d'escrime à des compères; la foule se précipita dans la baraque, et bientôt il ne resta plus qu'un faible groupe de badauds devant les tréteaux déserts.

J'allais m'éloigner, lorsque je remarquai, tout à côté de moi, une vieille femme qui regardait avec une étrange fixité ces planches vides où brûlaient toujours les falots sanglants. Elle portait le bonnet de linge et le fichu croisé des plus pauvres femmes du peuple, et toute sa personne respirait la décence et l'honnêteté. Me demandant quel puissant intérêt pouvait la retenir à cette place, je l'examinai avec plus d'attention, et je vis que ses yeux étaient pleins de larmes, et que ses mains, qu'elle joignait contre sa poitrine, étaient crispées par le désespoir.

— Qu'avez-vous? lui dis-je en m'approchant d'elle, poussé par une sympathie instinctive.

— Ce que j'ai, mon bon monsieur? s'écria la vieille en fondant en larmes. J'ai qu'en passant sur

ce champ de foire... oh! bien par hasard, je vous assure, car je n'ai pas le cœur au plaisir... en passant devant cette horrible baraque, je viens de reconnaître, dans le malheureux qui recevait tant de soufflets... mon propre fils, monsieur, mon unique enfant!... C'est le chagrin de toute ma vie, voyez-vous! Je ne savais pas ce qu'il était devenu depuis... ah! depuis que mon pauvre défunt l'a fait embarquer comme mousse... Il était apprenti chez un quincaillier, monsieur; il a volé son patron, lui, le fils de deux honnêtes gens!... Moi, j'aurais pardonné... Vous savez, les mères!... Mais mon homme, quand on est venu lui dire que son fils avait volé, il était comme fou!... C'est de ça qu'il est mort, bien sûr!... Je n'avais jamais revu le malheureux enfant. Voilà cinq ans que j'étais sans nouvelles de lui. Je cherchais à me tromper. Je me disais : L'expérience l'aura corrigé... Et là, là, tout à l'heure...

Et la vieille sanglotait à faire pitié. Un rassemblement s'était formé. Ce n'était plus à moi qu'elle parlait, ce n'était pas à la foule; c'était à elle-même, à sa propre douleur!

— Lui, mon Adrien! un enfant que j'ai nourri de mon lait! Saltimbanque sur un théâtre de foire! Frappé, insulté devant tout le monde!... Lui, que j'ai sauvé, quand il a été si malade, à quatre ans, paillasse dans une baraque!... Lui, le beau bébé dont j'étais si fière et que je faisais admirer à mes

voisins, lorsqu'il était tout petit et qu'il se roulait tout nu sur mes genoux, en tenant son petit pied dans sa main!...

Tout à coup, à ce moment de son navrant monologue, la vieille femme s'aperçut qu'on l'entourait, qu'on l'écoutait. Elle promena sur les spectateurs un regard étonné, comme quelqu'un qui s'éveille en sursaut; elle me reconnut, moi qui l'avais interrogée, et devint affreusement pâle.

— Qu'est-ce que j'ai dit? bégaya-t-elle. Laissez-moi passer!

Et, brusquement, nous écartant tous avec un geste impérieux, elle s'éloigna d'un pas rapide et disparut dans la nuit.

Cette aventure m'avait vivement impressionné; j'y pensais souvent, et depuis lors, quand le hasard mettait devant mes yeux une créature affreuse et dégradée, — la fille du coin de la rue trainant sa jupe de soie claire dans le sillon lumineux d'un bec de gaz, ou le bohème alcoolisé, avachi sur une banquette de café et penchant sa face verte sur son verre d'absinthe, — je songeais : « Dire que cet être-là a été un petit enfant! »

Or, peu de temps après cette rencontre, — ayons soin de ne pas indiquer la date, — l'on m'entraîna dans une tribune de la Chambre des députés pour assister à une séance à sensation. Peu importe la loi qu'on devait discuter ce jour-là, mais c'était

l'éternelle et monotone histoire; un candidat au ministère, ancien homme d'opposition, proposait de porter atteinte à je ne sais quelle liberté qu'il avait revendiquée naguère avec beaucoup de virulence et d'énergie. Une fois de plus, l'homme au pouvoir allait manquer aux promesses du tribun. En bon français, cela s'appelle trahir; mais en langage parlementaire, on emploie cette périphrase : « accomplir une évolution ». L'opinion était partagée, la majorité incertaine; et du discours qu'il allait prononcer dépendait le sort de ce personnage politique. Aussi, ce jour-là, les législateurs étaient à leur poste, et la Chambre ne ressemblait pas, comme d'habitude, à une classe d'écoliers turbulents tenue par un pion sans autorité. La buvette devait être déserte, et les députés des centres eux-mêmes n'étaient pas absorbés dans leur correspondance particulière.

L'orateur monta à la tribune. Il avait la banale figure de l'avocat prolix, aux yeux effrontés, aux lèvres débordantes, et comme grossies par l'abus de la parole. Il feuilleta d'abord des paperasses avec un air d'importance, goûta son verre d'eau sucrée, se campa droit sur les reins; puis il se mit à débiter un discours vide de sens, avec la dégoûtante facilité du barreau, abusant des idées vagues, des termes abstraits, des mots en *ment* et en *ion*, des clichés et des phrases toutes faites. Un murmure flatteur accueillit la fin de l'exorde; car le peuple français, en

général, et le monde politique, en particulier, manifeste un goût dépravé pour ce genre d'éloquence. Enhardi, le beau parleur entra alors dans le vif de la question et chanta cyniquement la palinodie. Il ne reniait aucune de ses opinions, ne répudiait aucun de ses actes; il serait toujours libéral (coup de poing dans l'estomac), mais ce qui était bon hier pouvait être dangereux aujourd'hui; vérité au delà des Alpes, erreur en deçà. On abusait de la longanimité du gouvernement. Et il effrayait l'Assemblée, devenait prophétique, lâchait les hydres. Il risqua même un peu de lyrisme, marchant dans de vieilles métaphores déjà éculées du temps de Cicéron, et comparant tour à tour sa politique, dans la même phrase, à un pilote, à un coursier et à un flambeau. Tant de poésie ne pouvait qu'accentuer le succès; il y eut une salve de bravos, et l'opposition grogna, présentant sa défaite. Des interruptions violentes éclatèrent; des voix furieuses rappelaient sa vie passée à l'orateur, lui jetaient ses paroles d'autrefois comme des insultes. Il ne s'émut pas et prit un air de dédain qui fit le meilleur effet. Alors les bravos redoublèrent et il souriait vaguement, songeant sans doute aux épreuves de l'*Officiel* dont il pourrait tout à l'heure, sans trop de mensonge, charger les marges de « Profondes sensations » et de « Longs applaudissements ». Aussi, quand le calme se rétablit, sûr du succès, il affectait une sérénité majestueuse. Il reprit



son discours, planant comme une oie, se lançant dans la haute doctrine, citant Royer-Collard.

Mais je n'écoutais plus. Le scandaleux spectacle donné par ce cabotin politique, qui sacrifiait des principes éternels à son intérêt d'un jour, évoquait dans mon souvenir la baraque des lutteurs. La rhétorique glacée de cette harangue, où ne vibraient ni l'émotion ni la loyauté, me rappelait le boniment appris par cœur du pître enfariné des tréteaux. L'air de superbe qu'avait pris l'orateur sous la pluie des reproches et des injures ressemblait singulièrement à l'indifférence du paillasse bruyamment souffleté. Ces phrases sonores qui venaient de retentir sonnaient faux comme une musique foraine. Le mot « liberté » ronflait comme la grosse caisse; « l'intérêt public » et le « salut de l'État » se heurtaient avec un bruit discordant comme celui des cymbales; et quand ce farceur eut parlé de son « patriotisme », j'avais cru entendre le *couac* d'une clarinette.

Un long brouhaha me tira de ma rêverie. Le discours était terminé et, descendu dans l'hémicycle, l'orateur donnait des poignées de main. On allait voter; les urnes circulaient; mais le résultat était prévu et la foule des tribunes s'écoulait déjà.

En traversant le vestibule, je vis une vieille dame en noir, fort entourée; elle était vêtue comme une bourgeoise cossue et paraissait radieuse. J'arrêtai

un de ces petits jeunes gens bien mis, comme on en voit trotter dans les corridors des ministères, — je le connaissais un peu, — et je lui demandai quelle était cette dame.

— C'est la mère de l'orateur, me répondit-il avec une émotion administrative... Elle doit être bien fière !

Bien fière!... La vieille maman qui pleurait si fort sur le champ de foire ne l'était pas, elle ! et, si la mère de Sa future Excellence avait réfléchi, elle aurait regretté, elle aussi, le temps où son fils était tout petit et se roulait tout nu sur les genoux maternels, en tenant son petit pied dans sa main!...

Mais, bah ! tout est relatif, même la honte.





Un mot d'Auteur



'AI eu vingt-cinq ans, — comme c'est déjà loin, bon Dieu! — et, dans ce temps-là, quiconque accouplait deux rimes avait pour moi du prestige. Alors j'avais des trésors d'indulgence et d'amitié pour le moindre bohème qui m'honorait de la confiance d'un sonnet, et, aujourd'hui encore, je suis assez naïf pour m'étonner douloureusement quand je ne rencontre pas chez un poète l'accord du caractère et du talent.

Je brûlais de cette ardeur de néophyte, lorsqu'un camarade me proposa de faire la connaissance d'Albert Merlin, jeune poète déjà célèbre dans toutes les brasseries de la rive gauche. Anarchiste et athée, Albert Merlin était rédacteur en chef du journal satirique *le Coléoptère*, dans lequel il avait publié

d'assez jolis vers, imités à la fois de Villon et de Murger, mais où l'on sentait un certain bouillonnement de jeunesse. C'était crânement intitulé : *Contes d'estoc et de taille*; l'auteur y traitait Dieu sans façon, « blaguait » l'édifice social, et se plaignait amèrement d'une personne nommée Rosette.

Songez qu'à cette époque j'étais un humble employé de ministère, allant tous les matins à son bureau avec un petit pain dans sa poche; un bon jeune homme qui vivait chez sa maman et qui apportait au pot-au-feu familial ses appointements à la fin du mois, un timide qui cachait ses vers comme des crimes; et vous me comprendrez mon émotion à la pensée de voir de près un personnage illustre, qui ne passait jamais devant les Tuileries sans leur montrer le poing, — on était sous l'Empire, — et dont l'entrée au bal Bullier faisait sensation.

Je connaissais de vue le grand homme; je l'avais rencontré sur le boulevard Saint-Michel le jour même où sa charge avait paru dans le *Coléoptère*, avec une grosse tête sur un petit corps. J'avais reconnu l'original de cette caricature dans ce gros brun, à l'œil effronté, qui passait, étoffé par un lourd paletot, coiffé d'un chapeau Rubens aux larges ailes et armé d'une canne d'incroyable, presque aussi grosse qu'une des colonnes torsées du baldaquin de Saint-Pierre de Rome. Il s'avavançait, emplissant de son importance le large trottoir, souriant

de loin à sa propre image, appendue à l'étalage de tous les marchands de journaux ; et les étudiants, assis devant les portes des cafés, le montraient du doigt en se parlant tout bas d'un air bêtement respectueux. J'avais compris, à son aspect, ce que c'était que la Gloire.

Le camarade, qui voulait bien me présenter, me conduisit, un soir de décembre, par un horrible temps de dégel, à la petite *Brasserie de l'Avenir*, située dans le bas de la rue Monsieur-le-Prince, où Albert Merlin tenait ses assises.

Quand nous entrâmes, — je me rappelle que mon cœur battait, ma parole d'honneur ! — je fus suffoqué par une odeur combinée de tabac et de choucroute. Au fond d'un nuage de fumée, installé devant une des tables en bois de la brasserie, Albert Merlin achevait son repas du soir en compagnie du patron de l'établissement ; et la servante, une malheureuse fille chlorotique, dont une mentonnière entourait la joue fluxionnée, venait de déposer devant eux un saladier de haricots rouges à l'huile.

Le gros garçon nous reçut sans se lever, mais avec la bienveillance qui sied aux hommes supérieurs. « Catherine, deux bocks pour ces messieurs... et bien tirés ! » Il se déclara fort aise de me voir, dit qu'il connaissait des vers de moi, qu'il les trouvait bons, m'offrit la publicité du *Coléoptère*, fut très cordial enfin, avec une nuance de protection.

Très ému, je balbutiai quelques compliments, en osant à peine lever les yeux sur le grand homme, et, lorsqu'il remit le nez dans son assiette, j'examinai les lieux honorés par sa présence, le nid de l'aigle ; mon regard respectueux s'arrêta tour à tour sur le râtelier des pipes, sur la fontaine à bière, sur l'immense feutre du poète, suspendu à une patère. Les peintres qui fréquentaient ordinairement la *Brasserie de l'Avenir* en avaient décoré les murailles de seditieuses caricatures et de truculentes ébauches. Le portrait du patron, gros sac à vin, dont l'ignoble original assaisonnait en ce moment la salade de haricots, coudoyait une nature morte — la douzaine d'huitres avec le citron et le couteau — assez bien « chiquée ». Un Napoléon III, seulement vêtu du grand cordon de la Légion d'honneur, était entouré de divers paysages, dont la fumée des pipes et des soupes au fromage n'avait pu éteindre les tons brutaux et canailles ; et cela évoquait, non l'étude consciencieuse de l'artiste devant la nature, mais le temps perdu par les rapins en bordée, les interminables parties de billard à la casserole chez la mère Alexis, à Marlotte, et les tours de Marne en canot, où la chanson d'une femme en cheveux, assise au gouvernail, déshonore la mélancolie du crépuscule. Sur le panneau principal, au-dessus de l'énorme poêle de faïence, une grande blonde était peinte toute nue, avec des bas rayés en long et des

bottines roses, portant trois choppes mousseuses sur un plateau.

Ce fut au milieu de ce musée qu'Albert Merlin, tout en savourant son mazagran, me fit l'honneur de développer devant moi ses théories sociales, artistiques et religieuses. Je l'écoutais avec une admiration mêlée d'épouvante, — car il venait de décréter, en quelques phrases pleines d'éloquence, l'abolition de la prosodie et de la religion catholique, — quand la porte de la brasserie s'ouvrit, et une jeune femme, jolie brunette assez bien nippée, entra dans une bouffée d'air humide, courut s'asseoir à côté du poète, lui prit la tête à deux mains et lui dit tout haut dans l'oreille :

— Donne-moi cent sous pour mon fiacre... Je vais à Valentino avec Henriette.

Le poète sourit à l'exigence de son enfant gâtée ; mais il n'avait pas sur lui cette faible somme ; il l'emprunta, non sans quelques difficultés, au patron de la brasserie, et, tout en remettant l'argent à sa maîtresse, il nous la présenta en ces termes :

— La Rosette des *Contes d'estoc* !...

A peu près comme Lamartine eût pu dire : l'Elvire des *Méditations*.

Nous nous inclinâmes. La jeune femme s'était déjà levée pour partir ; elle retira de sa poche une lettre qu'elle remit à son amant.

— Tiens, dit-elle. J'ai trouvé ça pour toi à l'hôtel.

Puis elle s'enfuit, laissant derrière elle un léger relent de fourrure et de parfumerie à bon marché.

— Vous permettez? fit le poète en décachetant la lettre, d'où il retira deux billets de banque.

Nous permettions. Il la parcourut rapidement, eut un sourire, et me tendant le papier :

— Lisez ça, dit-il. C'est de ma petite sœur... et dites si l'on n'écrit pas gentiment en province.

Et je lus la lettre suivante :

« Auray, le 1^{er} décembre 1868.

« Mon cher Albert,

« Bien que tu ne nous écrives plus, je suis sûre que tu as toujours plaisir à recevoir de nos nouvelles. Maman me charge de t'en donner, en t'envoyant ta pension pour ce mois-ci. Elle est toujours irritée contre toi, et c'est mon chagrin de tous les instants ; mais tu sais comme elle est, si austère et si pieuse ! J'ignore ce qu'on a pu lui dire de la vie que tu mènes à Paris, ni ce qu'il y avait dans cet affreux journal où tu écris et qu'on lui a montré. Cela ne regarde pas les petites filles, et je suis bien contente de ne rien savoir pour n'être pas forcée de te donner tort. Mais, va, si mécontente qu'elle soit, maman t'aime toujours de tout son cœur. Ce matin, en me disant : *Tu écriras à Albert*, elle essayait de

prendre un air calme; mais, quand elle m'a remis les deux billets de cent francs pour te les envoyer, j'ai bien vu que sa main tremblait. Puis elle est allée s'asseoir dans l'embrasure de la fenêtre du salon, devant son métier à tapisserie, et elle est restée la tête baissée, regardant son ouvrage sans y travailler. Elle a oublié que j'étais là, et, au bout d'une minute, elle a dit d'une voix sourde : *Ce malheureux enfant !* Si tu la voyais, avec ses cheveux qui sont devenus tout gris, elle te ferait mal.

« Moi, au contraire, il paraît que je suis une sans-cœur; car, malgré tout le chagrin que vous nous faites, monsieur, je ne me suis jamais si bien portée. Il paraît même que je suis très embellie. Savez-vous bien que je vais sur mes dix-sept ans? A la Saint-Michel, quand le vieux Nédelec nous a apporté ses fermages, il ne voulait pas me reconnaître, tant il me trouvait grandie. Mais j'ai toujours mes vilaines mains rouges qui me désolent.

« Je te dis cela pour te faire sourire; mais, au fond, je suis toute triste, et il n'y a plus de gaieté à la maison depuis que tu es fâché avec maman. Je ne me permets pas de te faire de la morale; car je ne suis qu'une petite provinciale très sotte, et même, — entre nous, tout bas, tout bas, — je ne comprends pas de quoi l'on t'accuse. De négliger tes devoirs religieux? Mais je t'avouerai que la grand'messe est bien longue et que j'y ai souvent des distractions.

D'écrire des vers? Mais c'est très gentil, les vers. La poésie, c'est de la musique qui veut dire quelque chose; et tu peux en croire ta malheureuse sœur, qui a déjà fait ses dix ans de piano forcé. Il est vrai que M. l'archiprêtre et notre vieil ami M. Mathieu, — tu sais, l'entomologiste, — te reprochent encore d'être un républicain, un rouge, comme on dit à Auray; mais je n'entends rien à la politique. N'importe, tu dois avoir très mal agi, puisque maman pleure. Oh! si tu voulais, mon frère chéri, mon bon Albert, tu n'aurais qu'à revenir, et tout serait fini, et maman t'ouvrirait ses bras. Encore une fois, je ne veux pas te tourmenter, et je serais désolée que tu pensasses à ta petite sœur comme à une sermonneuse; mais, ce matin, en visitant le fruitier, j'ai retrouvé une belle poire, la plus belle du verger, que j'avais mise de côté pour toi au moment de la récolte, car j'espérais que nous t'aurions un peu à la fin des vacances. Eh bien, elle n'est plus offrable; elle est toute blette, et, — tu en riras, si tu veux, — cela m'a fait beaucoup de peine.

« Adieu, mon cher Albert, je t'embrasse sur la tempe gauche, — tu sais, c'est ma place, — et je te redis encore : Viens vite, et tu verras.

« Ta sœur qui t'aime.

« JULIE MERLIN. »

En achevant cette lecture, — faut-il en convenir ? — j'avais les larmes aux yeux. Cette lettre de vierge, qui avait traîné dans les jupes d'une fille et qui s'y était imprégnée de son patchouli, excitait en moi la pitié, comme la vue d'un bouquet de violettes tombé au ruisseau. Je regardais Merlin; lui aussi paraissait tout attendri.

— Eh bien ? dis-je avec anxiété.

Mais, ridiculement sentimental, je m'étais mépris sur la nature de son émotion; elle n'avait rien que de littéraire.

N'est-ce pas qu'elle est bien la lettre de la petite sœur ? dit le poète de brasserie... un peu « gnian-gnian », un peu « coco », si vous voulez... Mais c'est « vécu », c'est sincère, on a beau dire... Je la fourrerai dans mon prochain roman...

A partir de ce jour-là, j'ai admis qu'un homme de talent pouvait être un drôle.





La Robe blanche



ES Brésiliens au teint couleur jus de tabac, garrottés de chaînes d'or et dont le portefeuille est gonflé de comptes de reïs, s'imaginent connaître Paris quand ils ont assisté à une « première » d'opérette, fait le tour du « persil » au Bois de Boulogne et soupé dans un restaurant de nuit; et nous sommes de tels fanfarous de vice que nous donnons volontiers le titre de *Parisien* à quiconque comprend vite un calembour et sait le prix d'une fille à la mode. En réalité, la vie tout entière d'un observateur ne suffirait pas pour explorer à fond la monstrueuse capitale, dont chaque quartier, chaque rue même, a sa physionomie personnelle, son caractère original. La différence des types qu'on y rencontre est si tranchée que leur déplacement semble impossible.

Quelle surprise pour le flâneur, s'il voyait un cou-lissier juif des environs de la Bourse traverser les paisibles cours de l'Institut !

Cette infinie variété d'aspect des rues de la grande ville est pour le véritable Parisien, pour le Parisien de Paris, une source inépuisable d'intérêt, et entretient chez lui, pourvu qu'il soit doué de quelque puissance imaginative, la fraîcheur et la vivacité d'impressions du voyageur débarqué de la veille. Moi-même, qui suis né à Paris, qui l'ai toujours habité, et qui pourrais me plaindre, comme Alfred de Musset, d'en connaître tous les pavés, je suis encore étonné bien souvent des découvertes que j'y fais dans mes promenades aventureuses. N'ai-je pas trouvé la silencieuse mélancolie d'un canal de Venise derrière la manufacture des Gobelins, et dans Grenelle, à deux pas du Champ-de-Mars, une place publique du Caire, brûlée de soleil, un excellent décor pour le meurtre du général Kléber percé de six coups de poignard par le fanatique Souleyman-el-Habbi ?

Quand je vins habiter le coin perdu du faubourg Saint-Germain, où je vis depuis une dizaine d'années, je me pris d'affection pour la très calme et presque champêtre rue Rousselet, qui s'ouvre juste devant la porte de ma maison. Au xvii^e siècle, elle s'appelait l'*Impasse des Vaches* et elle n'était sans doute alors qu'un chemin à fondrières ; mais quel-

ques seigneurs avaient déjà construit, de ce côté, leur « maison des champs », et c'est là qu'est morte M^{me} de la Sablière, l'excellente amie de La Fontaine, dans son logis, « près des Incurables ». Un hôtel du siècle dernier, situé au coin de la rue Oudinot, est devenu l'hôpital des Frères Saint-Jean-de-Dieu, et les arbres de leur beau jardin dépassent le vieux mur effrité qui occupe presque tout le côté droit de la rue Rousselet. De l'autre côté s'étend une rangée d'assez pauvres maisons, où logent des artisans et des petits employés, et qui toutes jouissent de la vue du jardin des Frères. La rue Rousselet est très mal pavée, le luxe du trottoir n'y apparaît que par tronçons; l'une des dernières, elle a vu disparaître l'antique reverbère à potence et à poulie. Peu de boutiques, et des plus humbles: l'échoppe du cordonnier en vieux, le trou noir de l'Auvergnat marchand de charbon, le cabaret d'angle avec l'enseigne classique : *Au bon coing*, et de tristes épiceries où vieillissent dans un bocal des sucres d'orge fondus par vingt étés et gelés par vingt hivers, à côté d'images d'Épinal, — une page de hussards dans leur uniforme de 1840, ou le portrait authentique et violemment peinturluré du Juif-Errant, encadré des couplets de la célèbre complainte. — Des linges sèchent aux fenêtres, des poules picorent dans le ruisseau. On se croirait là dans un faubourg de province très reculée,

un de ces faubourgs qui s'en vont vers la campagne et où la ville redevient village.

Comme il passe à peine une voiture par quart d'heure dans la rue Rousselet, on y laisse jouer les enfants, qui sont nombreux dans les quartiers populaires; car les pauvres gens sont prolifiques et ignorent les doctrines de Malthus. Ils n'ont point le souci de doter le « gosse » ou la fillette, qui entretront en apprentissage à douze ans et gagneront leur vie à seize, et dans aucun ménage d'ouvriers on n'a jamais entendu dire, comme dans *Gabrielle* :

Si tout va de la belle façon,
Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon.

Aussi, dans le renforcement du vieux mur, sous la charrette abandonnée, il y a de fameuses parties de billes, allez! C'est effrayant ce qu'on y use de fonds de culottes! et, à quatre heures, à la sortie de l'école des Frères de la rue Vanneau, la rue grouille de moutards. J'ai fini par les connaître, à force de passer là, par m'intéresser à eux, par leur sourire. Pour eux non plus je ne suis pas un inconnu, et souvent il me faut interrompre ma rêverie et répondre à un « Bonjour, m'sieu », que me lance une gamine en bonnet rond ou un jeune drôle en pantalon trop large. A la Fête-Dieu, quand ils établissent des petites chapelles devant les portes,

avec une serviette blanche, une bonne Vierge en plâtre, trois roses dans un verre et deux petits chandeliers en plomb, ils me poursuivent en secouant une soucoupe, où ma pièce de deux sous sonne joyeusement. Enfin ils me traitent en voisin, en ami, moi, le passant absorbé et inoffensif. Par les jours de septembre où il fait du vent, les galopins écartent devant moi la ficelle de leur cerf-volant, et, les soirs d'été, la petite fille qui saute en demandant « du vinaigre » s'arrête pour me laisser enjamber la corde.

C'est ainsi que j'ai remarqué la petite boiteuse. — Il y a bien longtemps de cela, je venais de m'installer dans le quartier et elle pouvait avoir alors huit ou dix ans. — Ce n'était pas elle, hélas ! qui aurait pu demander « du vinaigre ». En grand deuil, — son père, un compagnon charpentier, venait de mourir, — elle s'asseyait sur une borne, sa petite béquille dans sa jupe, et elle regardait jouer les autres. Elle m'attendrissait, avec son air triste et sage, ses grands yeux bleus dans sa figure pâlotte, et ses bandeaux châtain sous son béguin noir. A la longue, elle avait vaguement deviné ma pitié dans mon regard ; elle y répondait par un sourire mélancolique. Je lui disais au passage : — Bonjour, mignonne !

Du temps s'écoula, — deux ou trois ans passent si vite ! — et, un jeudi matin du mois de mai, où

le jardin des Frères Saint-Jean-de-Diën embaumait la verdure nouvelle et où des fils de la Vierge flottaient dans l'air, je m'aperçus, en sortant de chez moi, vers onze heures, que la rue Rousselet avait un aspect de fête inaccoutumé. Parbleu ! c'était le jour de la première communion des enfants. L'ouvrier, qui mangeait tous les soirs du jésuite en lisant son journal, avait eu beau déclamer... « On n'est pas des païens », avait déclaré la maman, et les enfants étaient tout de même allés au catéchisme. Et puis, la première communion des gamins, c'est une occasion de « caler l'atelier », de faire une petite noce ; et le savetier radical, qui fumait sa pipe sur le seuil de sa boutique, pouvait bien hausser les épaules et murmurer entre ses dents : « Ah ! malheur ! » la rue n'en avait pas moins son air des dimanches. Eh ! là-bas, la petite blanchisseuse, qui courez en portant sur vos deux mains une chemise d'homme empesée comme une cuirasse, dépêchez-vous ! La pratique a fini de se raser devant le miroir attaché à l'espagnolette de la croisée, et l'on s'impatiente. Il y a de la presse aussi chez le pâtissier de la rue de Sèvres : dès hier soir, on commandait des godiveaux, et la fruitière du n° 9 est en train de faire une scène, parce qu'on a oublié son nougat. Chez le perruquier, par exemple, — la boutique peinte en bleu, où le plat à barbe en cuivre frissonne au vent printanier, — ça empeste

encore le cheveu brûlé, mais l'ouvrage est fini depuis longtemps; toute la marmaille était frisée dès sept heures du matin. Maintenant, c'est une affaire bâclée, on revient de l'église, et le monde se met aux fenêtres pour voir passer les communians.

Superbes, les garçons, avec la veste neuve et le brassard de satin à franges d'or, excepté Victor pourtant, le fils de l'ébéniste, qui vient d'attraper une paire de calottes. (Aussi quelle idée de laisser tomber sa tartine de raisiné sur son pantalon! Cet animal-là n'en fait jamais d'autres; ça lui apprendra.) Mais ce sont les petites en blanc qui sont jolies! Les blondes surtout! Le voile de mousseline leur sied à ravir. Elles le savent bien, les coquines, et elles baissent les yeux pour se donner une mine plus virginale, et aussi pour regarder leurs gants de filoselle, les premiers qu'elles aient mis de leur vie. Pour les brunes, elles ont un peu l'air de mouches tombées dans du lait; mais n'importe, leurs mamans ne sont pas les moins fières. Oh! les pauvres mamans! elles se sont faites belles pour la circonstance, et elles ont arboré des toilettes qui révèlent des poèmes de misère et d'économie. Voilà une pèlerine de velours qui doit dater de l'Exposition de 1867, et voilà un cache-mire français qui connaît certainement le chemin du Mont-de-Piété. Bah! les fillettes qui les accompagnent sont quand même habillées tout battant

neuf; et, lorsque la pèlerine dit au cachemire : « Elle est joliment *forcie*, votre demoiselle », le cachemire répond d'un ton satisfait : « Que voulez-vous? *A va* sur ses treize ans. » Et la pèlerine conclut : « Comme ça nous pousse ! » Enfin, c'est un beau jour pour tout le monde, et les pères, — ces hommes ! ça ne croit à rien ! — peuvent « blaguer » la cérémonie chez le marchand de vins, il n'est pas moins vrai que tout à l'heure, à la paroisse, quand l'orgue jouait en sourdine et quand les enfants ont marché vers l'autel, en file indienne, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, le cierge allumé à la main, toutes les mamans ont pleuré.

J'avais bien vite reconnu ma petite boîteuse dans le nuage blanc des communiantes. Était-ce à cause de sa béquille noire sur laquelle elle s'appuyait pour sautiller, ou à cause de la robe de veuve de sa pauvre vieille mère qui la tenait par la main ? Mais elle me sembla plus immaculée, plus pure, plus blanche que les autres. Elle me parut aussi plus émue, plus recueillie que ses compagnes ; son visage enfantin avait une expression naïve et mystique qui eût tenté le pinceau d'Holbein.

Ce jour-là, j'accentuai pour elle mon bonjour amical, et j'étais tout heureux, en m'éloignant, de penser qu'elle aussi avait eu sa robe blanche. Une robe blanche ! l'idéal de la parure pour les filles du peuple !

Depuis lors, plusieurs printemps ont fleuri et, par de belles matinées du mois de mai, plusieurs fois le vent parfumé a fait flotter les voiles blancs des communiantes dans la rue Rousselet. Des années ont passé, des années avec leurs printemps, mais avec leurs hivers aussi ; des choses ont changé, des gens ont vieilli dans ce paisible quartier. D'autres enfants jouent encore aux billes sous la vieille charrette, mais le perruquier a fermé boutique ; le savetier radical fume toujours sa pipe sur le seuil de son échoppe, mais sa barbe a grisonné ; enfin on a lu, un jour, un billet bordé de noir, collé avec quatre pains à cacheter sur les volets fermés de la fruitière du n° 9, et maintenant c'est une blanchisseuse qui s'est établie là, pour faire concurrence à l'ancienne, qui demeure en face. Mais cela ne réussira pas, car la mère Vernier, la femme de ménage, — une langue d'enfer dont je vous conseille de vous méfier, — prétend que la nouvelle patronne est une sans-soin qui lui a perdu une camisole, et que ses ouvrières sont des rien du tout, qui batifolent avec le sergent de ville, — vous savez le grand blond médaillé, celui qui a une si belle moustache tombante de buveur d'eau-de-vie. — Malgré tout, la rue Rousselet a conservé à peu près sa physionomie d'autrefois, et le mur des Frères Saint-Jean est plus dégradé que jamais par les saxifrages.

Mais la petite boiteuse ?

Hélas ! elle a très peu grandi, bien qu'elle soit une jeune fille à présent, et qu'en comptant sur mes doigts je découvre qu'elle aura bientôt vingt ans. Quand je la rencontre, sautillant plus lourdement sur sa béquille, — une béquille neuve, un peu plus haute que l'ancienne, — je n'ose plus dire : « Bonjour, mignonne ! » et je me contente de lui tirer mon chapeau. D'ailleurs, elle sort rarement. Sa mère est maintenant concierge dans la maison du brocheur, et la fenêtre de la loge, qui donne sur la rue, est placée trop haut pour que je puisse y jeter un regard en passant ; mais la présence de ma petite amie se trahit par le bruit incessant de sa machine à coudre. Elle travaille pour la confection, et il paraît qu'elle gagne d'assez bonnes journées. On m'a assuré qu'elle est bien plus infirme que je ne croyais et qu'elle a une jambe toute séchée. Elle ne se mariera pas. Quel dommage !

Cependant, presque toutes ses camarades de première communion ont déjà mis leur seconde robe blanche, celle du mariage. L'autre samedi encore, l'épicière a marié sa fille à son premier garçon. (Je me doutais bien que ça finirait par là ; les dimanches soirs, quand la mère prenait le frais sur le pas de sa porte et quand les jeunes gens jouaient à la raquette, ils envoyaient toujours le volant dans l'allée du n° 23, qui est noire comme un

un four, et ils disparaissaient ensemble, censément pour le ramasser. Comme c'est malin!) Oh! l'épicière a bien fait les choses; on est allé autour du lac en grande remise et l'on a dîné à la Porte-Maillot. Eh bien! au moment où la mariée est montée en voiture, avec sa traîne de soie blanche et sa fleur d'oranger dans les cheveux, — elle a l'air insolent, cette grande rousse! — j'ai aperçu ma pauvre petite boiteuse, qui se tenait à quelques pas de là, appuyée sur sa béquille, et qui regardait d'un œil d'envie.

Hélas! il n'y aura bientôt plus qu'elle, de toutes les filles de son âge, dans la rue Rousselet, qui n'aura mis de robe blanche qu'une fois dans sa vie!





Le Remplaçant



L avait dix ans à peine quand on l'arrêta, une première fois, pour vagabondage.

Il dit aux juges ceci :

— Je m'appelle Jean-François Leturc, et voilà six mois que je suis auprès de l'homme qui chante, entre deux lanternes, sur la place de la Bastille, en frottant une corde à boyau. Je dis le refrain en même temps que lui, et ensuite c'est moi qui crie : « Demandez le recueil de chansons nouvelles, dix centimes, deux sous. » Il était toujours en ribotte et me battait; voilà pourquoi les agents m'ont trouvé, l'autre nuit, dans les démolitions. Avant, j'étais avec celui qui vend du poil à gratter. Ma mère était blanchisseuse, elle se nommait Adèle. Autrefois un monsieur l'avait établie dans

un rez-de-chaussée, à Montmartre. C'était une bonne ouvrière et qui m'aimait bien. Elle gagnait de l'argent parce qu'elle avait la clientèle des garçons de café et que ces gens-là ont besoin de beaucoup de linge. Le dimanche, elle me couchait de bonne heure, pour aller au bal; mais, en semaine, elle m'envoyait chez les Frères où j'ai appris à lire. Enfin, voilà. Le sergent de ville qui battait son quart dans notre rue s'arrêtait toujours devant la fenêtre pour lui parler. Un bel homme, avec la médaille de Crimée. Ils se sont mariés, et tout a marché de travers. Il m'avait pris en grippe et excitait maman contre moi. Tout le monde me flanquait des calottes, et c'est alors que, pour fuir la maison, j'ai passé des journées entières sur la place Clichy, où j'ai connu les saltimbanques. Mon beau-père perdit sa place, maman ses pratiques; elle alla au lavoir pour nourrir son homme. C'est là qu'elle est devenue poitrinaire, rapport à la buée. Elle est morte à Lariboisière. C'était une bonne femme. Depuis ce temps-là, j'ai vécu avec le marchand de poil à gratter et le racleur de corde à boyau. — Est-ce qu'on va me mettre en prison?

Il parla ainsi carrément, cyniquement, comme un homme. C'était un petit galopin déguenillé, haut comme une botte, le front caché sous une étrange tignasse jaune.

Personne ne le réclamant, on le mit aux Jeunes Détenus.

Peu intelligent, paresseux, surtout maladroit de ses mains, il ne put apprendre là qu'un mauvais métier, rempailleur de chaises. Pourtant il était obéissant, d'un naturel passif et taciturne, et ne semblait pas trop profondément corrompu dans cette école de vice. Mais lorsque, arrivé à sa dix-septième année, il fut relancé sur le pavé parisien, il y retrouva, pour son malheur, ses camarades de prison, tous affreux drôles exerçant les professions de la boue. C'était des éleveurs de dogues pour la chasse aux rats dans les égouts ; des cireurs de souliers, les nuits de bal, dans le passage de l'Opéra ; des lutteurs amateurs se laissant volontairement *tomber* par les hercules de foire ; des pêcheurs à la ligne, en plein soleil, sur les trains de bois. Il fit un peu de tout cela, et, quelques mois après sa sortie de la maison de correction, il fut de nouveau arrêté pour un petit vol : une paire de vieux souliers enlevée à un étalage. Résultat : un an de prison à Sainte-Pélagie, où il servit de brossier aux détenus politiques.

Il vécut, étonné, dans ce groupe de prisonniers, tous très jeunes et négligemment vêtus, qui parlaient à voix haute et portaient la tête d'une façon si solennelle. Ils se réunissaient dans la cellule du plus âgé d'entre eux, garçon d'une trentaine d'an-

nées, incarcéré depuis longtemps déjà et comme installé à Sainte-Pélagie; une grande cellule, tapissée de caricatures coloriées, et par la fenêtre de laquelle on voyait tout Paris, ses toits, ses clochers et ses dômes, et là-bas, la ligne lointaine des coteaux, bleue et vague sur le ciel. Il y avait aux murailles quelques planches chargées de volumes et tout un vieil attirail de salle d'armes : masques crevés, fleurets rouillés, plastrons et gants perdant leur étoupe. C'est là que les *politiques* dinaient ensemble, ajoutant à l'immuable « soupe et le bœuf, » des fruits, du fromage, et des litres de vin que Jean-François allait acheter à la cantine : repas tumultueux, interrompus de violentes disputes, où l'on chantait en chœur au dessert la *Carmagnole* et le *Ça ira!* On prenait cependant un air de dignité, les jours où l'on faisait place à un nouveau venu, traité d'abord gravement de citoyen, mais dès le lendemain tutoyé et appelé par son petit nom. Il se disait là des grands mots : Corporation, Solidarité, et des phrases tout à fait inintelligibles pour Jean-François, telles que celle-ci, par exemple, qu'il entendit une fois proférer impérieusement par un affreux petit bossu qui noircissait du papier toutes les nuits :

— C'est dit. Le cabinet est ainsi composé : Raymond à l'instruction publique, Martial à l'intérieur, et moi aux affaires étrangères.

Son temps fait, il erra de nouveau à travers Paris, surveillé de loin par la police, à la façon de ces hannetons que les enfants cruels font voler au bout d'un fil. Il devenait un de ces êtres fuyants et craintifs que la loi, avec une sorte de coquetterie, arrête et relâche tour à tour, un peu comme ces pêcheurs platoniques qui, pour ne pas dépeupler leur vivier, rejettent bien vite à l'eau le poisson sortant à peine du filet. Sans se douter qu'on fût tant d'honneur à son chétif individu, il avait un dossier spécial dans les mystérieux cartons de la rue de Jérusalem, ses nom et prénoms étaient écrits en belle bâtarde sur le papier gris de la couverture, et les notes et rapports, soigneusement classés, lui donnaient ces appellations graduées : le nommé Leturc, l'inculpé Leturc, et enfin le condamné Leturc.

Il resta deux ans hors de prison, dînant à la Californie, couchant dans les garnis à la nuit, et quelquefois dans les fours à chaux, et prenant part, avec ses semblables, à d'interminables parties de bouchon sur les boulevards, près des barrières. Il portait la casquette grasse en arrière, les pantoufles de tapisserie et la courte blouse blanche. Quand il avait cinq sous, il se faisait friser. Il dansait chez Constant, à Montparnasse, achetait deux sous, pour le revendre quatre, à la porte de Bobino, le valet de cœur ou l'as de trèfle servant de contre-marque, ouvrait à l'occasion une portière de voi-

ture, entraînait des rosses au marché aux chevaux. Tous les malheurs ! il tira au sort et amena un bon numéro. Qui sait si l'atmosphère d'honneur qu'on respire au régiment, si la discipline militaire, ne l'auraient pas sauvé ? Repris, dans un coup de filet, avec de jeunes rôdeurs qui dévalisaient les ivrognes endormis sur les trottoirs, il se défendit très énergiquement d'avoir pris part à leurs expéditions. C'était peut-être vrai. Mais ses antécédents tinrent lieu de preuve, et il fut envoyé pour trois ans à Poissy. Là, il fabriqua de grossiers jouets d'enfant, se fit tatouer les pectoraux et apprit l'argot et le Code pénal. Nouvelle libération, nouveau plongeon dans le cloaque parisien, mais bien court, cette fois, car au bout de six semaines tout au plus il fut de nouveau compromis dans un vol nocturne, aggravé d'escalade et d'effraction, affaire ténébreuse, où il avait joué un rôle obscur, moitié dupe et moitié recéleur. En somme, sa complicité parut évidente, et il fut condamné à cinq années de travaux forcés. Son chagrin, dans cette aventure, fut surtout d'être séparé d'un vieux chien qu'il avait ramassé sur un tas d'ordures et guéri de la gale. Cette bête l'avait aimé.

Toulon, le boulet au pied, le travail dans le port, les coups de bâton, les sabots sans paille, la soupe aux gourganes datant de Trafalgar, pas d'argent pour le tabac, et l'horrible sommeil du lit de camp

grouillant de forçats, voilà ce qu'il connut pendant cinq étés torrides et cinq hivers souffletés par le mistral. Il sortit de là, ahuri, fut envoyé en surveillance à Vernon, où il travailla quelque temps sur la rivière; puis, vagabond incorrigible, il rompit son ban et revint encore à Paris.

Il avait sa masse, cinquante-six francs, c'est-à-dire le temps de la réflexion. Pendant sa longue absence, ses anciens et horribles camarades s'étaient dispersés. Il était bien caché et couchait dans une soupenne, chez une vieille femme à qui il s'était donné comme un marin las de la mer, ayant perdu ses papiers dans un récent naufrage, et qui voulait essayer d'un autre état. Sa face hâlée, ses mains calleuses, et quelques termes de bord qu'il lâchait de temps à autre, rendaient ce roman assez vraisemblable.

Un jour qu'il s'était risqué à flâner par les rues, et que le hasard de la marche l'avait conduit jusque dans ce Montmartre où il était né, un souvenir inattendu l'arrêta devant la porte de l'école des Frères dans laquelle il avait appris à lire. Comme il faisait très chaud, cette porte était ouverte, et, d'un seul regard, le farouche passant put reconnaître la paisible salle d'étude. Rien n'était changé : ni la lumière crue tombant par le grand châssis, ni le crucifix au-dessus de la chaire, ni les gradins réguliers avec les planchettes garnies d'encriers de

plomb, ni le tableau des poids et mesures, ni la carte géographique sur laquelle étaient même encore piquées les épingles indiquant les opérations d'une ancienne guerre. Distrait et sans réfléchir, Jean-François lut, sur la planche noircie, cette parole de l'Évangile qu'une main savante y avait tracée comme exemple d'écriture :

— Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui se repent que pour cent justes qui persévèrent.

C'était sans doute l'heure de la récréation, car le Frère professeur avait quitté sa cathèdre, et, assis sur le bord d'une table, il semblait conter une histoire à tous les gamins qui l'entouraient, attentifs et levant les yeux. Quelle physionomie innocente et gaie que celle de ce jeune homme imberbe, en longue robe noire, en rabat blanc, en gros vilains souliers, et dont les cheveux bruns mal coupés se retroussaient par derrière ! Toutes ces figures pâlottes d'enfants du peuple qui le regardaient paraissaient moins entantines que la sienne, surtout lorsque, charmé d'une candide plaisanterie de prêtre qu'il venait de faire, il partait d'un bon et franc éclat de rire qui montrait ses dents saines et bien rangées, et si communicatif, que tous les écoliers éclataient bruyamment à leur tour. Et c'était simple et doux ce groupe dans ce rayon joyeux qui faisait étinceler les yeux clairs et les boucles blondes.

Jean-François le considéra quelque temps en

silence, et, pour la première fois, dans cette nature sauvage, toute d'instinct et d'appétit, s'éveilla une mystérieuse, une douce émotion. Son cœur, ce rude cœur cuirassé, que la trique du chiourme ou la lourde poigne de l'argousin tombant sur l'épaule ne faisait plus tressaillir, battit jusqu'à l'oppression. Devant ce spectacle, où il revoyait son enfance, ses paupières se fermèrent douloureusement, et, contenant un geste violent, en proie à la torture du regret, il s'éloigna à grands pas.

Les mots écrits sur le tableau noir lui revinrent alors à la pensée.

— S'il n'était pas trop tard, après tout ? murmura-t-il. Si je pouvais encore, comme les autres, mordre honnêtement dans mon pain bis, dormir mon somme sans cauchemar ? Bien malin le mouchard qui me reconnaîtrait. Ma barbe, que je rasais là-bas, a repoussé maintenant drue et forte. On peut se terrer dans la grande fourmilière, et la besogne n'y manque pas. Quiconque ne crève point tout de suite dans l'enfer du bagne en sort agile et robuste, et j'y ai appris à monter aux cordages avec des charges sur le dos. On bâtit partout ici, et les maçons ont besoin d'aides. Trois francs par jour, je n'en ai jamais tant gagné. Qu'on m'oublie, c'est tout ce que je demande.

Il suivit sa courageuse résolution, il y fut fidèle, et, trois mois après, c'était un autre homme. Le

maître pour lequel il travaillait le citait comme son meilleur compagnon. Après la longue journée, passée sur l'échelle, au grand soleil, dans la poussière, à ployer et à redresser constamment les reins pour prendre le moellon des mains de l'homme placé à ses pieds et le repasser à l'homme placé au-dessus de sa tête, il rentrait manger la soupe à la gargote, éreinté, les jambes lourdes, les mains brûlantes et les cils collés par le plâtre, mais content de lui et portant son argent bien gagné dans le nœud de son mouchoir. Il sortait maintenant sans rien craindre, car son masque blanc le rendait méconnaissable, et puis il avait observé que le regard méfiant du policier s'arrête peu sur le vrai travailleur. Il était silencieux et sobre. Il dormait le bon sommeil de la bonne fatigue. Il était libre.

Enfin, récompense suprême ! il eut un ami.

C'était un garçon maçon comme lui, nommé Savinien, un petit paysan limousin, aux joues rouges, venu à Paris le bâton sur l'épaule, avec le paquet au bout, qui fuyait le marchand de vin et allait à la messe le dimanche. Jean-François l'aima pour sa santé, pour sa candeur, pour son honnêteté, pour tout ce que lui-même avait perdu, et depuis si longtemps. Ce fut une passion profonde, contenue, qui se traduisait par des soins et des prévenances de père. Savinien, lui, nature molle et égoïste, se laissait faire, satisfait seulement d'avoir trouvé un cama-

rade qui partageait son horreur du cabaret. Les deux amis logeaient ensemble, dans un garni assez propre, mais leurs ressources étant très bornées, ils avaient dû admettre dans leur chambre un troisième compagnon, vieil Auvergnat sombre et rapace, qui trouvait encore moyen d'économiser sur son maigre salaire de quoi acheter du bien dans son pays.

Jean-François et Savinien ne se quittaient presque pas. Les jours de repos, ils allaient faire ensemble de longues promenades aux environs de Paris et dîner sous la tonnelle, dans une de ces guinguettes où il y a beaucoup de champignons dans les sauces et d'innocents rébus au fond des assiettes. Jean-François se faisait alors conter par son ami tout ce qu'ignorent ceux qui sont nés dans les villes. Il apprenait le nom des arbres, des fleurs et des plantes, l'époque des différentes récoltes ; il écoutait avidement les mille détails du grand labeur bucolique : les semailles d'automne, le labourage d'hiver, les fêtes splendides de la moisson et de la vendange, et les fléaux battant le sol, et le bruit des moulins au bord de l'eau, et les chevaux las menés à l'abreuvoir, et les chasses matinales dans le brouillard, et surtout les longues veillées, autour du feu de sarmement, abrégées par les histoires merveilleuses. Il découvrait en lui-même une source d'imagination jusqu'alors inconnue, trouvant une volupté singu-

lière au seul récit de ces choses douces, calmes et monotones.

Une crainte le troublait pourtant, celle que Savinien ne vînt à connaître son passé. Parfois il lui échappait un mot ténébreux d'argot, un geste ignoble, vestiges de son horrible existence d'autrefois, et il éprouvait la douleur d'un homme de qui les anciennes blessures se rouvrent; d'autant plus qu'il croyait voir alors, chez Savinien, s'éveiller une curiosité malsaine. Quand le jeune homme, déjà tenté par les plaisirs que Paris offre aux plus pauvres, l'interrogeait sur les mystères de la grande ville, Jean-François feignait l'ignorance et détournait l'entretien; mais il concevait alors sur l'avenir de son ami une vague inquiétude.

Elle n'était point sans fondement, et Savinien ne devait pas rester longtemps le naïf campagnard qu'il était lors de son arrivée à Paris. Si les joies grossières et bruyantes du cabaret lui répugnaient toujours, il était profondément troublé par d'autres désirs pleins de dangers pour l'inexpérience de ses vingt ans. Quand vint le printemps, il commença à chercher la solitude et erra d'abord devant l'entrée illuminée des bals de barrières qu'il voyait franchir par les couples de fillettes en cheveux, se tenant par la taille et se parlant tout bas. Puis, un soir que les lilas embaumaient et que l'appel des quadrilles était plus entraînant, il franchit le seuil,

et, dès lors, Jean-François le vit changer peu à peu de mœurs et de physionomie. Savinien devint plus coquet, plus dépensier; souvent il empruntait à son ami sa misérable épargne, qu'il oubliait de lui rendre. Jean-François, se sentant abandonné, à la fois indulgent et jaloux, souffrait et se taisait. Il ne se croyait pas le droit d'adresser des reproches; mais son amitié pénétrante avait de cruels, d'insurmontables pressentiments.

Un soir qu'il gravissait l'escalier de son garni, absorbé dans ses préoccupations, il entendit dans la chambre où il allait entrer un dialogue de voix irritées, parmi lesquelles il reconnut celle du vieil Auvergnat qui logeait avec lui et Savinien. Une ancienne habitude de méfiance le fit s'arrêter sur le palier, et il écouta pour connaître la cause de ce trouble.

— Oui, disait l'Auvergnat avec colère, je suis sûr qu'on a ouvert ma malle et qu'on y a volé les trois louis que j'avais cachés dans une petite boîte; et celui qui a fait le coup ne peut être qu'un des deux compagnons qui couchent ici, à moins que ce ne soit Maria, la servante. La chose vous regarde autant que moi, puisque vous êtes le maître de la maison, et c'est vous que je traînerai en justice, si vous ne me laissez pas tout de suite chambarder les valises des deux maçons. Mon pauvre magot! il était encore hier à sa place, et je vais vous dire com-

ment il est fait, pour que, si nous le retrouvons, on ne m'accuse pas encore d'avoir menti. Oh! je les connais, mes trois belles pièces d'or, et je les vois comme je vous vois. Il y en a une plus usée que les autres, d'un or un peu vert, et c'est le portrait du grand Empereur; l'autre, c'est celui d'un gros vieux qui a une queue et des épaulettes, et la troisième, où il y a dessus un Philippe en favoris, je l'ai marquée avec mes dents. C'est qu'on ne me triche pas, moi. Savez-vous qu'il ne m'en fallait plus que deux autres comme ça pour payer ma vigne. Allons! fouillez avec moi dans les nippes des camarades, ou je vais appeler la garde, fouchtra!

— Soit, répondit la voix du patron de l'hôtel, nous allons chercher avec Maria. Tant pis si vous ne trouvez rien et si les maçons se fâchent. C'est vous qui m'aurez forcé.

Jean-François avait l'âme remplie d'épouvante. Il se rappelait la gêne et les petits emprunts de Savinien, l'air sombre qu'il lui avait trouvé depuis quelques jours. Cependant il ne voulait pas croire à un vol. Il entendait l'Auvergnat haleter, dans l'ardeur de sa recherche, et il serrait ses poings fermés contre sa poitrine, comme pour comprimer les battements furieux de son cœur.

— Les voilà! hurla tout à coup l'avare victorieux. Les voilà! mes louis, mon cher trésor! Et dans le gilet des dimanches de ce petit hypocrite de Limou-

sin. Voyez, patron, ils sont bien comme je vous ai dit. Voilà le Napoléon, et l'homme à la queue, et le Philippe que j'ai mordu. Regardez l'encoche. Ah ! le petit gueux ! avec son air de sainte-nitouche. J'aurais plutôt soupçonné l'autre. Ah ! le scélérat ! faudra qu'il aille au bagne.

En ce moment, Jean-François entendit le pas bien connu de Savinien qui montait lentement l'escalier.

— Il va se trahir, pensa-t-il. Trois étages. J'ai le temps.

Et, roussant la porte, il entra, pâle comme un mort, dans la chambre où il vit l'hôtelier et la bonne stupéfaite dans un coin, et l'Auvergnat à genoux parmi les hardes en désordre, qui baisait amoureux-ement ses pièces d'or.

— En voilà assez, fit-il d'une voix sourde. C'est moi qui ai pris l'argent et qui l'ai mis dans la malle du camarade. Mais c'est trop dégoûtant. Je suis un voleur et non pas un Judas. Allez chercher la police. Je ne me sauverai pas. Seulement il faut que je dise un mot en particulier à Savinien, que voilà.

Le petit Limousin venait en effet d'arriver et, voyant son crime découvert, se croyant perdu, il restait là, les yeux fixes, les bras ballants.

Jean-François lui sauta violemment au cou, comme pour l'embrasser ; il colla sa bouche à l'oreille de Savinien, et lui dit d'une voix basse et suppliante :

— Tais-toi!

Puis se tournant vers les autres :

— Laissez-moi seul avec lui. Je ne m'en irai pas, vous dis-je. Enfermez-nous, si vous voulez, mais laissez-nous seuls.

Et, d'un geste qui commandait, il leur montra la porte. Ils sortirent.

Savinien, brisé par l'angoisse, s'était assis sur un lit et baissait les yeux sans comprendre.

— Écoute, dit Jean-François qui vint lui prendre les mains. Je devine. Tu as volé les trois pièces d'or pour acheter quelque chiffon à une fille. Cela t'aurait valu six mois de prison. Mais on ne sort de là que pour y rentrer, et tu serais devenu un pilier de correctionnelle et de cours d'assises. Je m'y entends. J'ai fait sept ans aux Jeunes Détenus, un an à Sainte-Pélagie, trois ans à Poissy, cinq ans à Toulon. Maintenant, n'aie pas peur. Tout est arrangé. J'ai mis l'affaire sur mon dos.

— Malheureux ! s'écria Savinien ; mais l'espérance renaissait déjà dans ce lâche cœur.

— Quand le frère aîné est sous les drapeaux, le cadet ne part pas, reprit Jean-François. Je suis ton remplaçant, voilà tout. Tu m'aimes un peu, n'est-ce pas ? Je suis payé. Pas d'enfantillage. Ne refuse pas. On m'aurait rebouclé un de ces jours ; car je suis en rupture de ban. Et puis, vois-tu, cette vie-là, ce sera moins dur pour moi que pour toi ; ça me con-

maît, et je ne me plains pas si je ne te rends pas ce service pour rien et si tu me jures que tu ne le feras plus. Savinien, je t'ai bien aimé, et ton amitié m'a rendu bien heureux; car c'est grâce à elle que, tant que je t'ai connu, je suis resté honnête et pur, et tel que j'aurais toujours été peut-être, si j'avais eu comme toi un père pour me mettre un outil dans la main, une mère pour m'apprendre mes prières. Mon seul regret, c'était de t'être inutile et de te tromper sur mon compte. Aujourd'hui, je me démasque en te sauvant. Tout est bien. — Allons, adieu! ne pleurniche pas, et embrasse-moi; car j'entends déjà les grosses bottes sur l'escalier. Ils reviennent avec la rousse, et il ne faut pas que nous ayons l'air de nous connaître si bien devant ces gens-là.

Il serra brusquement Savinien contre sa poitrine; puis il le repoussa loin de lui, lorsque la porte se rouvrit toute grande.

C'était l'hôtelier et l'Auvergnat qui amenaient les sergents de ville. Jean-François s'élança sur le palier, tendit ses mains aux menottes et s'écria en riant :

— En route, mauvaise troupe!

Aujourd'hui, il est à Cayenne, condamné à perpétuité, comme récidiviste.



Mon ami Meurtrier

I



L fut un temps où j'étais employé dans un ministère.

Tous les jours, de dix à quatre heures, je devenais le prisonnier volontaire d'un triste bureau tapissé de cartons jaunis, où régnait toujours une écoeurante odeur de vieux papiers. Là, je déjeunais de fromage d'Italie et de pommes que je faisais cuire à la bouche du poêle, je lisais le journal jusqu'aux annonces, je rimais des vers ignorés, et j'expédiais même les affaires de l'État, afin de toucher, à la fin du mois, une somme qui me permettait strictement de ne pas mourir de faim.

Or, c'est d'un des compagnons de captivité que

j'ai eus à cette époque, que je me souviens aujourd'hui.

Il s'appelait Achille Meurtrier, et, certainement, par son aspect terrible et sa haute taille, il était à peu près digne de ce nom. C'était un grand diable de garçon, d'une quarantaine d'années, sans trop de poitrail ni d'épaules, mais qui s'habillait, pour s'étoffer, de feutres à larges bords, de jaquettes amples et courtes, de vastes pantalons à carreaux et de cravates sang-de-bœuf sous un col à la Colin. Il portait toute sa barbe, ses cheveux en brosse, déjà gris aux tempes, et il était très fier d'avoir du poil sur les mains.

L'unique prétention de Meurtrier, — d'ailleurs le plus doux et le meilleur des camarades, — était de jouir d'une constitution athlétique, de posséder les biceps d'un discobole, et, comme il le disait lui-même, de ne pas connaître sa force. Il ne faisait pas un geste, même dans l'exercice de sa paisible profession, qui n'eût pour objet de convaincre les spectateurs de sa prodigieuse vigueur. Quand il devait prendre dans le casier un carton à peu près vide, il s'avancait vers le rayon avec la démarche lourde et ramassée d'un portefaix, saisissait solidement le carton d'une main crispée et le portait, à bras tendu, jusqu'à la table voisine, avec une torsion d'épaules et un froncement de sourcils dignes de Milon le Crotoniate. Il poussait même si loin cette manie qu'il ne déployait pas

moins d'efforts apparents pour soulever les objets les plus légers, et un jour qu'il tenait de la main droite la corbeille aux vieux papiers, je le vis étendre horizontalement son bras gauche, comme pour faire contre-poids à ce fardeau épouvantable.

Je dois dire que cet être robuste m'inspirait un profond respect; car j'étais alors, encore plus qu'aujourd'hui, languissant et maladif, et, par conséquent, très enthousiaste de cette énergie physique qui me faisait défaut.

Les conversations de Meurtrier n'étaient pas de nature à diminuer l'admiration qu'il m'inspirait.

L'été surtout, le lundi matin, — quand nous nous retrouvions au bureau après le congé dominical, — il ne tarissait pas en récits d'actions violentes et de coups de force. Après avoir ôté son feutre, son habit et son gilet, et s'être essuyé le front du revers de sa manche de chemise, — pour affirmer son tempérament sanguin et congestionné, — il plongeait profondément ses mains dans les poches de son pantalon, et, debout près de moi, dans une attitude superbe d'aplomb et de solidité, il commençait un monologue dans le goût de celui-ci :

— Quel dimanche! mon cher. Il n'y a vraiment pas de fatigue qui puisse me mettre à la côte. Songez donc, c'était hier la régata à Joinville-le-Pont... A six heures du matin, rendez-vous à

Bercy, aux *Marronniers*, pour toute l'équipe du *Marsouin*... Et déjà un soleil!... On prend le vin blanc, on se colle en tricot rayé et en pantalon de coutil, on empoigne l'aviron et, hardi! une... deux... une... deux... jusqu'à Joinville... Là, une pleine eau avant de déjeuner, n'est-ce pas? Vite en caleçon, un saut par-dessus bord, et gare la bombe! Moi, quand j'ai tiré ma coupe, j'ai tout de suite un appétit d'enfer! Bon, j'attrape le bateau d'une main et je dis au barreur : — « Charpentier, passe-moi le jambonneau... » Un temps, trois mouvements, je le décrotte!... « — Charpentier, passe-moi le bidon d'eau-de-vie. » Deux gorgées, et je le sèche!... Et encore quelques brassées pour la digestion...

La description continuait ainsi, éblouissante, homérique.

C'était l'heure de la régates. Il était midi, le soleil tombait à pic. Les canots s'alagnaient sur la rivière pétillant d'étincelles, en face de la tente pavoisée de joyeuses banderoles, On voyait, sur la berge, le maire avec son écharpe, la gendarmerie en buffleteries jaunes, et un fourmillement de toilettes d'été, d'ombrelles ouvertes et de chapeaux de paille. Poumm! on tirait le pétard du signal. Le *Marsouin* filait comme une périssière, arrivait bon premier et gagnait l'*objet d'art*. Et pas fatigués! On achevait le tour de Marne et l'on revenait dîner à Créteil. Qu'il faisait frais à la nuit

tombée, sous l'obscur tonnelle constellée de pipes allumées, où les papillons nocturnes venaient se brûler à la flamme de l'omelette au kirsch! A la fin du dessert, servi dans des assiettes à sujets, on entendait un appel de piston venant du bal Willis. En place pour la contredanse! Mais déjà une équipe rivale, vaincue le matin même, avait accaparé les plus jolies blanchisseuses. Bataille! et c'était des dents cassées, des yeux pochés, des crocs-en-jambe et des coups de tête dans l'estomac, enfin tout un poème d'enthousiasme physique, de joie tapageuse et de santé débordante, sans parler du retour, à minuit, par les gares encombrées, avec les femmes qu'on hisse sur les wagons, les amis séparés qui s'appellent d'un bout du train à l'autre, et les sonneurs de trompe sur l'impériale.

Et les soirées de mon étonnant camarade n'étaient pas moins remplies que ses dimanches. Des luttes à main plate, dans la baraque de toile, aux rouges lueurs des torches, entre lui, simple amateur, et Dubois, l'Homme-Canon, en personne, — des chasses aux rats, près des bouches d'égouts, avec des terriers féroces comme des tigres, — des rencontres sanglantes, la nuit, dans les quartiers décriés, avec des mauvais gars et des *mangeurs de nez*, — étaient les plus insignifiants épisodes de sa vie nocturne. Encore n'osé-je pas rappeler d'autres prouesses, d'un caractère plus intime, devant les-

quelles, — comme on disait autrefois en style noble, — la plume la moins timorée reculerait d'horreur.

Si pénible que soit l'aveu d'un mauvais sentiment, je dois convenir que mon admiration pour Meurtrier n'était pas exempte de regrets et d'amertume. Peut-être même s'y mêlait-il parfois un peu d'envie. Mais jamais le récit de ses plus merveilleux exploits n'avait éveillé en moi le moindre soupçon d'incrédulité, et Achille Meurtrier avait tout doucement pris place dans mon esprit parmi les héros et les demi-dieux, entre Roland et Pirithoüs.

II

A cette époque, j'étais déjà un grand batteur de banlieue et j'occupais l'oisiveté de mes soirées d'été par des promenades solitaires dans ces régions lointaines, aussi inconnues aux Parisiens du Boulevard que le pays des Caraïbes, et dont je devais essayer, plus tard, de dire en vers le charme mélancolique.

Un soir de juillet, chaud et poudreux, à l'heure où les premiers becs de gaz éclatent dans les brumes

du crépuscule, je revenais à pas lents du fond de Vaugirard, par une de ces longues et tristes rues de faubourg que bordent des maisons d'inégale hauteur, dont les portiers et les portières, en bras de chemise et en camisole, sont assis sur le seuil et s'imaginent prendre le frais. Presque aucun passant, sinon, de distance en distance un maçon blanc de plâtre, un sergent de ville, un enfant portant un pain de quatre livres plus gros que lui, ou une fillette pressée, en bonnet et en waterproof, le sac de cuir sur le bras. Et puis, tous les quarts d'heure, l'omnibus à moitié vide, revenant à son point de départ, au trot lourd de ses chevaux fatigués.

Tout en butant parfois sur le pavé, — car alors le trottoir d'asphalte était encore un luxe ignoré dans ces parages, — je descendais la rue en goûtant toutes les petites et douces joies du flâneur. Tantôt je m'arrêtais devant un terrain vague, regardant, à travers les mauvaises planches de l'enclos, s'éteindre dans un ciel verdâtre les suprêmes rougeurs du couchant derrière la silhouette noire des tuyaux de fabrique; tantôt, par un seul coup d'œil jeté à la fenêtre ouverte d'un rez-de-chaussée, je surprénais quelque scène d'intérieur, pittoresque et familière : — ici, une belle gaillarde de blanchisseuse approchant de sa joue son fer à repasser; — là, des ouvriers attablés et fumant dans la salle

basse d'un cabaret, tandis que, debout devant eux, un vieux bohème aux longs cheveux gris faisait vibrer dans sa chanson le mot : « Liberté! », et s'accompagnait sur une guitare couleur bouillon gras. Des Chardin, des Van Ostade.

Tout à coup, je m'arrêtai.

Un de ces tableaux intimes, soudain aperçu, avait plus vivement séduit mon regard d'observateur par sa bonhomie bourgeoise et charmante.

Elle avait l'air si heureux et si calme, dans son petit salon fané, cette bonne vieille dame en robe noire et en bonnet de veuve, plongée au fond de sa bergère de velours d'Utrecht verdâtre et abandonnant paisiblement ses mains jointes sur ses genoux. Tout, autour d'elle, était ancien et modeste, et devait avoir été conservé moins par sage économie que par religion des souvenirs, depuis le temps de sa lune de miel avec le monsieur au teint coloré, en habit à la Goethe et en gilet à fleurs, de qui le pastel ovale ornait la muraille. Les deux flambeaux allumés sur la cheminée permettaient de distinguer chacun des détails surannés du mobilier, depuis la pendule que surmontait une pêche artificielle en marbre peint, jusqu'au piano droit, de forme abolie, sur lequel jadis, jeune femme en manches à gigot et coiffée à la grecque, elle avait joué sans doute les airs de Romagnesi.

Bien certainement, une pauvre enfant unique et

bien-aimée, restée dans le célibat par tendresse filiale, veillait pieusement sur les dernières années de la veuve. C'était elle, — j'en étais sûr, — qui avait si douillettement installé là sa bonne mère, qui lui avait mis ce coussin sous les pieds, qui avait approché d'elle ce petit guéridon en marqueterie et qui y avait posé ce plateau et ces deux tasses ; et je m'attendais déjà à voir entrer, apportant le café du soir, la douce et calme fille qui devait être vêtue de deuil comme la vieille dame et lui ressembler beaucoup.

Absorbé par la contemplation d'une scène aussi sympathique et par le plaisir d'imaginer cet humble poème, je restais donc immobile à quelques pas de la fenêtre ouverte, certain de n'être pas remarqué dans la rue déjà obscure, lorsque je vis s'ouvrir une porte au fond du salon démodé et apparaître brusquement, — oh ! qu'il était loin de ma pensée alors ! — mon camarade Meurtrier lui-même, le formidable héros des joutes sur la rivière et des luttes foraines.

Un doute rapide me traversa l'esprit. Je sentis que j'étais sur le point de découvrir un mystère.

C'était bien lui ! Sa terrible main velue tenait une mignonne cafetière d'argent, et il était accompagné d'un caniche qui embarrassait sa marche, — un brave et classique caniche, le caniche de tous les aveugles à clarinette, le caniche du *Convoi du*

Pauvre, de Vigneron, le caniche tondu en lion, avec des manchettes de poil aux quatre pattes et de copieuses moustaches blanches, comme un général du Gymnase.

— Maman, dit le géant d'une voix ineffablement douce, voici le café. Je crois que tu le trouveras bon, ce soir. L'eau était bien bouillante, et je l'ai versée goutte à goutte.

— Merci, répondit la vieille dame, en roulant sa bergère vers le guéridon avec un empressement sénile, merci, mon petit Achille. Feu ton cher père disait souvent que je n'avais pas ma rivale pour passer le café... Il était si indulgent et si bon, le pauvre excellent homme!... Mais je commence à croire que tu t'en acquittes encore mieux que moi...

En ce moment, et tandis que Meurtrier versait la liqueur chaude avec le geste délicat d'une demoiselle à marier, le caniche, excité sans doute par le sucrier découvert, posa ses deux pattes de devant sur les genoux de sa maîtresse.

— A bas, Médor, s'écria-t-elle avec une indignation pleine de bienveillance. A-t-on jamais vu un animal aussi inconvenant?... Voyons, monsieur, vous savez bien que votre maître n'oublie jamais de vous donner le fond de sa tasse... Tenez-vous tranquille un instant, si c'est possible... A propos, reprit la veuve en s'adressant à son fils, tu as fait sortir cette pauvre bête, n'est-ce pas?

— Bien sûr, maman, répondit-il avec un son de voix presque enfantin. Je viens d'aller à la crèmerie chercher ton lait pour demain matin. J'ai mis à Médor sa laisse et son collier, et je l'ai emmené avec moi.

— Et a-t-il bien fait toutes ses petites affaires?

— Sois sans crainte. Il n'a plus besoin de rien.

Et, rassurée sur ce point important d'hygiène canine, la bonne dame dégusta voluptueusement son café, entre son fils et son chien, qui la regardaient tous deux avec un attendrissement inexprimable.

Assurément il était superflu d'en voir et d'en entendre davantage, et j'avais déjà deviné quelle vie de famille paisible, étroite, pure et résignée, mon camarade Meurtrier dissimulait sous ses gasconades chimériques. Mais le spectacle que me fournissait le hasard était si comique et si touchant à la fois, que je ne résistai pas au plaisir d'en jouir encore quelques minutes, et cette indiscretion me suffit pour apprendre toute la vérité.

Oui, ce type de viveur vulgaire, qui semblait échappé d'un roman de Paul de Kock, ce tireur de savate, ce despote d'estaminet et de guinguette, accomplissait simplement, courageusement, dans ce pauvre intérieur de banlieue, les sublimes devoirs d'une sœur de charité. Ce canotier intrépide n'avait guère fait de plus longs voyages que de conduire

sa mère à la messe et aux vêpres, tous les dimanches. Ce professeur de billard ne savait jouer qu'au bézigue. Ce dresseur de boule-dogues subissait l'esclavage d'un caniche. Ce *Mauvais-Philibert* était une Antigone.

III

Le lendemain matin, en arrivant au bureau, je demandai à mon camarade l'emploi de sa soirée de la veille, et il m'improvisa aussitôt, sans la moindre hésitation, une histoire de rencontre sinistre, à deux heures du matin, sur le boulevard d'Enfer, où il avait assommé d'un seul coup de poing, avec son pouce passé dans l'anneau de sa clef, un épouvantable rôdeur de barrières.

Je l'écoutai en souriant presque ironiquement et je songeai à le confondre; mais — me souvenant enfin combien est respectable une vertu qui se cache, même sous un ridicule, je lui frappai amicalement l'épaule et je lui dis, avec conviction :

— Meurtrier, vous êtes un héros!



Un Enterrement dramatique

PENDANT vingt-cinq ans, il avait joué les troisièmes rôles au boulevard du Crime ; et sa voix âpre, son nez en bec d'aigle, son œil brillant d'une lueur mauvaise, avaient même fait de lui un assez bon comédien dans cet emploi. Pendant vingt-cinq ans, vêtu de l'habit de tête-ronde et serré par le ceinturon de cuir fauve de Mordaunt, il avait reculé, avec une allure de scorpion blessé, devant la colichemarde de d'Artagnan ; drapé dans la lévite crasseuse de Rodin, il avait frotté ses mains sèches en murmurant le terrible : *Patience ! patience !* et, plongé dans le fauteuil du duc d'Este, il avait dit à Lucrece Borgia, avec un regard de côté suffisamment infernal : *Ayez soin de ne pas vous tromper... Le flacon*

d'or, Madame! Quand, précédé d'un trémolo, il faisait son entrée en scène, la troisième galerie frissonnait, et un soupir de soulagement accueillait le moment où le jeune-premier lui disait enfin : *A nous deux maintenant!* et l'immolait pour le plus grand triomphe de la vertu.

Mais ce genre de succès, qui ne se traduit que par des murmures d'horreur, n'est pas de ceux qui rendent bien séduisante la carrière dramatique; et d'ailleurs le vieil acteur avait toujours caché dans un repli de son âme l'idéal bourgeois qui est au fond de presque tous les artistes. Il souhaitait pour ses vieux jours l'aisance et la considération du boutiquier retiré; la maison de campagne où l'on s'attable en famille, devant un melon, sous la tonnelle; les soirées à gâteaux, l'hiver; sa fille élevée au couvent; son fils en uniforme de polytechnicien; la croix d'honneur.

Or, quand nous eûmes occasion de le connaître, il avait déjà presque réalisé son rêve.

A la suite de la faillite du théâtre où il était engagé depuis longtemps, des capitalistes avaient songé à lui pour relever l'entreprise. Avec de l'ordre, du bon sens, une grande pratique de son métier, un instinct littéraire assez juste, il était devenu un excellent directeur. Il possédait des rentes sur le Grand-Livre, une villa à Montmorency; son fils achevait ses études à Sainte-Barbe;

sa fille venait de sortir des Oiseaux; et, si les malices des petits journaux avaient retardé sa nomination dans la Légion d'honneur, en rappelant chaque année, aux environs du 1^{er} janvier, ses anciens ravages dans les avant-scènes, jadis, quand il jouait les « rôles à collants », il pouvait espérer que le ruban rouge ne tarderait pas à fleurir sa boutonnière. Il avait bien conservé quelques habitudes de cabotin, comme de tutoyer tout le monde et de se teindre les moustaches; mais, comme il était, en somme, bon, honnête et serviable, il avait conquis l'estime et l'amitié de tous ceux qui l'approchaient.

Aussi ce fut avec une peine très sincère que tout le monde dramatique apprit un jour l'affreux malheur qui venait de frapper ce brave homme. Sa fille, une enfant de dix-sept ans, était morte subitement d'une fièvre cérébrale.

Nous savions quelle adoration il avait pour cette enfant, comment il l'avait élevée dans les principes les plus sévères de famille et de religion, loin du théâtre, un peu comme Triboulet cache sa fille Blanche dans la petite maison du cul-de-sac Bucy. Nous avions deviné que toutes les ambitions et les espérances de cet homme reposaient sur la tête de cet être charmant, qui, tout près de la corruption des coulisses, avait grandi dans l'innocence et dans la pureté, de même que parfois, dans l'herbe rare

des faubourgs, on voit une fleur des champs croître à la porte d'un bouge.

Un des premiers nous nous rendîmes au funèbre rendez-vous que nous avait assigné le billet bordé de noir.

Devant la maison mortuaire, le menu peuple des environs encombrait la rue, attiré par les pompes de l'enterrement de première classe commandé par le vieux comédien, qui avait conservé le goût de la mise en scène jusque dans sa douleur. Le corbillard magnifique et les nombreuses voitures de deuil, aux chevaux drapés et empanachés, stationnaient déjà le long du trottoir et, sous la porte, dans l'ombre des lourdes draperies frangées et écussonnées d'argent, parmi les scintillements de la chapelle ardente, entre deux béguines lisant des prières dans leurs eucologes, le cercueil massif se dessinait sous son drap blanc, chargé de bouquets de violettes de Parme.

Tout en nous promenant parmi la foule, nous remarquâmes bientôt les groupes formés par ceux qui, comme nous, attendaient le départ du convoi. Il y avait là presque tous les comédiens et toutes les comédiennes de Paris, qui étaient venus rendre le dernier devoir à la fille de leur camarade. Rien n'était plus naturel, sans doute ; mais nous n'en éprouvâmes pas moins un sentiment étrange en voyant autour du cercueil de cette pure jeune fille,

qui avait exhalé son dernier soupir dans une prière, la réunion de tous ces visages marqués par la flétrissure du théâtre.

Ils étaient tous là : les premiers rôles, les comiques, les amoureux, les traîtres; elles ne manquaient aucune : les soubrettes, les duègnes, les coquettes, les ingénuités. Drapé dans un paletot-sac et coiffé d'un feutre d'où débordaient ses longs cheveux gris, le superbe aventurier de tous les drames de cape et d'épée s'adossait au contre-vent d'une boutique, dans son attitude familière, et croisait les bras pour montrer ses belles mains; tandis qu'un petit vieux au masque chiffonné de paille lui parlait vivement, en le tenant par un bouton, de cette voix grasse et éraillée qui nous avait fait si souvent pouffer de rire. A côté du jeune-premier séculaire, qui, sanglé dans sa redingote trop courte et dans son pantalon collant à sous-pieds, massait de sa main gantée les boucles trop noires de ses cheveux, un grand gaillard, d'une beauté de modèle, n'avait pas voulu renoncer, même pour ce jour-là, à ses excentricités de costume, et se carrait dans une cape de velours noir et dans ses bottes à l'écuyère. Oh! comme elles paraissaient tristes, vieilles et fatiguées, au jour gris de ce matin d'hiver, toutes ces têtes pathétiques, gracieuses ou risibles, que nous n'étions habitués à voir que transfigurées par le prestige de la scène!

Les mentons étaient devenus bleuâtres sous le rasoir trop fréquent, les cheveux rares et secs sous le fer chaud du coiffeur, les peaux rugueuses sous l'action mordante des onguents et des vinaigres, et les yeux atones, brûlés par la lumière de la rampe, clignotaient, presque rétractiles, comme ceux des hibous au soleil.

Les femmes surtout faisaient pitié. Forcées, par extraordinaire, de se lever de très bonne heure, et n'ayant pas trouvé le temps exigé pour leur savante et minutieuse toilette, elles se tenaient par groupes de quatre ou cinq, frileuses et emmitouflées sous les manteaux de fourrure, les manchons et les triples voilettes noires. Malgré le petit bout de maquillage fait à la hâte, elles étaient méconnaissables, et il nous fallut un effort de pensée pour retrouver en elles un souvenir de ce sublime sérail des théâtres parisiens, exposé tous les soirs aux désirs de plusieurs milliers d'hommes. Sur tous ces types charmants apparaissaient les stigmates de la lassitude et de l'âge. Les uns s'ossifiaient dans une maigreur fanée ; les autres s'alourdissaient d'une graisse malsaine et adipeuse. Les rides rayaient les fronts et étoilaient les tempes ; les lèvres étaient livides, les yeux cernés de plomb ; le teint surtout effrayait : ce teint uniforme, morbide et empoisonné, œuvre du rouge végétal et du blanc gras. Cette grosse commère à l'encolure de

bourgeoise, à qui l'on eût rêvé un cabas, c'était la reine terrible et fatale des grandes œuvres romantiques, et cette petite personne blonde et pâlotte, si fade sous ses dentelles, et qu'aurait si bien complétée le rouleau de toile cirée de la maîtresse de piano au cachet, c'était l'exquise ingénue que tous les vaudevillistes avaient mariée au dénouement de leurs pièces. Il y avait là des regards mourants de lorette à l'hôpital, des airs de tête de vieille copiste du Louvre, des sourires de Célimène macabre.

Bientôt arrivèrent dans des fiacres les fonctionnaires de l'administration des théâtres, en gants noirs et en habit, avec un air de tristesse officielle; les jeunes reporters, saute-ruisseau du journalisme, regardant tout le monde sous le nez, en prenant des notes; les auteurs dramatiques, les feuilletonnistes du lundi; enfin tous ces êtres nocturnes, éreintés et blasés, qu'on est convenu d'appeler le *Tout-Paris des premières*.

Les groupes devinrent plus compacts, des conversations animées s'engagèrent. D'anciens camarades se retrouvaient. On échangeait des poignées de main; on reprenait, vu la circonstance, ses sourires de cordialité; des femmes s'embrassaient à travers le voile.

Au passage on saisissait des lambeaux de dialogue, tels que ceux-ci : *Quand passe la machine de chose ? — Étais-tu hier à la première des Variétés ?*

Des termes de coulisses étaient entendus : *Mes moyens, mon charme, mon physique*. Il se faisait même des affaires. Un nouveau directeur était très entouré; une vieille actrice organisait son bénéfice.

Tout à coup, il se fit un mouvement dans la foule. Les croque-morts venaient de placer le cercueil dans le corbillard et les jeunes filles de la confrérie de la Vierge, dont était la morte, se rangeaient, voilées de blanc, sur deux lignes, aux côtés du char funèbre. Précédé d'un maître de cérémonies en bas de soie et le tricorne à la main, le pauvre père avait paru sur le trottoir, en grand deuil, en cravate blanche, bouleversé de douleur et soutenu par des amis.

Le convoi se mit en marche et l'on arriva à la paroisse, heureusement tout proche.

On dit une grand'messe en musique qui n'en finissait pas. Il faisait trop chaud dans l'église bondée de monde, et l'inattention était générale. Des gens, qui ne s'étaient reconnus que là, se saluaient de loin d'un léger mouvement de tête; des entretiens à voix basse s'échangeaient; quelques jeunes acteurs prenaient des attitudes, en se tournant du côté des femmes, et des pituites répondaient aux *Dominus vobiscum* chevrotés par le prêtre. A l'élévation, derrière l'autel, éclata un magnifique *Pie Jesu* chanté par un baryton célèbre qui n'avait jamais mis dans sa voix plus de langueur amoureuse.

Dans les bas-côtés, les petites gens du quartier, se hissant sur la pointe du pied et s'accrochant à la balustrade, se montraient du doigt les célébrités.

L'office terminé, le long défilé commença, et tous allèrent, au seuil de l'église, jeter quelques gouttes d'eau bénite sur la bière, et serrer la main du vieil acteur, qui, brisé de désespoir et ayant à peine la force de tenir son chapeau, s'appuyait contre un pilier.

Ce fut le moment le plus horrible.

Emportés par l'habitude de « jouer la situation », tous ces gens de théâtre mirent dans la marque de sympathie donnée à leur ami le caractère de leur emploi. Le premier-rôle s'avancait gravement, posait sa tête de trois quarts, et jetait « le regard à la destinée ». L'ancien tragédien à barbe grise prenait une mine stoïque et n'oubliait pas de « vibrer » en prononçant un mâle : *Du courage !* Le pâtre s'approchait, trottinant, secouant la tête en faisant trembler ses joues et murmurait : *Ma pauvre vieille !* Et la reine de féerie, prise d'un attendrissement de femme galante, se jetait avec emphase au cou du malheureux père, qui, le visage boursoufflé, les yeux sanglants, la lèvre pendante, noircissait sa figure et ses mains gantées de blanc avec la teinture de ses moustaches, délayée par les larmes.

Et pendant ce temps-là, à quelques pas de cette

scène grotesque et sinistre, nous pouvions voir, — dernier mot de l'antithèse, — les blanches jeunes filles de la confrérie agenouillées sur les chaises les plus rapprochées du cercueil de leur compagne, et qui pour elle sans doute demandaient à Dieu, dans leur naïve et virginale prière, le paradis qu'elles pouvaient rêver ; un joli paradis du style jésuite, tout en bois sculpté et doré et en marbre polychrome, où l'on voit au fond, dans une lumière de transparent et de trompe-l'œil, la Vierge couronnée d'étoiles, avec le serpent sous ses pieds, tandis que de petits chérubins font voler au-dessus de sa tête une banderolle d'azur, sur laquelle ces mots flamboient : *Ecce Regina Angelorum.*





En Bretagne

(NOTES DE VOYAGE)

Nantes, 2 août 1880.

EN arrivant à Nantes, je ne savais à quel hôtel descendre, quand, sur l'un des omnibus alignés le long du trottoir de la gare, cette adresse, bien faite pour séduire un poète : *Hôtel de la Fleur*, me décida. Je confiai donc à cette voiture, qui portait un nom si odorant et si printanier, mon bagage et ma personne, et elle me conduisit... à côté de la Poissonnerie.

Je ne veux pas médire de l'*Hôtel de la Fleur*, où j'ai trouvé bon lit et bonne table et où j'ai été servi

— ô province! — par un garçon à moustaches; mais l'ironie de l'antithèse, la mystification du contraste que présentent l'enseigne et la situation de cette estimable auberge, m'ont paru digne d'être nôtées... Et voilà que je pense à ces chercheurs d'idéal qui suivent les femmes par les rues et imaginent, sans essayer de les vivre, tant de romans d'une heure. Parfois, bien rarement, foudroyés par le regard ingénu de deux yeux de violette, ils surmontent leur timidité, osent se pencher vers une oreille rougissante et y murmurer quelques mots émus. Hélas! on ne leur répond que par une insulte de harengère ou par un consentement plus infâme encore.

Eux aussi, ils ont pris l'omnibus de l'*Hôtel de la Fleur*.

3 août.

Nantes, avec ses quais nombreux et ses aristocratiques maisons du XVIII^e siècle aux beaux balcons de fer forgé, a fort grand air. J'ai admiré ici ces coins toujours charmants de marine et de paysage où des bateaux de mer semblent glisser sur une prairie, où les branches des arbres se mêlent aux vergues des navires; et je me suis rappelé

ce poème allemand dans lequel un sapin, vieilli sur les Alpes, regrette de n'avoir pas été transformé, comme il pouvait l'être, en mât d'artimon ou de misaine et de n'avoir pas couru le monde, tandis qu'un autre sapin, devenu le grand mât de quelque goëlette, est fatigué des longues traversées et regrette sa montagne natale. Idée ingénieuse et vraie, qu'on peut rapprocher des belles *Nostalgies d'obélisques*, de Théophile Gautier. Qui donc, en effet, est content de son sort? Quelques rares sages peut-être, et un grand nombre de sots, fort heureusement pour eux.

Deux noms sont également célèbres à Nantes, bien qu'à des titres très différents : celui de Carrier et celui de Cambronne. On montre au voyageur la maison où logeait l'horrible proconsul de la Convention et, sur la plus belle promenade de la ville, se dresse en bronze le Léonidas du Dernier Carré, dans le désordre du combat, serrant sur son cœur l'aigle de la Grande-Armée. Bien que Victor Hugo ait demandé pour le général Cambronne la permission de « déposer du sublime dans l'histoire », et que, naguère, un membre de nos Assemblées ait fait entrer violemment dans la langue parlementaire le mot héroïquement rabelaisien attribué, par une assez vraisemblable légende, à l'intrépide colonel des grenadiers, l'inscription de son monument a adopté la version décente et cicéronienne : *La*

Garde meurt et ne se rend pas. Peu importe d'ailleurs. Quoi qu'il ait pu dire le soir de Waterloo, Cambronne est admirable, et, dans ce siècle de popularité si facilement acquise, par ce temps où l'on galvaude le marbre et où l'on prostitue l'airain, cette statue fait plaisir à voir.

Elle réconcilie avec l'humanité, dont le souvenir de Carrier inspirerait l'horreur. Et cependant, qui sait ! Ce monstre qui fit périr tant d'innocents en quelques mois, par la guillotine, par les noyades, par les fusillades en masse, se prenait peut-être pour un grand citoyen, pour un Brutus ou un Lorenzaccio sacrifiant jusqu'à sa mémoire à une cause juste et généreuse. Hélas ! quand on songe à toutes ces querelles politiques et religieuses qui ensanglantent l'histoire depuis tant de siècles, et dans lesquelles les victimes ne valent guère mieux que les bourreaux, on se sent le cœur gagné par le froid mortel du scepticisme. Il reste encore, par bonheur, quelques sentiments, forts et simples comme des instincts, qui ne trompent jamais l'homme sur ses devoirs. C'est à l'un des plus purs et des plus puissants d'entre eux qu'obéissait Cambronne en répondant par un défi dernier au triomphe immoral du nombre et de la médiocrité sur l'héroïsme et sur le génie, et la France vaincue a jeté son cri de protestation indignée par la bouche de cet obscur soldat. Voilà l'exemple qu'on peut

toujours suivre, l'appel de la conscience auquel on peut toujours répondre! Il est légitime d'hésiter entre tous ces partis qui vous sollicitent et vous disent : **Je suis la vérité, je suis la justice!** car, si l'on considère leur passé, on y découvre les mêmes crimes. Mais si le citoyen a le droit de rester sourd aux harangues des tribuns, il faut qu'il réponde toujours aux trompettes d'alarmes sonnant pour la patrie en danger; s'il peut s'absenter du *forum*, il doit dire : **Présent!** les jours de bataille.

J'ai salué très bas la statue du général Cambronne.

Saint-Nazaire, 4 août.

Des moulins tournaient tout le long de ma route, depuis les plaines des environs de Paris jusqu'aux dunes de l'embouchure de la Loire; et, dans le grand bassin de Saint-Nazaire, qui est sous ma fenêtre, je vois des bâtiments de toutes sortes, depuis le grand trois-mâts qui vient de traverser l'Atlantique jusqu'à cette humble barque de pêche sur laquelle un mousse aux pieds nus, accroupi près du bordage, raccommode un vieux filet.

Les premières choses, indispensables à la vie, qu'a créées le génie de l'homme ont toutes un ca-

ractère d'harmonie et de beauté. Le vase le plus grossier des temps les plus reculés est déjà une pure œuvre d'art. Le premier soc de charrue qui a brillé dans le sillon, aux rayons obliques du couchant, a rendu rêveur le premier artiste, comme aussi la première épée, hélas ! qu'un guerrier a fait étinceler au soleil, le matin d'un combat. Mais, parmi ces inventions primitives, le moulin et le navire ont conservé, d'une façon particulièrement frappante, l'élégance et la grâce de leur forme antique ; et c'est toujours avec une poétique émotion que j'admire et que je compare ces deux objets ailés, dompteurs du vent, frères des oiseaux.

5 août.

J'ai fait l'excursion traditionnelle : le Croisic, le Bourg-de-Batz et Guérande.

Rien à dire du Croisic, où l'on arrive à travers un désolé paysage de dunes et de marais salants. C'est un Trouville nantais, un bain de mer provincial. Je n'ai déjà qu'un goût fort médiocre pour les plages à la mode où les Parisiens transportent, tous les étés, leurs ridicules raffinés, et les polkas du ca-

sino me semblent un fâcheux accompagnement au bruit de la mer qui monte. Pourtant Dieppe et Étretat ont leur raison d'être ; les boulevardiers endurcis s'y retrouvent comme à une *première* des Variétés ; mais il y fait moins chaud et le bruit de l'Océan sur les galets est, en somme, plus agréable que la voix du comédien Baron. Enfin, cette combinaison satisfait les gens qui, tout en aimant les grands spectacles de la nature, veulent avoir leur *Figaro* dans l'après-midi et y lire le compte rendu de la tempête qu'ils ont vue la veille. Mais le Croisic n'est qu'une copie maladroite de ces succursales marines des dimanches de courses ou des « mardis » du Théâtre-Français. Le *high-life* breton est médiocre, et les femmes d'armateurs et de marchands de sardines ne s'habillent pas chez la bonne faiseuse.

J'ai donc pris « un berlingot » et je me suis fait conduire à Guérande par le Bourg-de-Batz. On y admirait autrefois, disent les Guides, les splendides costumes des paludiers. Il y en a encore quelques-uns... dans des armoires, et on les montre aux touristes, moyennant quarante sous. Je n'ai pas encouragé cette industrie locale faite pour irriter tout sincère ami du pittoresque, et j'ai poussé sans m'arrêter jusqu'à Guérande.

Là, une merveille m'attendait. Guérande est supérieure à sa renommée et à la belle description

qu'en a donnée Balzac dans *Béatrix*. J'ai fait le tour de ses boulevards plantés d'arbres géants; j'ai suivi ses remparts écroulés, où des chênes poussent entre les créneaux, ses fossés verdis par les lentilles d'eau et fleuris par les nénuphars; j'ai passé sous ses portes fortifiées et flanquées de tours, parcouru ses rues désertes, où le pied sonne sur les pavés encadrés d'herbes, visité son église gothique, toute ruinée, sentant la cave, et j'ai trempé mon doigt dans l'eau glacée du bénitier. Tout ce que la province a de pénétrante poésie est résumé là, et il semble que le bonheur habite aussi bien dans ces mesures populaires que dans ces antiques hôtels qu'orne un écusson mutilé. Je me suis longtemps promené dans la cité féodale. Enivré de calme, de solitude et de silence, j'imaginai déjà une vie tout entière, lentement, doucement, paisiblement vécue dans ces ruines verdoyantes, une existence mélancolique sans chagrin, monotone sans ennui, remplie seulement par d'humbles travaux et de chers devoirs, et je méditais la pensée si profonde de Chateaubriand : « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. » Rien ne venait troubler ma délicieuse impression. Je n'avais pas voulu remarquer les boutiques du libraire et du pharmacien; je n'avais rencontré personne en chemin. A peine avais-je aperçu, sous l'ombre de quelque porte, le bonnet blanc d'une aïeule, ou vu

passer, dans le lointain d'un carrefour, un prêtre à cheveux blancs, boiteux et portant son livre.

Tout à coup, sur le mur d'une halle vide, une énorme affiche, peinte en bleu, frappa mes regards : c'était celle du *Moniteur des tirages financiers*. Le monde moderne, dans ce qu'il a de plus immoral : l'agiot, et de plus laid : l'affichage, se rappelait brutalement à moi. Le charme était rompu. Je me figurais les maisons nobles de Guérande vendant les domaines des aïeux pour acheter des Bons Turcs, et les paysans prenant les honnêtes écus amassés par leurs père et mère au fond des vieilles armoires de chêne et les portant à la caisse de quelque Philippart.

J'ai quitté Guérande tout soucieux, et je n'ai retrouvé ma sérénité que le soir, dans le wagon qui me ramenait à Saint-Nazaire ; car je voyais, à travers la vitre, ce qui ne sera jamais souillé par aucune affiche, une admirable nuit d'été. Le ciel, d'un noir profond, intense, était poudreux d'étoiles, mitraillé d'astres, criblé d'étincelles. Au loin, sur la Loire, les phares luttaient de clarté avec les constellations. Et cette belle nuit m'a fait songer aux coquettes créoles qui, pour rêver le soir sous les vérandahs, mettent des vers luisants dans leurs cheveux noirs.

Auray, 5 août.

Vannes et Auray ne seraient que de grands villages, sans leurs vieilles maisons; mais ces deux jolies villes en possèdent un grand nombre, et des plus pittoresques, les unes laissant voir dans leur plâtre leurs charpentes en forme de croix, les autres cuirassées d'ardoises, quelques-unes à tourelles d'angle, d'autres ornées de figures grotesques en pierre sculptée ou en bois peint, toutes avec le haut pignon, la boutique à auvent et les deux ou trois étages surplombant les uns sur les autres. Dans ce genre, la place Henri IV, à Vannes, est particulièrement curieuse et intéressante. Trois ou quatre ruelles tortueuses y aboutissent, et le fin clocher à jour de la cathédrale, gris dans le ciel bleu, semble jeter un regard indiscret au milieu de cette réunion de toits pointus. On est transporté ici en pleine vieille France. C'est le vrai décor d'une comédie de Molière, et, sur cette place, presque toujours solitaire, on est tout surpris de ne pas voir déboucher le seigneur Géronte, claudiquant sur sa grande canne, et le subtil Scapin portant sous son bras le sac dans lequel il va faire entrer le crédule vieillard, afin de lui donner la bastonnade classique.

D'ailleurs, la Bretagne doit être la joie des antiquaires. Pas de bourg, pas de hameau qui n'ait son antique église, recommandée par le *Guide Joanne*. Très médiocre archéologue, je laisserai dans le dictionnaire de Viollet-le-Duc les trois ordres du gothique, et je ne m'embrouillerai pas dans le rayonnant et le flamboyant. Mais je note au passage l'aimable rencontre de tous ces grêles clochers de campagne, bons vieux nids d'*Angelus* et d'hirondelles, qui laissent voir l'azur à travers leurs dentelles de pierre et montent droits dans le ciel, comme pour indiquer son chemin à la prière.

Deux déceptions, par exemple, ce sont Sainte-Anne d'Auray et les alignements de Carnac.

Un architecte au goût du jour, quelque prix de Rome dont je veux ignorer le nom, a construit, sur les lieux du fameux pèlerinage, un édifice moderne, tout battant neuf, d'un luxe déplacé, sans caractère aucun, et où je ne croirai jamais qu'aucun miracle s'accomplisse. Cependant, sainte Anne paraît avoir eu beaucoup à faire, dans ces derniers temps, si l'on en juge par les nombreux *ex-voto* pendus aux murs de son sanctuaire. Ce sont, pour la plupart, d'horribles croûtes, badigeonnées par des peintres d'enseignes et représentant un navire en détresse ; un malade dans son lit, avec table de nuit et bonnet de coton ; un enfant tombé sous la roue d'un moulin, etc., etc., tous sauvés par sainte

Anne, bien entendu. La sottise et l'intolérance de la plupart des libres-penseurs me rendraient volontiers superstitieux, et je ne fais aucune difficulté d'admettre les idolâtries locales et les fétichismes de clocher. Je suis prêt à soutenir devant les Voltairiens à la mode l'efficacité des indulgences et de l'intervention des saints, et je prendrai, quand on voudra, un bain d'eau de Lourdes pour déplaire à un esprit-fort. Mais il faut être sincère avant tout. Je confesse donc que la laideur des hommages rendus à sainte Anne d'Auray m'a fait oublier leur touchante bonne foi, et que j'ai été moins frappé par leur naïveté que par leur ridicule. Je m'en accuse avec contrition, — *meâ culpâ, meâ maximâ culpâ!* — et, pour que ce péché d'artiste me soit pardonné, je m'adresse à saint François d'Assise, mon bienheureux patron, que son joli talent de charmeur d'oiseaux m'a toujours rendu singulièrement sympathique.

Les célèbres *dolmen* de Carnac doivent être d'un puissant intérêt pour l'archéologue et le collectionneur de haches de pierre et autres mystifications celtiques; mais ils laissent froid le touriste ignorant. Les soldats païens qui poursuivaient saint Cornély, et que, selon une respectable tradition, l'apôtre de l'Armorique pétrifia dans leur ordre de bataille, n'offrent plus aujourd'hui que quelques rangées d'assez gros cailloux, qui ressemblent aux

chicots ébréchés de la mâchoire d'un monstre fossile. C'est une ruine sans grandeur et que je regretterais d'être allé voir, si je n'avais trouvé, par compensation, le beau panorama de la baie de Quiberon et si je n'étais rentré à Auray, vers la tombée de la nuit, à travers la mélancolie des landes désertes, où le vent du soir faisait courir des frissons sinistres dans les ajoncs flétris. C'est là que mon scepticisme parisien aurait mérité une leçon des nains et des korrigans, qui doivent évidemment prendre leurs ébats dans ces parages, à cette heure douteuse et inquiétante du crépuscule. Mais je suis forcé d'avouer que je n'ai été la dupe d'aucun feu follet, que je ne suis devenu le jouet d'aucun ronae infernale. Nul saule, à la silhouette difforme, n'a tendu des bras effrayants pour me saisir, et, en passant près des lavoirs, je n'ai pas aperçu la moindre lavandière battant son linceul au clair de la lune. J'en exprime ici mon regret, étant, au fond, encore un peu romantique, bouzingot et mil-huit-cent-trente.

Auray, 6 août.

Jusqu'ici, je n'ai point vu de costumes d'hommes. Les cultivateurs de ce pays n'ont conservé,

du moins dans leur tenue ordinaire, que le chapeau rond à larges bords, orné d'un ruban de velours noir. C'est insuffisant comme couleur locale. Les femmes, au contraire, sont plus fidèles à la tradition, et les jours de marché, paraît-il, les connaisseurs peuvent distinguer, à la différence de leurs bonnets, les paysannes des diverses communes d'alentour. Je n'entreprendrai pas cette longue étude ; mais j'ai été frappé, comme le serait du reste l'observateur le plus superficiel, par le caractère monastique des coiffures féminines, dans toute cette partie du Morbihan. Ce ne sont que bonnets de nonnes et cornettes de religieuses ; et les visages le plus souvent graves et recueillis des campagnardes ajoutent encore à l'illusion. C'est au point que toutes les auberges me font l'effet d'un couvent, toutes les tables d'hôtes d'un réfectoire ; car j'y suis servi par des carmélites ou par des oblates. Je dois faire un effort pour ne pas les appeler « ma mère » ou « ma sœur », selon qu'elles sont jeunes ou vieilles ; je suis scandalisé que le commis-voyageur, en train de « faire la Bretagne », qui s'assied en face de moi, ne se signe pas pieusement et ne dise pas le *Benedicite* avant de manger sa soupe ; et, ce soir même, la servante de l'hôtel, qui ressemble à un portrait d'abbesse peint par Philippe de Champagne, m'a proposé du ragoût de mouton avec un petit murmure si discret, si clérical, que j'ai

cru qu'elle marmottait un *oremus* et que j'ai été tenté de lui répondre : *Amen !*

Concarneau, 7 août.

Arrivé à Quimperlé par une averse qui justifiait à merveille le fameux proverbe du Breton, résigné au mauvais temps : « Quand il pleut tous les jours, c'est trop ; quand il pleut tous les deux jours, ce n'est pas assez », je me suis mis en quête d'une voiture pour me rendre à Concarneau. Je n'ai trouvé qu'une carriole mal couverte, mais elle m'a conduit, au trot paysan d'un gros cheval gris, par une route charmante, où j'ai aperçu, à travers le brouillard de la pluie, une succession de sites inoubliables. Ce sont de touffus et humides paysages, se creusant en profondes vallées, se dressant en hautes collines, d'un aspect étrangement énergique, d'une verdure presque noire. J'entre ici dans la vraie Bretagne, dans *la terre de granit recouverte de chênes* qu'a chantée Brizeux, dans le Finistère à la fois fertile et sauvage.

A Pont-Aven, un village situé à moitié chemin, on a dételé pour déjeuner, se sécher un peu au feu de la cuisine et donner deux heures de repos au cheval. C'est une halte exquise, un pays presque

trop joli, avec des bateaux de mer et des moulins sur l'eau perdus dans un fouillis de feuillage. Ce coin charmant, ce décor d'opéra-comique, a déjà attiré toute une colonie d'artistes et d'Anglais. A l'auberge, les murs de la salle à manger sont ornés, comme à Marlotte ou à Barbizon, d'esquisses *faites de chic*, les unes vertes comme un plat d'oseille, les autres rissolées comme un macaroni au gratin ; et, en déployant ma serviette, je vois à l'autre bout de la table une famille d'outre-Manche, — le père, la mère et les enfants, tous roux comme carotte, — installée autour de la théière nationale.

Amateurs de voyages paisibles, hâtez-vous d'aller à Pont-Aven, car, avant peu, les peintres et les touristes auront rendu l'endroit inhabitable. Si ce sont les paysagistes qui l'emportent, derrière chaque rocher, au pied de chaque arbre, on découvrira un rapin occupé à « piger le motif » ou à fumer sa pipe d'après nature ; le soir, des charges d'atelier seront exécutées au dessert, — symptôme alarmant ! l'hôtel possède déjà un piano, — et des cocottes ayant posé « l'ensemble » dans les ateliers du boulevard Pigalle promèneront leurs toilettes de canotières dans les genêts en fleur, et mettront, comme diraient les romanciers naturalistes, un coin d'Asnières dans le paysage breton et un coup de Bullier dans l'honnête village. Si, au contraire, le tourisme anglais prend le dessus, Pont-Aven se

peuplera de *miss* aux longs pieds hideusement fagotées, et de *boys* aux gros mollets qu'on verra passer tous les dimanches, à l'heure du *divin office*, en vestes courtes et en chapeaux tuyaux de poêle; dans une délicieuse prairie, où paissent aujourd'hui quelques vaches noires et blanches, près d'un torrent qui chante sur les pierres, on établira un jeu de crockett, et la place de l'Église, pleine encore à présent du silence et du calme champêtres, sera traversée par de hideuses voiturées de voyageurs en habits gris, ayant tous un *cook's-ticket* dans le galon de leurs chapeaux.

Tout heureux d'avoir vu Pont-Aven avant ce malheur très prochain, je me suis remis en route. Le ciel avait fermé ses écluses, et une âpre brise marine avait remplacé la pluie. Aussi ventait-il ferme quand je suis arrivé à Concarneau; la mer, d'un vert sombre de pâturage, était broutée par tous ses moutons; les embruns montaient à l'assaut des fortifications de la Vieille-Ville, qu'un seul pont réunit à la terre-ferme; et, le long des quais du petit port, où les barques dansaient en mêlant leurs mâts, les pêcheurs, n'ayant pu sortir par ce gros temps, fumaient et regardaient l'horizon. J'examinais ces bonnes figures de loups de mer, vrais jambons cuits par le soleil et salés par le vent du large, lorsque m'est apparue une femme de l'endroit, coiffée de son mirifique et superbe bon-

net. Vous allez dire que je ressemble au philosophe du *Mariage forcé* et que je m'attarde dans le chapitre des chapeaux. Mais le bonnet de Concarneau est vraiment extraordinaire et mérite une mention spéciale. C'est tout un édifice compliqué de toile, de mousseline et de rubans, quelque chose de triomphal, de flottant et de pavoisé, et l'on ne saurait mieux le comparer, dans ce pays de hardis marins, qu'à une frégate marchant vent arrière et ayant joyeusement déployé ses voiles, ses focs et ses bonnettes. J'ai vu passer toute une escadre de ces gentilles frégates dans les rues de Concarneau, et je vous assure qu'il en est plus d'une avec qui l'on serait bien aise de naviguer de conserve.

Quimper, 8 août.

De Concarneau à Quimper, la campagne semble un parc, tant elle est verdoyante et fleurie. J'ai trouvé par ici les derniers vestiges du costume breton, et les paysans qui me tiraient leurs grands chapeaux sur la route portaient tous l'habillement complet en drap bleu, avec la veste sans manches, dessinant par une broderie les deux omoplates. Devant le beau portail de Saint-Corentin, j'ai enfin ren-

contré un vieux paysan à qui ses longs cheveux blancs et ses larges *bragou-bras* de toile grise donnaient tout à fait l'apparence d'un des héros obscurs de la chouannerie, d'un des farouches et intrépides compagnons de Jean Cottereau et de Jambe d'Argent. Mais les *zouaves*, comme on les appelle par moquerie dans le pays, deviennent plus rares de jour en jour, et quelques vieilles gens seuls, attachées aux antiques usages, osent encore porter la large culotte. Je ne voudrais point passer pour un éternel *laudator temporis acti*, ni tomber dans le ridicule des bourgeois qui regrettent les diligences, commodément installés sur les coussins d'un express. Qu'il me soit permis cependant de déplorer la disparition des anciens costumes; car je sais, hélas! comment on les remplace, et, dans un récent voyage en Basse-Normandie, j'ai constaté que les jeunes villageois, voulant se mettre à la mode de Paris, avaient adopté la casquette de soie soufflée comme un baillon et la blouse de toile bleue longue comme une jupe, parure obligée des Lauzun de l'Élysée-Montmartre et des Fronsac du boulevard de Grenelle.

En flânant dans Quimper, il m'est venu une réflexion mélancolique.

Qu'elle était paisible, la rue étroite et escarpée où je me trouvais seul! La double perspective des maisons à pignons se découpait sur un ciel d'un

bleu tendre, sans un nuage, où montaient, là-bas, les deux flèches de la cathédrale. Personne aux fenêtres, ornées de pots de géraniums qui jetaient sur les murs gris quelques touches d'écarlate; personne dans la vieille boucherie, à l'auvent de laquelle un mouton éventré pendait à un croc de fer, montrant ses chairs roses; ni dans la boutique du drapier, où, sur la pile de pièces d'étoffes mises à l'étalage, un chat gris, les pattes sous son ventre, me regardait fixement avec ses yeux verts. Au fond d'un porche sombre, dans la cour d'une hôtellerie, sous une charrette dételée qui dressait en l'air ses deux brancards, une poule noire, suivie de son peloton de poussins, donnait dans le fumier des coups de bec pressés, vifs comme un tic, et son gloussement doux était le seul bruit qu'on entendit. Quel silence calmant ! quelle solitude reposante ! Il semble que, dans ce milieu tranquille, il ne puisse pas exister une âme inquiète, un esprit troublé. Ici, sans doute, la vie intellectuelle est nulle. L'artiste, le poète, y mourrait d'isolement et d'ennui. Si un jeune homme entrevoit un idéal, conçoit un rêve, il s'en va bien vite, attiré par l'irrésistible mirage de Paris. Mais, du moins, aux heures de fatigue et de découragement, le fugitif peut revenir dans sa petite ville, s'y retremper dans une existence végétative, prendre un bain de paresse. Parisien de Paris, ayant toujours respiré

son atmosphère de fièvre, je n'ai jamais pu faire cette halte exquise; mon enfance et ma jeunesse ont ignoré le charme des vacances. Le tourisme auquel de temps à autre ma débile nature demande quelques semaines d'air pur et de libre course ne donne point l'ivresse du retour dans le pays aimé, la joie des souvenirs évoqués, l'attendrissement devant les doux paysages et les chers visages reconnus. Il me manque donc une des plus poétiques et des plus profondes impressions de la vie; et, l'autre jour, à Quimper, en me promenant dans une ruelle solitaire, j'ai envié les provinciaux exilés qui luttent et qui travaillent comme moi dans la grande ville; car ils ont tous, eux, dans quelque coin de la douce France, un asile pour se reposer, un gîte pour mourir.

Audierne, 9 août.

Pour aller à Audierne, et de là à la Pointe-du-Raz, j'ai pris le classique courrier de nos pères, la traditionnelle voiture jaune tirée par de maigres chevaux qui courent comme des rats, surchargée d'une pyramide branlante de malles et de colis et conduite à coups de fouet tapageurs par un con-

ducteur en ribote qui s'acquitte d'une commission dans tous les cabarets. La route traverse un pays superbe. Plongées jusqu'au ventre dans la luzerne des gras pâturages, les vaches noires, ces bonnes laitières qui fournissent le délicieux beurre salé qu'on sert ici dans toutes les hôtelleries, vous regardent d'un air étonné par-dessus les haies plantées d'épines, de houx et de petits chênes aux branches rageuses. De distance en distance, de verts chemins, tapissés d'herbe humide, s'enfoncent sous l'obscurité d'une double rangée de vieux ormes. A chaque pas, des coins de tableaux tout faits : les rencontres de la campagne ; quelques bonnes femmes en sabots, tirant une chèvre par sa corde le long des vaines pâtures ; un lavoir sous les saules, égayé par le bruit des battoirs et le bavardage des laveuses ; ou bien, échelonnés sur l'escalier en ruine d'une chaumière où les branches fantasmiques d'un rosier blanc montent à l'escalade d'un vieux mur, des groupes d'enfants, fillettes en grands bonnets et garçonnets en chapeaux ronds, ayant tous l'air de petits vieux.

A moitié chemin, à la fourche de la route de Douarnenez, qu'on laisse sur la droite, on longe une anse formant rivière où le flot apaisé de la baie monte à la marée haute et baigne de son eau verte et pure le pied des magnifiques arbres qui sont au bord. C'est doux et beau comme un lac

de Suisse, surtout si, comme moi, on passe là quand le couchant allume ses forges mystérieuses et quand se reflète dans l'eau tout un archipel aérien de légers nuages couleur de cuivre.

Par malheur, cette charmante promenade devait avoir pour moi une fin désagréable, et, quand je suis arrivé à Audierne, l'aspect de ce joli port de pêche était presque effrayant. Sur le quai, en face d'un fouillis de mâts, une foule noire s'agitait devant l'unique hôtel de l'endroit, et nous descendimes de voiture au milieu d'un tumulte de marins avinés qui se querellaient et se montraient le poing.

Dans l'obscurité, — la nuit était déjà tombée, — je vis, à la lueur rouge de la lanterne de l'auberge, des regards étincelants de colère, des bouches tordues par l'injure; l'un des pêcheurs, plus furieux que les autres, brandissait même une hache et, si on ne l'eût retenu, il se serait jeté sur un de ses compagnons. A l'entresol de l'*Hôtel des Voyageurs*, dont la fenêtre était ouverte, quelques hommes penchés avec avidité sur des papiers, à la clarté d'une lampe, criaient des chiffres d'une voix enrouée. Il y avait dans l'air un souffle de rage populaire, un vent d'émeute. C'était sinistre.

Certes, depuis que j'étais en Bretagne, j'avais déjà vu bien des gens ivres; c'est, hélas! le vice des pays pauvres. Le rude travail appelle le plaisir brutal; et quand on songe combien est dure la beso-

gne de ces cultivateurs qui brisent si souvent contre un rocher le soc de leur charrue et de ces marins qui labourent constamment une mer hérissée d'écueils, on ne se sent pas le droit d'être sévère, et l'on excuse un peu ces pauvres gens de chercher quelquefois l'oubli de leurs peines au fond d'un broc de cidre ou d'une *demoiselle* d'eau-de-vie. Mais si j'avais aperçu, par-ci par-là, un couple de matelots dont les épaules se heurtaient ou un paysan titubant au milieu d'un chemin et reconduit, à coups de poing dans le dos, par sa ménagère, je n'avais pas encore rencontré une pareille réunion d'ivrognes. J'entrai donc dans l'auberge d'Audierne révolté par cet ignoble spectacle, plein d'indignation contre ce pays ignorant, arriéré, barbare, et appelant sur lui les bienfaits du progrès moderne.

Hélas ! ce que j'appris par la conversation de la table d'hôte me guérit bien vite de cet accès démocratique. La dégoûtante orgie que je venais de traverser n'était point ordinaire à Audierne. Une élection au conseil général, qui avait eu lieu dans la journée, en était la cause exceptionnelle ; car les deux candidats, le blanc et le rouge, avaient mis les tonneaux en perce. Celui dont les opinions avaient la couleur du vin venait même de triompher, et les hommes attablés dans la salle basse de l'hôtel étaient ses agents électoraux, qui comptaient les bulletins de victoire. C'était la conquête dont la

civilisation est le plus fière, c'était le suffrage universel qui avait saoulé tout le village; c'était ce puissant porte-lumière qui abrutissait tous ces misérables.

J'allai me coucher en méditant la leçon de scepticisme que le hasard venait de me donner, et confirmé, une fois de plus, dans ma médiocre estime pour cette étonnante institution, orgueil de notre siècle, grâce à laquelle le vote d'un matelot alcoolisé exerce la même influence sur les destinées du pays que celui d'un homme de génie ou tout simplement de sens commun.

La Pointe-du-Raz, 10 août.

La littérature contemporaine a malheureusement abusé du mot *sublime*; c'est pourtant le seul qui puisse qualifier le coup d'enthousiasme que m'ont donné la Pointe-du-Raz et la Baie-des-Trépassés.

On arrive à ces solitudes, limites de l'ancien monde, par un aride pays assez semblable à celui qu'on trouve dans les ascensions de montagnes, quand on approche du sommet. Le terrain montueux de la presqu'île, la rude brise dont elle est

baïayée et les immenses espaces qu'on y découvre complètent l'illusion. Comme sur les hauteurs alpestres, on traverse des villages désolés, des prairies à l'herbe courte et rare que broutent de pauvres bestiaux. A la patte d'oie des chemins, se dresse une haute croix de bois, sur laquelle est cloué un Christ, grossièrement sculpté et colorié. Parfois un horrible porc, effaré par la voiture, rentre en grognant dans une chaumière; car, ici, animaux et paysans vivent pêle-mêle; on est parmi les populations les plus sauvages de la Bretagne; le français est à peine compris, presque pas parlé. Épuisé d'avoir couru dans les roches, je suis entré dans un cabaret; je n'ai pu y boire qu'un verre de lait. Il devait aussi y avoir là du pain noir, dur depuis huit jours; mais, par honte, m'a dit le guide, la femme qui me servait n'a pas voulu me le montrer.

Avant de descendre dans les précipices de la Pointe-du-Raz et de parcourir le grandiose désert de sable de la Baie-des-Trépassés, on visite le phare, où vous attend le cordial accueil des gardiens, braves gens du peuple anoblis par la vie contemplative. Puis l'un d'eux vous mène à l'Enfer de Plogof, à travers un dédale de rochers au bas desquels grondent, à des profondeurs et avec un fracas qui donnent le vertige, les lames de fond, furieuses par les temps les plus calmes, cambrant leurs énormes

volutes d'émeraude, hérissant leurs crinières d'argent liquide... Mais je veux décrire et j'ai tort. Ce n'est pas au lendemain d'une sensation aussi poignante qu'on peut en parler dans une note hâtive. Je reviens de la Pointe-du-Raz, ivre de mer, de ciel et de vent; et, si j'essaye un jour de fixer ce souvenir, ce sera dans la noble forme du vers que semble imposer à mon esprit le rythme majestueux de l'Océan.

Douarnenez, 12 août.

J'ai vu la baie de Douarnenez, — une des plus belles de l'Europe, dit-on, — sous un aspect charmant, mais qui doit être assez rare dans ces rudes contrées de l'Ouest; car, pendant les deux jours que j'ai passés là, ravi par la beauté du site et dégoûté par la puanteur des sardineries, un soleil méridional brûlait les dalles du port, et une « mer d'huile », comme disent les Provençaux, mourait sur les galets de la grève, en se frangeant à peine d'une écume argentée. Évidemment, en temps ordinaire, ce pays a un caractère tout différent. Ces côtes lointaines, que baigne une brume d'or, cette

immense coupe d'eau laiteuse couleur de turquoise, ces grands bouquets d'arbres s'élevant en gerbes majestueuses dans l'azur du ciel, sans que la moindre brise y mette son mouvement et son murmure, ce paysage chaud, noble et paisible, c'est un tableau de Claude Lorrain, c'est le lac de Genève en été, c'est une marine méditerranéenne ; ce n'est pas l'Océan, ce n'est pas la Bretagne, ce n'est pas la baie de Douarnenez. Le touriste est exposé souvent à ce genre de déceptions, car il se déplace dans la saison confortable, et non dans celle où le pays qu'il visite présente sa véritable physionomie. Aussi Théophile Gautier, le voyageur-artiste par excellence, avait-il cent fois raison lorsqu'il recommandait d'aller à Saint-Petersbourg pendant l'hiver et au Caire pendant l'été. Il importe peu, en effet, de voir une averse inonder les Pyramides, et il est sans intérêt de canoter sur la Néva.

Brest, 14 août.

Après avoir parcouru ce magnifique département du Finistère, si accidenté, si varié, si pittoresque, c'est le soir qu'il faut arriver à Brest, c'est

avec la tristesse de la nuit tombante qu'il faut entrer dans la sombre ville de guerre. Par la portière de la voiture prise à la gare, on voit de tous les côtés se dresser de sévères profils de remparts; puis les sabots des chevaux résonnent sur le plancher d'un pont-levis, l'on passe sous une porte basse et l'on pénètre dans des rues étroites, mal éclairées, aux noires et hautes maisons, dans de vraies rues de place forte, qu'emplit tout un fourmillement de marins et de soldats, et où soudain éclate, au fond des ténèbres, la retraite sonnée par une furieuse fanfare de clairons. C'est avec cette sensation farouche que je suis entré dans la ville de Brest, une des œuvres les plus robustes de ces deux bourreaux de travail qui ont tant besogné pour la France et qui s'appelaient Colbert et Vauban.

Le lendemain de l'arrivée, s'il ne pleut pas, — c'est, paraît-il, chose exceptionnelle à Brest, — vous pourrez, comme je l'ai fait, flâner sous les vieux arbres du cours Dajot, contempler l'admirable panorama de la rade, et surtout visiter le port et l'arsenal.

Grâce à l'obligeante courtoisie du préfet maritime, à qui j'étais recommandé, j'ai fait cette promenade sur un superbe canot de l'État, à seize rameurs, et accompagné d'un de ces jeunes officiers de marine qui ont à la fois la bonhomie du soldat,

les connaissances du savant et les manières de l'homme du monde. Docile au sifflet du quartier-maître debout à l'arrière, l'embarcation nous a conduits jusqu'au fond du port militaire, et j'ai pu en admirer dans le menu toutes les merveilles. Rien de plus *amusant*, pour me servir de cette expression dans le sens que lui donnent les peintres, que les divers spectacles qui passaient devant mes yeux. Tantôt nous glissions auprès d'une énorme carcasse de frégate ou de brick, démâtée, désarmée, montrant le vide de ses flancs par ses sabords ouverts et n'ayant conservé d'autre ornement guerrier que la figure sculptée sous son beaupré, un Jean Bart empanaché ou quelque Amphitrite dressant la pointe de ses seins, et j'apprenais que c'était un ancien vaisseau, naguère l'orgueil de notre flotte, réduit par les innovations récentes au modeste rôle d'atelier ou de magasin flottant; tantôt nous accostions devant la porte d'un solide édifice à la Louis XIV et nous y parcourions des galeries éblouissantes de lames d'épées, de poignards et de sabres d'abordage, et des salles parées d'armes avec je ne sais quelle coquetterie héroïque, où des colonnes, faites de canons de fusils, se couronnaient de chapiteaux en crosses de pistolets. Plus loin, nous longions un quai plein de soleil sur lequel s'étageaient de noires pyramides de boulets et s'allongeaient, pareilles à de formidables jeux

d'orgues, des séries de pièces de tous les calibres. Partout sous les hangars comme dans les navires, bourdonnaient l'activité et le travail. A bord du *Tage*, un transport qui revient de la Nouvelle-Calédonie, et à bord de la *Loire*, qui arme en ce moment pour y retourner, des matelots couraient sur le pont, travaillaient dans les vergues ou, suspendus à des échafaudages, peignaient et calfataient la coque du bâtiment. Sur un radeau, dans un joli coin de feuillage, une baignade de marins nus jetait des éclats de rire. Au fond d'une forge, des enclumes tintaient; des marteaux de charpentiers faisaient un bruit assourdissant dans les cales sonores; et, là-bas, des vapeurs de goudron montaient, légères et bleuâtres, sur la verdure et dans le ciel.

J'ai visité le *Trident*, un cuirassé de première classe. Prions Dieu de n'avoir jamais à employer une si épouvantable machine de guerre. J'étouffais dans ce monstre de fer, où toutes les inventions du génie moderne se réunissent et s'entr'aident pour tuer et pour détruire. Ces énormes canons renflés comme des bouteilles, ces gros cylindres à lancer les torpilles, tous ces effrayants et bizarres engins à qui le commandant peut faire vomir à la fois le feu et la mort, en touchant un coquet appareil électrique placé dans sa cabine, inspirent une terreur inconnue, donnent un frisson nouveau;

et je suis sorti de la citadelle flottante en maudissant le malheureux progrès, qui n'aboutit qu'à ces cruautés raffinées, à ces horreurs délicates. Dieu nous préserve, je le répète, de la guerre scientifique, la pire de toutes, et espérons qu'il suffira, pour l'éviter, de l'effet moral produit par ces cuirassés qui ont coûté tant de génie, d'efforts et de millions.

Combien est plus douce et plus consolante l'impression que j'ai rapportée de ma petite course en rade, où j'ai monté à bord de la *Bretagne*, vieux vaisseau sur lequel est installée l'école des novices. Là, je n'ai pas rencontré de la science, mais de la vertu ; là, je n'ai pas trouvé de vapeur, ni d'électricité, mais de la discipline et du courage ; là, huit cents apprentis marins vivent et travaillent, sous les ordres d'officiers, bons et sérieux comme le sont les vrais maîtres, qui ne parlent de leurs hommes qu'avec une estime attendrie et qui les appellent leurs enfants.

L'un d'eux m'a promené, avec une fierté légitime, sur le pont et dans les batteries de la *Bretagne*. Partout régnaient la propreté d'un couvent, la gravité d'une école, et l'on respirait, pour ainsi dire, l'atmosphère salubre du devoir. Tout l'équipage, divisé en groupes nombreux, s'occupait à des exercices différents. Les uns, agiles déjà comme des singes, grimpaient dans les haubans ; les autres

apprenaient les signaux à bras, une sorte de langue des sourds-muets nouvellement imaginée pour communiquer d'un navire à l'autre. Dans l'entrepont, des canonniers servaient une pièce, des gabiers tressaient des cordes, une fanfare répétait un morceau de musique. Détail touchant, qui prouve quel intérêt paternel on porte ici aux jeunes novices : des conscrits bretons, tout à fait illettrés quand ils étaient arrivés à bord, se penchaient sur une table, la plume à la main, et écrivaient correctement sous la dictée d'un maître. Tous ces travaux, même les plus humbles, étaient surveillés par les professeurs, exécutés par les élèves, avec un soin, une attention, une conscience, qui faisaient plaisir à voir.

J'ai été profondément ému devant ces braves matelots.

Voilà de vrais et bons patriotes, car la discipline acceptée pour la patrie, c'est l'obéissance à la mère ; elle ennoblit les moindres besognes. Celui qui est à son poste pour balayer y sera aussi pour combattre, et quiconque n'a pas peur d'un nuage de poussière ne reculera pas devant la fumée d'un coup de canon.

Saint-Malo, 16 août.

Ma petite excursion est terminée. J'ai vu Dinan, une adorable vieille cité qui est aujourd'hui gâtée et qui sera bientôt détruite par les Anglais; j'ai vu Dol aussi, un village quelconque, mais au milieu duquel s'élève une cathédrale gothique. C'est une ruine d'une grandiose mélancolie, effritée, rouillée de lichens, assaillie de plantes parasites, et les moutons paissent l'herbe haute qui croît entre ses contreforts lézardés. Je vous annonce une fâcheuse nouvelle. On répare déjà les maisons curieuses de Dinan; on va réparer l'église de Dol. Or, nous savons ce que valent les restaurations de monuments historiques. Hâtez-vous donc d'aller voir ces belles reliques du passé avant que les architectes ne s'y mettent.

Après avoir fui Dinard, un Trouville futur, je ferme mon cahier de notes dans ce charmant Saint-Malo, qui, lui aussi, est, hélas! empoisonné déjà de Parisiens. J'en ai rencontré plusieurs qui, inspirés par le lieu, m'ont servi des plaisanteries de vau-devillistes sur le style des *Natchez* et sur le grand Chateaubriand, que précisément j'aime, je respecte

et j'admire de tout mon cœur. Je vais donc me sauver et m'enterrer dans un coin de la Basse-Normandie, jusqu'à la date trop prochaine où je devrai rejoindre, dans les foyers de théâtres, les soirs de premières représentations, tous ces spirituels bourgeois qui « blaguent » les hommes de génie et qui se pâment aux opérettes.







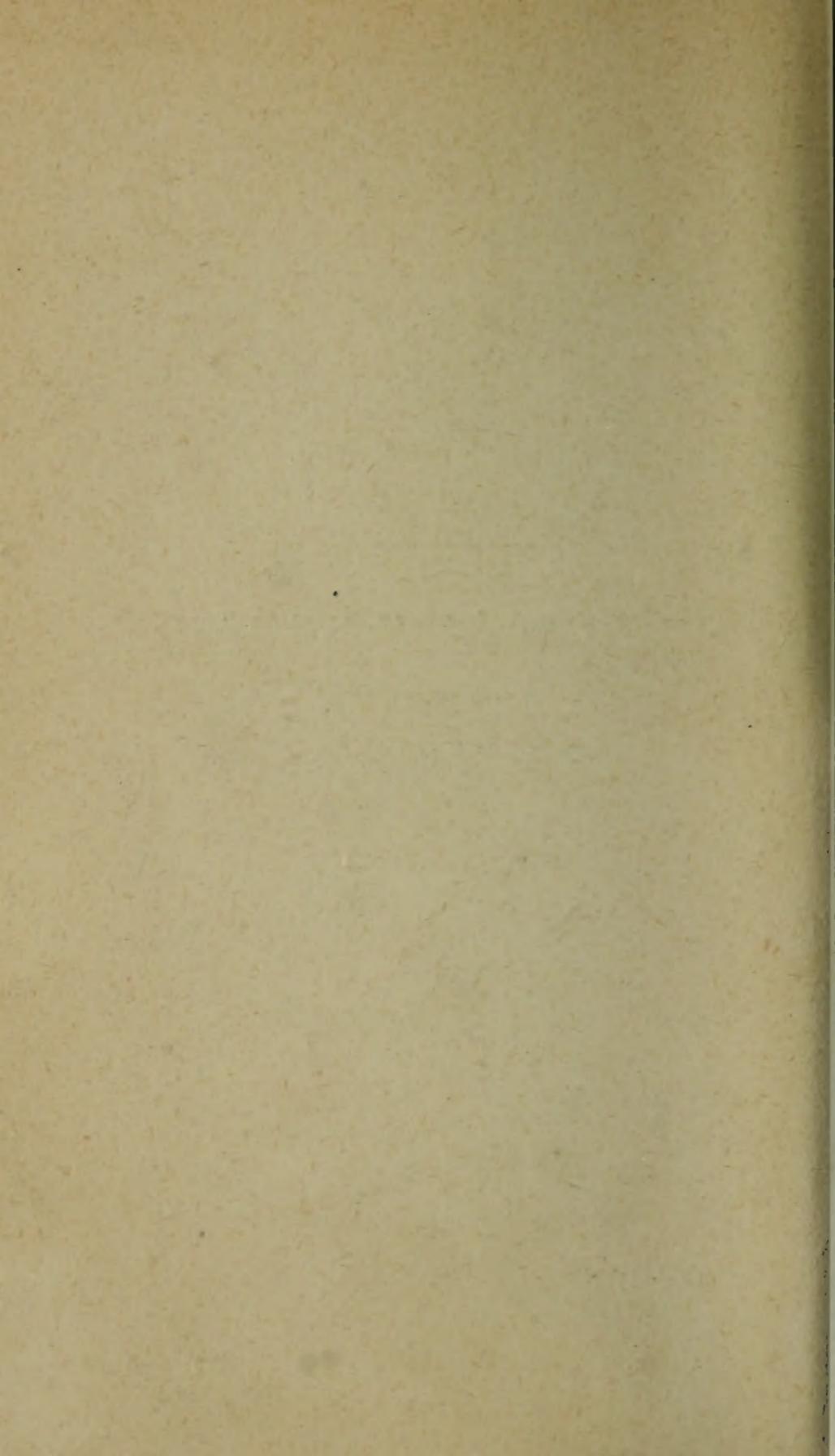
TABLE DES MATIÈRES

	<i>Pages</i>
Le Coucher du Soleil.	1
Le Dé d'Argent.	9
Un Nouveau Tantalé	17
Maman Nunu.	27
Bonnes Fortunes.	34
Un Sujet de pièce.	52
Les vices du Capitaine.	62
La Légende du Manuscrit.	81
Deux Pitres.	92
Un Mot d'Auteur.	102

	Pages.
La Robe blanche.	111
Le Remplaçant.	122
Mon ami Meurtrier.	139
Un enterrement dramatique	151
En Bretagne (Notes de voyage).	161



Paris. — Imprimerie A. LEMERRE, 6, rue des Bergers.



CE PQ 2211

.C3C6

COO COPPEE, FRAN CONTES EN PR

ACC# 1221269

